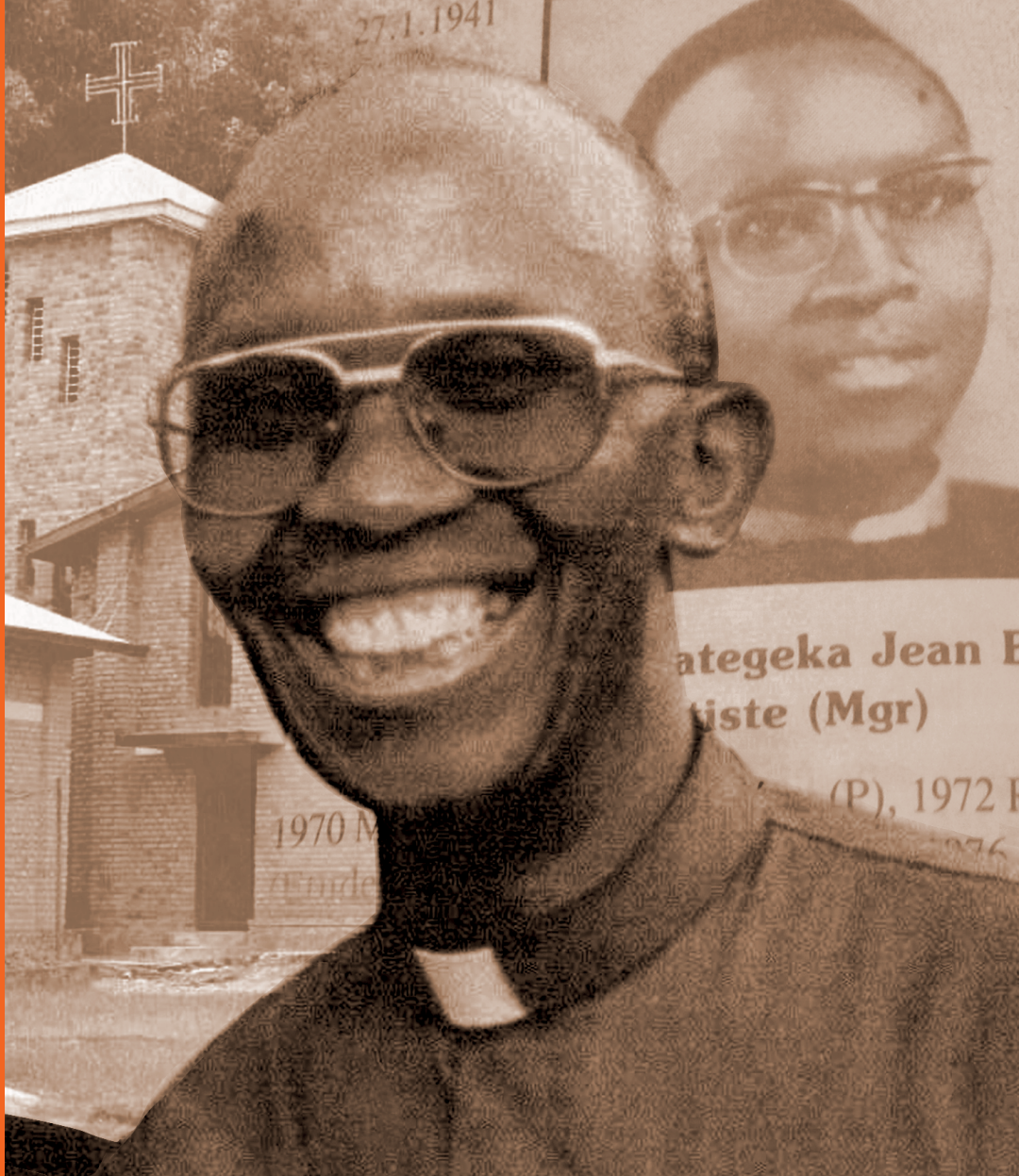

JEAN-BAPTISTE HATEGEKA

Prêtre, philosophe et rescapé du génocide des Tutsi

Raisins verts pour dents agacées?

Cri contre les Nazis Noirs du Rwanda

Nouvelle édition préparée par Philippe Denis



Jean-Baptiste Hategeka, prêtre, philosophe
et rescapé du génocide des Tutsi

Raisins Verts pour Dents Agacées ?

Cris contre les nazis Noirs du Rwanda

Nouvelle édition préparée par Philippe Denis
avec introduction et notes

UJ Press

Raisins Verts pour Dents Agacées ?

Published by UJ Press
University of Johannesburg
Library
Auckland Park Kingsway Campus
PO Box 524
Auckland Park
2006
https://ujpress.uj.ac.za/

Compilation © Philippe Denis 2026
Chapters © Author(s) 2026
Published Edition © Philippe Denis 2026

First published 2026

https://doi.org/10.64449/9781991539434
978-1-991539-42-7 (Paperback)
978-1-991539-43-4 (PDF)
978-1-991539-44-1 (EPUB)
978-1-991539-45-8 (XML)

This publication had been submitted to a rigorous double-blind peer-review process prior to publication and all recommendations by the reviewers were considered and implemented before publication.

Proofreading: Afrolingo
Photo de la couverture: Parrochia San Bartolomeo, Formigine, 41043 Formigine MO, Italie
Cover design: Hester Roets, UJ Graphic Design Studio
Typeset in 9/13pt Merriweather Light



Contents

Introduction i

Raisins Verts pour Dents Agacées? 1

Annexes 55

Introduction

Trente prêtres tutsi du diocèse de Nyundo, à l'ouest du Rwanda, furent assassinés entre avril et juin 1994. Ils étaient cinquante-six dans le diocèse à la veille du génocide. Celui-ci fut manifestement préparé. Dans la préfecture de Gisenyi où se trouve Nyundo, des hommes armés circulaient en bande sous la protection des pouvoirs publics. L'élément déclencheur fut l'attentat contre l'avion du président Juvénal Habyarimana à Kigali le soir du 6 avril, mais le processus génocidaire était déjà en route. Les tueries commencèrent la nuit même et elles se poursuivirent sans discontinuer les jours suivants. Pas une seule région du Rwanda ne fut épargnée.

Des prêtres du diocèse de Nyundo comptèrent parmi les premières victimes. Deux furent massacrés au Petit Séminaire Saint Pie X à Nyundo le 7 avril et huit dans l'enceinte de l'évêché le 9 avril. Quatorze grands séminaristes, dix-neuf religieuses, trois religieux frères, vingt-neuf auxiliaires de l'apostolat et autres femmes consacrées furent également exterminés durant cette période. Le petit séminaire, l'évêché et la cathédrale furent les principaux sites du génocide à Nyundo. La ville frontalière de Gisenyi, où les Tutsi étaient abattus dans un cimetière surnommé « la Commune rouge », paya aussi un lourd tribut.

Au total, en trois mois seulement, un nombre de personnes estimé à un million sur la base d'une enquête de terrain furent tuées au Rwanda pour la seule raison qu'elles étaient catégorisées comme Tutsi ou qu'elles prenaient la défense de Tutsi au risque de leur vie. Elles étaient accusées – sans aucune preuve – d'être complices du Front Patriotique Rwandais, une rébellion armée de réfugiés tutsi. Nyundo est le diocèse catholique qui perdit le plus grand nombre d'ouvriers apostoliques pendant le génocide.

En décembre 1994, Jean-Baptiste Hategeka, l'un des rares prêtres tutsi de Nyundo à avoir survécu, confia à l'imprimeur Paolo Golinelli de Formigine dans la province italienne de Modène, la ville où il s'était établi après le génocide pour y recevoir des soins, un volume de 63 pages intitulé *Raisins verts pour dents agacées.*

Cri contre les nazis Noirs du Rwanda.[1] Le titre, notait Hategeka, évoquait la transmission entre générations du « stéréotype habituel et facile » attaché au binôme Hutu-Tutsi qui provoqua une « immense barbarie ».[2] Il faisait allusion à un proverbe hébreu dont le prophète Ézéchiel faisait ainsi le commentaire : « Pourquoi répétez-vous en terre d'Israël ce proverbe : "Les ancêtres ont mangé des raisins verts et les dents des descendants en sont agacées." Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Éternel. Vous n'aurez plus lieu de dire ce proverbe en Israël (Ézéchiel 18, 2-4) ».[3]

Publié à compte d'auteur dans une petite ville italienne sans grand effort de diffusion, ce petit volume a échappé à l'attention des journalistes, publicistes, historiens et théologiens intéressés par le génocide des Tutsi malgré son intérêt historique, philosophique et théologique évident. Les amis de Hategeka et les paroissiens de Formigine étaient les principaux destinataires. Christian Terras, le rédacteur en chef de *Golias*, un magazine catholique progressiste français, publia des extraits du livre en 1996 mais sans indiquer le titre de l'ouvrage ni donner une adresse de contact.[4]

C'est du reste Hategeka qui attira l'attention de Terras sur le parcours de Gabriel Maindron, un prêtre français du diocèse de Nyundo accusé de génocide par le gouvernement rwandais sur la base des témoignages des rescapés tutsi de sa paroisse. J'ai découvert l'existence de *Raisins verts* en consultant le procès-verbal du procès *gacaca* de 2010 en appel de Maindron, au sujet duquel j'effectuais une enquête dans le cadre d'une étude de la réponse des Églises rwandaises au génocide des Tutsi.[5] J'avais entendu parler de Hategeka dans *Golias,* qui, en 1996, avait envoyé un journaliste enquêter sur l'attitude ambiguë, dénoncée par Hategeka et d'autres rescapés, de Gabriel Maindron, un prêtre français qui était curé

[1] Jean-Baptiste Hategeka, *Raisins verts pour dents agacées. Cris contre les nazis Noirs du Rwanda*, Formigine, Golinelli, 1994. Une traduction italienne parut chez le même imprimeur en 1996 sous le titre *Uva acerba che allega i denti. Grido contro i nazisti Neri del Rwanda*.

[2] *Raisins verts*, p. 23.

[3] Le prophète Jérémie fit également référence au proverbe sur les raisins verts et les dents agacées (Jérémie 31, 29–30).

[4] « Ukize inkuba, arayiganira ! Il faut survivre pour le raconter ou celui qui a échappé à la foule en parle », *Golias*, n° 48–49, été 1996, p. 124–127.

[5] Philippe Denis, *Le génocide des Tutsi et les Églises rwandaises : entre deuil et dén*i, Paris, Karthala, 2023, p. 255.

dans une paroisse du diocèse de Nyundo.[6] Après avoir cherché vainement l'ouvrage dans diverses bibliothèques, j'eus la bonne fortune d'en recevoir un exemplaire des mains de Jean Ndorimana, un ami de Hategeka, qui avait séjourné en Italie à la fin des années 1990 et avait également publié des ouvrages sur le génocide.

Pour documenter la vie et l'œuvre de Jean-Baptiste Hategeka, en l'absence de toute étude académique sur le sujet, j'ai fait appel à diverses sources orales et écrites. Le principal témoin était l'abbé Fabien Rwakareke, un confrère de Jean-Baptiste Hategeka, qui partagea avec lui l'épreuve du génocide de Nyundo et Gisenyi en 1994 et resta en contact avec lui jusqu'à la fin de sa vie en 2016. J'ai également interviewé quelques prêtres qui avaient connu Hategeka, dont Jean Ndorimana. Enfin, j'ai recueilli les témoignages d'un groupe de prêtres et de laïcs qui avaient partagé la vie de Hategeka en Italie après le génocide. Les sources écrites comprennent un récit du génocide de Nyundo publié dans le numéro d'août-septembre 1994 du magazine bruxellois *Dialogue*,[7] une interview de Wenceslas Kalibushi, l'évêque de Nyundo, publiée dans le magazine français *L'Actualité religieuse dans le monde* en septembre 1994,[8] et un livre publié en 2018 en Belgique par Félicité Lyamakuru, une rescapée du génocide de Nyundo, sous le titre *L'ouragan a frappé Nyundo*.[9] Par ailleurs, j'ai consulté quatre livres publiés par Hategeka avant le génocide.[10]

Un témoignage de première main sur le génocide à Nyundo

Raisins verts mérite de sortir de l'oubli pour au moins deux raisons. La première est que, selon les sources dont nous disposons, il pourrait s'agir du premier témoignage d'un rescapé du génocide des Tutsi jamais publié sous forme de livre. L'auteur tint un journal, aujourd'hui perdu, pendant le génocide et compléta

[6] « Les mensonges par omission de l'abbé Maindron », *Golias*, 48-49 (été 1996), p. 71–75.

[7] 'Des rescapés du diocèse de Nyundo témoignent', *Dialogue*, n° 177, aout-septembre 1994, p. 59–68.

[8] 'Recoudre les déchirures. Une interview de Mgr Kalibushi en exil aux Pays-Bas,' *L'Actualité religieuse dans le monde*, n° 125, 15 septembre, 1994, p. 10–12.

[9] Félicité Lyamukuru, *L'ouragan a frappé Nyundo*, Mons, Éditions du Cerisier, 2018.

[10] Voir ci-dessous, p. xii–xiii.

le travail les mois qui suivirent. Le témoignage bien connu de Yolande Mukagasana, *La mort ne veut pas de moi*[11], parut en avril 1997 par exemple. Dans un relevé bibliographique publié en 1997, l'historien français Jean-Pierre Chrétien a recensé onze livres datant de 1994 sur le génocide.[12] La plupart provenaient de journalistes, universitaires et agents de développement qui ne se trouvaient pas au Rwanda entre avril et juillet 1994, les trois mois du génocide. Seuls trois d'entre eux fournissaient des informations de première main sur le génocide, mais leurs auteurs – African Rights, une organisation de défense des droits de l'homme basée à Londres qui produisit le premier rapport détaillé sur le génocide des Tutsi et commença à collecter des informations en juin 1994;[13] Michel Sounalet, un volontaire de l'ONG Pharmaciens Sans Frontières qui prit soin d'orphelins dans une zone encore contrôlée par le gouvernement intérimaire à Kigali en juin 1994;[14] et une congrégation de sœurs catholiques espagnoles, les Misioneras de Jesus, Maria y José, qui furent témoins du génocide en avril 1994 dans leur mission du Congo-Nil à l'ouest du Rwanda avant de retourner dans leur pays[15] – n'étaient pas visés par les génocidaires. Hategeka était, lui, un rescapé. Il avait vu huit confrères prêtres et trois religieuses mourir devant ses yeux lors de l'attaque contre l'évêché de Nyundo le 9 avril. Il réussit à s'enfuir avec onze autres réfugiés, des prêtres pour la plupart,[16] et vécut caché à Gisenyi jusqu'au 19 juin avant de se rendre à Goma.

Certaines informations sur le génocide à Nyundo avaient déjà été rendues publiques dans le numéro d'août-septembre 1994 de *Dialogue*, un magazine catholique rwandais alors basé à Bruxelles. Les auteurs de l'article se présentaient comme « des prêtres du diocèse de Nyundo »[17]. Hategeka en faisait partie. Vers la

[11] Yolande Mukagasana, *La mort ne veut pas de moi*, Paris, Fixot, 1997.

[12] Jean-Pierre Chrétien, « Interprétations du génocide dans l'histoire contemporaine du Rwanda », *Clio en Afrique*, n° 2, été 1997, Notes 3, 9 et 10.

[13] African Rights, *Rwanda: Death, Despair and Defiance*, Londres, African Rights, 1994.

[14] Michel Sounalet, *Vivre jusqu'à demain : une mission au Rwanda, juin 1994*, Paris, L'Anabase, 1994.

[15] Misioneras de Jesùs, *Maria y José, Esperanza en el infierno de Ruanda. Diario de una misión*, Madrid: Espace-Calpe, 1994.

[16] Hategeka, *Raisins verts*, p. 28.

[17] « Des rescapés du diocèse de Nyundo témoignent ».

même époque, le magazine catholique français *L'actualité religieuse dans le monde* publia une interview de Wenceslas Kalibushi, l'évêque de Nyundo, qui avait été conduit par des miliciens au pied d'une fosse commune au lieu-dit « La commune rouge » à Gisenyi et déshabillé pour y être abattu lorsque le colonel Anatole Nsengiyumva, commandant des Forces armées rwandaises à Gisenyi, un homme redouté par ailleurs, enjoignit aux tueurs de lui épargner la vie sur ordre de Kigali.[18] En 2018, Félicité Lyamakuru, une rescapée du génocide installée en Belgique, raconta un voyage mémoriel à Nyundo, où sa famille avait été massacrée alors qu'elle avait seize ans.[19] Elle est l'une des rares à avoir survécu au massacre perpétré le soir du 7 avril 1994 au petit séminaire de Nyundo, où périrent deux prêtres tutsi et une cinquantaine de réfugiés.

Raisins verts enrichit notre connaissance du génocide de Nyundo. Il décrit avec des détails poignants les attaques menées les 8 et 9 avril 1994 par des Interahamwe formés et armés par les militaires et des membres du public contre les Tutsi qui avaient trouvé refuge à l'évêché et dans la cathédrale adjacente, au sommet d'une colline à Nyundo.[20] Hategeka, qui résidait alors à l'évêché en tant que vicaire général du diocèse, était accompagné des prêtres tutsi qui n'avaient pas eu le temps de rentrer chez eux à l'issue d'une réunion du clergé au petit séminaire de Nyundo qui avait pris fin l'après-midi du jour de l'attentat contre l'avion du président Habyarimana.[21]

Au début, les prêtres et les autres réfugiés se barricadèrent et résistèrent avec des pierres. Les assaillants quittèrent les lieux le 8 avril vers 17 heures. Ils revinrent cependant le lendemain.

---

[18] « Recoudre les déchirures ». L'épisode du sauvetage in extremis de l'évêque est décrit dans l'article cité de *Dialogue*, « Des rescapés du diocèse de Nyundo témoignent », p. 64.

[19] Lyamukuru, *L'ouragan a frappé Nyundo*.

[20] Ma principale source d'information pour cette introduction, outre *Raisins verts*, est l'abbé Fabien Rwakareke un prêtre du diocèse de Nyundo qui a partagé le sort de Jean-Baptiste Hategeka pendant le génocide. Il m'a accordé trois entretiens, le dernier en date du 1er avril 2025 à Gisenyi. Certains réfugiés tutsi étaient arrivés à Nyundo l'année précédente après une première vague de massacres. L'abbé Rwakareke en avait dénombré 443 en avril 1993. D'autres arrivèrent le 7 avril 1994. Le nombre de prêtres et autres consacrés tutsi tués pendant le génocide est connu grâce à une liste compilée par des rescapés, sur la base de témoignages de première main, au lendemain des massacres.

[21] « Des rescapés du diocèse de Nyundo témoignent », p. 62.

Les réfugiés ne purent faire grand-chose lorsque, dans l'après-midi, les miliciens reçurent des fusils et des grenades des militaires sous l'œil bienveillant des gendarmes. Environ 120 d'entre eux furent tués, leurs corps bientôt jetés dans des latrines.

Hategeka et son confrère Callixte Kalisa étaient prêts au martyre. Ils portaient, lit-on dans *Raisins verts*, leurs plus beaux vêtements pour l'occasion. « En m'agenouillant en cette tenue élégante devant le Saint Sacrement, avec une pierre en main, écrivait Hategeka, j'étais résolu à affronter la mort sans trembler ».[22] Il réussit, juste à temps, à se faufiler hors de l'enceinte de l'évêché pour rejoindre les autres réfugiés dans la cathédrale mais Kalisa fut tué en même temps que sept autres prêtres. Quelques réfugiés échappèrent à la mort en se glissant sous les plafonds.

Vers 17 heures, André Hanyurwabake, le préfet ad intérim de Gisenyi, et Major Biganiro, le commandant de la gendarmerie, arrivèrent sur les lieux, effectivement pour vérifier que le « travail » avait été accompli mais officiellement pour rétablir la paix. Croyant – à tort – que tous les réfugiés avaient été tués, ils congédièrent d'un geste de la main les tueurs, comme l'abbé Fabien Rwakareke, qui se trouvait alors à la cathédrale et avait ainsi eu la vie sauve, le relata lors d'un entretien.[23] Les tueurs n'avaient pas réussi à pénétrer dans le sanctuaire. Quelques centaines de réfugiés, essentiellement des Bagogwe, membres d'une tribu tutsi dont une partie avait été massacrée l'année précédente, survécurent. Mais ce ne fut que partie remise. Les tueurs revinrent le 1er mai 1994 et exterminèrent tous les Bagogwe arrivés en 1993 – 443 selon un recensement de Fabien Rwakareke – et plusieurs dizaines de réfugiés ayant pris refuge entre-temps dans la cathédrale.

Pour faire bonne figure, les officiels acceptèrent que les survivants, au nombre de douze,[24] des prêtres pour la plupart, soient conduits à Gisenyi dans un hôtel de luxe, le Méridien Izuba (aujourd'hui connu sous le nom Serena Hotel), en bordure du Lac

[22] Hategeka, *Raisins verts*, p. 28.

[23] Fabien Rwakareke, entretien réalisé le 1e avril 2025 à Gisenyi. Félicité Lyamukuru, qui s'était cachée avec son père dans un clocher de la cathédrale, donne une version similaire de cet épisode : « Il devait être midi. Le préfet débarqua avec les militaires. Il ordonna à l'un d'eux : – Tu leur dis d'arrêter, ça suffit pour l'instant » (*L'ouragan a frappé Nyundo*, p. 116).

[24] Hategeka, *Raisins verts*, p. 29.

Kivu. Ils y retrouvèrent Wenceslas Kalibushi, l'évêque de Nyundo, lui aussi échappé de peu à la mort. On les installa dans une salle de conférence, sans nourriture ni boisson. Le 12 avril, on annonça qu'ils devaient être transférés au stade, un lieu où ils auraient très certainement été exterminés. Par chance, l'évêque possédait la clé d'une maison appartenant au diocèse qui se trouvait à une centaine de mètres de l'hôtel. Une coopérante belge, Marie-Rose Somville, venait de la quitter. C'est là que Hategeka et ses compagnons résidèrent pendant plus de deux mois, terrorisés à l'idée que les Interahamwe, qui les avaient repérés, viennent un jour les tuer.[25]

Raisins verts décrit ce séjour dans la clandestinité. Des chrétiens tels que Anathalie Icyimpaye, une des responsables des Auxiliaires de l'Apostolat, ou Boniface Ndalifite, un employé de Marie-Rose Somville, leur apportaient de la nourriture en secret, au péril de leur vie.[26] Quand, menacés de mort, ils durent interrompre ce service, des militaires issus du sud, une région moins loyale au parti du président Habyarimana, prirent le relais.[27]

La visite inattendue de la Croix-Rouge suisse, le 31 mai, leur redonna un peu d'espoir.[28] Le 19 juin, la nonciature du Burundi, alertée par la Croix Rouge et agissant en cheville avec le franciscain croate Vjeko Ćurić, obtint leur libération en échange d'une somme d'argent considérable – 15 000 à 50 000 francs rwandais par personne – et ils s'enfuirent vers Goma dans une voiture arborant le drapeau du Vatican, arrivant, contre toute attente, à la frontière zaïroise sans difficulté.[29] Anatole Nsengiyumva, le commandant militaire qui avait interrompu la mise à mort de l'évêque le 7 avril, les escortait. Bizarrement, lui qui portait sur la conscience la mort de centaines de Tutsi,[30] avait accepté l'offre de partager un casier de bière qu'un autre militaire avait apporté.[31] À Goma, les prêtres rescapés de Nyundo, une dizaine environ, trouvèrent refuge dans

[25] Rwakareke, même entretien.
[26] *Raisins verts*, p. 49.
[27] Rwakareke, même entretien.
[28] *Raisins verts*, p. 50.
[29] Ibid., p. 39, 47.
[30] En 2011, Anatole Nsengiyumva fut condamné en appel par le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR) à 15 ans de prison pour n'avoir pas protégé la population tutsi de Gisenyi.
[31] Rwakareke, même entretien.

la maison de l'évêque du lieu, Faustin Ngabu, jusqu'à la fin du génocide. L'arrivée à Goma de centaines de milliers de réfugiés hutu fuyant le Rwanda sous la houlette du gouvernement et de l'armée rwandais après la victoire du FPR constitua toutefois un nouveau péril. Fin juillet 1994, des associés du Lions Club des Pays Bas qui avaient soutenu des projets de développement dans le diocèse de Nyundo réussirent à envoyer plusieurs des prêtres réfugiés à Goma, dont Rwakareke et Hategeka, via Bujumbura, dans une maison de la Communauté de l'Emmanuel à Helvoirt près de Bois-le-Duc, où ils se remirent du traumatisme du génocide.[32]

Hategeka, qui souffrait du diabète depuis quelques années et était retombé malade après un moment de rémission pendant le génocide, choisit de ne pas retourner au Rwanda mais plutôt de suivre un traitement en Italie où il avait des amis, notamment Maurizio et Mario De Sotto qu'il avait remerciés après un séjour à l'Hôpital Gemelli à Rome, dans la postface d'un ouvrage paru en 1988.[33]

Selon Federico Pigoni, l'actuel curé de Formigine, Hategeka vint s'établir dans cette ville à l'invitation du curé d'alors, Paolo Losavio, avec qui il avait étudié la philosophie à l'université grégorienne à Rome dans les années 1970. L'évêque de Modèle-Nonantella, Sandro Bartolomeo Quadri, qui manquait de prêtres, donna volontiers son accord. Il rédigea la préface de la traduction italienne de *Raisins verts* en 1996.[34] Hategeka passa onze années à Formigine, bien intégré à l'équipe pastorale, prêchant, écoutant les confessions et visitant les familles. Une paroissienne nommée Angela, dont il était le confesseur, déclara que l'avoir connu fut une expérience « merveilleuse ». Il évoquait la douleur mais aussi l'espérance qu'il avait connue au milieu de l'horreur, se souvenait-elle de l'avoir entendu dire.[35] Il lui suffisait de recevoir des soins à l'hôpital comme patient de jour pour demeurer en bonne santé. Il retournait à intervalles réguliers

[32] « Recoudre les déchirures », p. 10.

[33] Jean-Baptiste Hategeka, « Postface : Bousculades et rencontres », Busasa, 2 juillet 1987, dans *La rencontre à l'ombre des bousculades ou visages et masques de l'hospitalité*, Kigali, Pallotti-Presse, 1988, p. 71.

[34] Jean-Baptiste Hategeka, *Uva acerba che allega i denti. Grido contro i nazisti Neri del Rwanda*, Formigine, Golinelli, 1996.

[35] Rencontre avec Don Isacco Spinelli et autres témoins à la Casa dei Parrochi, paroisse San Bartolomeo Apostolo, Formigine, province de Modène, 24 février 2024.

au Rwanda en faisant à l'occasion un compte rendu de son voyage dans le bulletin paroissial *Presenza*.[36]

En août 2005, Hategeka fut soudain atteint d'une affection au cerveau alors qu'il célébrait la messe. Les prêtres de Formigine l'envoyèrent se reposer chez des amis à Bergame. Il fit allusion à la « bataille » qu'il mena alors dans un message d'adieu publié dans *Presenza*.[37] Il retourna au Rwanda, très malade, en juillet 2006. Il y vécut encore dix ans, diminué et progressivement grabataire, jusqu'à sa mort le 31 mars 2016. L'abbé Callixte Kabayiza, qui l'avait connu alors qu'il était séminariste à Nyakibanda et qui lui rendait quelquefois visite au Foyer Mgr Bigirumwami, une maison d'accueil portant le nom du premier évêque de Nyundo, à Gisenyi, se souvient de l'avoir retrouvé, malgré la maladie, toujours joyeux, plein d'humour, aimant la vie.[38]

Prêtre et intellectuel

Il est une deuxième raison de prêter attention à *Raisins verts*. Cet ouvrage n'est pas seulement significatif pour les informations qu'il fournit sur le génocide des Tutsi à Nyundo. Toute aussi remarquable est la profondeur des réflexions que son auteur partage sur son expérience du génocide. Hategeka est l'un des rares intellectuels, et sans doute le premier, à avoir tenté de donner un sens au génocide non seulement en tant que croyant mais aussi en tant que philosophe et théologien. On ne trouve pas grand-chose sur le génocide des Tutsi sous la plume de théologiens qualifiés. Certains rescapés d'origine chrétienne ont tenté de lui donner un sens pendant ou après l'événement dans ce que l'on peut appeler une *theology from below*. L'article de Jean-Pierre Karegeye de mai 1999 sur « Génocide et liturgie » dans La *Nouvelle Relève*[39] constitue une exception. On peut également citer les réflexions du pasteur presbytérien Malachie Munyaneza sur « la violence

[36] Jean-Baptiste Hategeka, « Volare incontro al superstiti del Rwanda per 'supervivere' insieme », *Presenza*, n° 46, février 2001, p. 2. Ce document est reproduit ci-dessous, Annexe 3.

[37] Jean-Baptiste Hategeka, « Don Battista retorna allá sua terra di Ruanda », *Presenza*, n° 73, juillet 2006, p. 1.

[38] Callixte Kabayiza, entretien réalisé à Kigali le 4 avril 2025.

[39] Jean-Pierre Karegeye, « Génocide et liturgie », *La Nouvelle Relève*, n° 384, 30 mai 1999, p. 311–312.

comme institution dans l'expérience religieuse africaine »[40] et un ouvrage récent sur la théologie au Rwanda après le génocide.[41] En revanche, les études sur le pardon et la réconciliation dans le Rwanda post-génocide ne manquent pas.

Dans ce contexte, les « méditations » de Hategeka, aussi fragmentaires soient-elles, méritent qu'on s'y arrête. Il s'est attaché à mettre des mots sur ce que le génocide qu'il avait vécu dans sa chair signifiait pour lui en tant que chrétien. On trouve quelque chose de similaire dans les *Lettres et documents de la prison* de l'Allemagne nazie de Dietrich Bonhoeffer. Dans ce texte, comme dans *Raisins verts*, l'œuvre est pleine de perles – par exemple l'observation que certains croyants tendent à voir en Dieu un *deus ex machina* dans des situations désespérées[42] - mais le contenu n'est pas systématiquement organisé.

Dans la clandestinité à Gisenyi et durant sa convalescence aux Pays-Bas et en Italie, Hategeka n'a cessé de réfléchir à ce dont il avait été témoin. Il présentait ses pensées comme des « méditations ». Elles forment, dans *Raisins verts*, 32 courts textes d'une à trois pages, précédés d'une « Orientation » et conclus par une « Postface ». L'ouvrage est divisé en trois sections respectivement intitulées « Rébellion intérieure », « La foi à l'épreuve » et « Au fil du temps ». Il est illustré de photos de l'évêché, de la maison du clergé et de la cathédrale de Nyundo après les dévastations d'avril et mai 1994, sans que l'on sache comment Hategeka a pu se les procurer, sans doute alors qu'il se trouvait en Italie.

De son propre dire, il commença à mettre ses réflexions par écrit en mai 1994, alors que le génocide battait son plein. Il continua le travail en Europe. Fabien Rwakareke, son compagnon durant l'épreuve, se souvient qu'il tenait un journal sur un petit cahier pendant le génocide.[43] « Commencées au mois de mai dans

[40] Malachie Munyaneza, « Violence as Institution in African Religious Experience », *Contagion. Journal of Violence, Mimesis and Culture*, n° 8, 2001, p. 39–68.

[41] *Reinventing Theology in Post-Genocide Rwanda: Challenges and Hopes*, Washington, DC, Georgetown University Press, 2023.

[42] Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission : lettres et notes de captivité*, Genève, Labor et Fides, 2006. Hategeka avait lu Bonhoeffer. Il le mentionna dans *Raisins verts*, p. 41 comme un exemple de résistance à la tyrannie du mensonge et du cynisme.

[43] Rwakareke, même entretien.

la réclusion, notait Hategeka dans la postface, ces méditations se sont poursuivies au fur et à mesure de mes pérégrinations. Leur fil conducteur est l'auteur lui-même, tandis que le centre d'intérêt est le Rwanda 1994 ».[44]

Le texte regorge de références à des auteurs tels que le philosophe français Emmanuel Lévinas, le rabbin allemand Emil Fackenheim, l'écrivain italien Luciano de Crescenzo et la journaliste belge Colette Braeckman. L'ouvrage pionnier de cette dernière sur l'histoire du génocide au Rwanda fut publié fin 1994,[45] juste avant que Hategeka ne remette son manuscrit à l'imprimeur Paolo Golinelli à Formigine. Conformément à une habitude qu'il avait prise au Rwanda, il lisait beaucoup. Il effectua vraisemblablement des voyages à Rome, où il avait fait ses études, pour trouver les livres dont il avait besoin.

Non sans modestie, l'auteur de *Raisins verts* demandait au lecteur de ses méditations « de n'y pas attendre politique, ni histoire, ni sociologie ». Elles « se rapportent seulement au deuil ressenti comme une secousse profonde de la fin au Rwanda des valeurs d'hospitalité ».[46] En réalité, l'auteur de *Raisins verts* a fait les deux : il a écrit en tant que témoin mais aussi en tant qu'intellectuel. Titulaire d'un diplôme de philosophie d'une université romaine et longtemps chargé de cours au séminaire catholique de Nyakibanda, il avait une grande culture. Il a fait l'effort délibéré de réfléchir sur l'expérience traumatisante qu'il avait vécue et de lui donner un sens du mieux qu'il pouvait.

Hategeka était né à Hanika, dans le diocèse de Cyangugu, en 1941. Son père y était catéchiste. Après son arrivée au Petit Séminaire Saint Pie X de Nyundo en 1956, il entra au Grand Séminaire de Nyakibanda en 1963 pour étudier la philosophie, avant de se rendre, en 1964, au Grand Séminaire Saint-Joseph de Nyundo, un établissement qui allait être fermé en 1973 après les violences anti-Tutsi des mois de février et mars, pour y étudier la théologie. Il reçut l'ordination sacerdotale en 1970. Déjà remarqué pour ses capacités intellectuelles, il inaugura son ministère sacerdotal comme enseignant au Grand Séminaire de Bukavu,

[44] Hategeka, *Raisins verts*, p. 62.
[45] Colette Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, Paris, Fayard, 1994.
[46] Hategeka, *Raisins verts*, p. 62.

avant d'être envoyé à Rome, de 1972 à 1976, pour un doctorat en philosophie à l'Université Grégorienne.

À son retour, Hategeka enseigna l'ontologie et la philosophie contemporaine au Grand Séminaire de Nyakibanda. « Il ne parlait pas beaucoup, se souvient Jean Ndorimana, son élève à l'époque, mais tous les mots qui sortaient de sa bouche étaient d'une précision extraordinaire ». C'était un homme « très discret » mais il n'avait pas peur de dire ce qu'il pensait.[47] » Callixte Kabayiza étudiait aussi à Nyakibanda durant cette période. « Ce qui m'a le plus frappé, relata-t-il dans un entretien, c'était son rire. C'était un rire vivant, pas affecté. Je me souviens de sa droiture. C'était un homme droit et intelligent. C'était aussi un bon vivant. Il aimait la vie. Il était généreux. Quand quelqu'un était dans le besoin, il donnait ».[48] En 1977, Hategeka devint le vicaire général de l'évêque de Nyundo, Wenceslas Kalibushi, un poste qu'il occupa jusqu'en 1994 et nominalement jusqu'en 1997. En 1979, il fut nommé recteur du Petit Séminaire de Nyundo, tout en faisant des séjours courts au Grand Séminaire de Nyakibanda jusqu'à la fin des années 1980.[49]

De cette époque datent quatre petits volumes publiés chez Pallotti-Presse à Kigali dont ses élèves et ses amis étaient les principaux destinataires. Deux traitent de la rencontre « à l'ombre des bousculades » et de l'hospitalité, qu'il nommait « transgressive », au sens d'être amenée à « dépasser » les limites des convenances sociales, en convoquant les travaux de Gabriel Marcel, Karl Jaspers, Martin Heidegger, Dietrich Bonhoeffer, Emmanuel Levinas et Jacques Derrida, qu'il citait longuement ainsi que des textes du Nouveau Testament.[50]

Un troisième ouvrage, *Pions et roitelets. Phénoménologie de la domination*, qui parut en 1986, avait une portée plus politique, sans que soient jamais nommées les autorités civiles et sans doute aussi ecclésiastiques dont il décrivait sarcastiquement les travers. « Au sens figuré, y lit-on, est nommé roitelet toute personne

[47] Jean Ndorimana, entretien réalisé à Kigali le 2 avril 2025.

[48] Callixte Kabayiza, entretien réalisé à Kigali le 4 avril 2025.

[49] 'Musenyeri Jean Baptiste Hategeka yitabye Imana' (Mgr Jean Baptiste Hategeka has passed away), *Igihe*, 31 mars 2016.

[50] Jean-Baptiste Hategeka, *La rencontré à l'ombre des bousculades ou visages et masques de l'hospitalité*, Kigali, Pallotti-Presse, 1988, 72 pages ; *Hospitalité transgressive. L'Ancre de l'Espérance*, Kigali, Pallotti-Presse, 1992, 80 pages.

ayant tendance à imposer à ses subordonnés dans le service le rôle de simples exécutants. Et toute personne se pliant à ce dernier rôle sera rangée parmi les pions, aux armes comme aux urnes ».[51]

Le seul écrit de Hategeka de cette période qui fasse explicitement référence à la situation politique du Rwanda est son *Stéthoscope sur deux décennies au Rwanda*, qui sortit de presse en 1988. Il y réfléchissait, en référence à un article sur la révolution sociale rwandaise paru dans le journal catholique *Kinyamateka* en 1965, aux valeurs qui fondent la démocratie. Sous Grégoire Kayibanda, notait Hategeka, « le parti dit démocratique devenait de plus en plus une machine tyrannique entre les mains d'un président en passe de se transformer en monarque élu mais absolu ».[52] Derrière un masque de sérénité, ajoutait-il, la célébration du dixième anniversaire de l'indépendance en 1972 « masquait un violent orage à l'horizon proche » – les attaques contre les Tutsi dans les écoles et les universités qui provoquèrent des destructions, des meurtres et des départs en exil. Hategeka voulait donner ses chances au régime issu du coup d'État militaire qui porta au pouvoir Juvénal Habyarimana dans la foulée des violences de 1973. Il relevait avec satisfaction que le simple citoyen était invité par le gouvernement à faire la paix avec son voisin. Il notait toutefois, prudent, que « certains comportements ont failli, tout récemment, tout ramener au point zéro ».[53]

Pions et roitelets et *Stéthoscope sur deux décennies au Rwanda* sont mentionnés dans *Raisins verts*.[54] Les cinq ouvrages de Hategeka ont en commun leur relative brièveté – environ soixante pages en moyenne – et les nombreuses citations d'auteurs philosophiques contemporains qu'ils contiennent.

Penser le génocide

Mais revenons à *Raisins verts*. La première page de l'ouvrage illustre l'objectif de Hategeka. Elle contient une citation d'un

[51] Jean-Baptiste Hategeka, *Pions et roitelets. Phénoménologie de la domination*, Kigali, Pallotti-Presse, 1986, 39 pages, ici p. 9.

[52] ¯Jean-Baptiste Hategeka, *Stéthoscope sur deux décennies au Rwanda. Histoire et philosophie des valeurs*, Kigali, Pallotti-Presse, 1988, 72 pages., ici p. 24.

[53] Hategeka, *Stéthoscope*, p. 36.

[54] Hategeka, *Raisins verts*, p. 45.

livre du rabbin et philosophe juif d'origine allemande Emil Wackenheim sur le devoir de mémoire envers les victimes de la Shoah : « En cette nuit du Séder [soirée précédant la Pâques juive], nous faisons mémoire avec vénération et amour des six millions de membres de notre peuple de la diaspora européenne qui ont péri aux mains d'un tyran plus pervers que le pharaon qui a réduit en esclavage nos pères en Égypte ».[55] Rappelons qu'en décembre 1994, lorsque Hategeka remit le manuscrit de son livre à l'imprimeur, de nombreux responsables d'Église et dirigeants d'organisations internationales hésitaient à reconnaître la réalité du génocide perpétré contre les Tutsi au Rwanda. Le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR), qui allait établir officiellement qu'un génocide tel que défini par la Convention des Nations Unies pour la prévention et la répression du crime de génocide en 1948 avait eu lieu au Rwanda, avait seulement été créé un mois auparavant.[56] Le 26 avril 1994, l'historien français Jean-Pierre Chrétien avait fait sensation en qualifiant les massacres au Rwanda de « nazisme tropical » dans le quotidien *Libération* mais peu d'auteurs avaient exploré l'analogie entre la Shoah et le génocide rwandais. C'est ce que Hategeka faisait explicitement et intentionnellement dans son livre, comme l'indique le sous-titre « Cri contre les nazis Noirs du Rwanda ».

La version française de l'ouvrage de Wackenheim est intitulée *Penser après Auschwitz*. L'œuvre d'Hategeka aurait pu s'intituler « Penser après le génocide des Tutsi ». Pour lui, tenter de donner sens à la réalité du génocide était une nécessité morale. Comme il l'écrivait dn *Raisins verts*, « penser c'est comme manger ; on ne peut rester trop longtemps à jeun sans causer de graves lésions à l'organisme vivant ».[57]

---

[55] Emil Wackenheim, *Penser après le Auschwitz*, Paris, Éditions du Cerf, 1986, p. 164, cité dans Hategeka, *Raisins verts*, p. 3. Préfacé par le théologien dominicain français Bernard Dupuy, spécialiste du dialogue entre christianisme et judaïsme, cet ouvrage est une compilation de trois conférences publiques d'Emil Wackenheim, traduites en français. Le texte de la première parut en 1971 sous *le titre The Human Condition after Auschwitz : a Jewish Testimony a Generation After* (Syracuse University Press).

[56] Timothy Longman, *Memory and Justice in Post-Genocide Rwanda*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, p. 103.

[57] Hategeka, *Raisins verts*, p. 44.

Si le maître ouvrage de Paul Ricoeur La *mémoire, l'histoire, l'oubli*, publié en 2000[58], avait été disponible, Hategeka l'aurait probablement cité. L'une de ses « méditations » est intitulée : « La mémoire : un devoir impérieux ». Choqué par l'ampleur de la couverture médiatique accordée aux réfugiés hutu frappés par le choléra à Goma, Hategeka affirmait avec vigueur que le meurtre de sang-froid de centaines de milliers de personnes non armées, tuées parce qu'elles étaient tutsi, ne devait jamais être oublié :

> II faut s'égosier, crier sur les toits, griffer au besoin, car tout le monde fait la sourde oreille. Chacun est prêt à se réfugier dans des générosités humanitaires, évasions organisées tardivement pour distraire les esprits d'une justice plus exigeante. Qui sont les heureux destinataires des secours ? La plupart des bénéficiaires sont les camps des meurtriers impénitents, qui ont envahi en masse les pays limitrophes du Rwanda. C'est leur drame qui a mobilisé le monde indifférent à leurs victimes.[59]

Dans la même ligne, *Raisins verts* dénonçait la tendance des hommes politiques, humanitaires et responsables d'Église à appeler à la réconciliation sans reconnaître de façon pleine et entière l'innommable réalité du génocide des Tutsi. Pour Hategeka, c'était pur cynisme :

> On veut donc obliger les survivants à une réconciliation sans conditions avec les assassins des leurs. Pas de méthode plus cynique pour déshonorer les disparus ! De grâce, n'essayons pas de noyer le chagrin dans du champagne, en enrobant une cause aussi tragique dans un tout. Rien plus, pas même l'institution réclamée d'une cour internationale ne pourra punir un génocide aussi privé de remords. L'injustice immonde qui a rendu tant d'hommes immondices peut-elle trouver réparation correspondante ? Ne tentons pas de nous familiariser avec le destin qui les a engloutis[60].

[58] Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
[59] Hategeka, *Raisins verts*, p. 7.
[60] Ibid., p. 7–8.

La réconciliation qu'Hategeka refusait était une réconciliation sans remords, pas la réconciliation en tant que telle. Celle-ci demandait une pleine reconnaissance de la réalité du génocide, à l'opposé de l'« amnésie » prônée par de nombreux hommes politiques et dirigeants religieux en 1994. Le pardon restait l'objectif, mais dans une situation extrêmement traumatisante, il constituait un défi :

> Une bonne politique pour la cité des vivants devra, bien entendu, composer sur un pardon. Mais comment les morts peuvent-ils pardonner à leurs massacreurs ? Les vivants eux-mêmes ne pourront éluder le conflit, simplement ils le noieront dans le divertissement et l'affairisme, pour éviter de s'empoisonner l'existence.[61]

Dans un autre passage, Hategeka dénonçait, non sans une certaine irritation, le « simplisme » des politiciens et des humanitaires qui espéraient guérir sans effort le traumatisme du génocide :

> Les mots ne portent pas la magie active que certains simplistes leur attribuent : réconciliation, pardon, patience ! En dehors de leur contexte biblique ou ils figurent eschatologiquement, ils pourraient n'émouvoir personne. Alors qu'ils sont nécessaires dans tout programme qui change l'histoire humaine. II suffit que ceux qui les prononcent ne soient pas inconscients et se montrent conséquents : bouche véridique, mains innocentes et surtout cœur pur.[62]

Hategeka n'ignorait pas que le pardon était un élément central du message chrétien. Il savait que la réconciliation était la clé de l'avenir du Rwanda. Mais en même temps, il refusait les tentatives hâtives de réconciliation et de pardon imposées d'en haut. Seul celui qui a subi un préjudice peut décider – ou non – de pardonner. Le pardon est plus facile à mettre en œuvre, quoique toujours douloureux et éprouvant, lorsque l'auteur exprime un véritable remords. Les

[61] Ibid., p. 8.
[62] Hategeka, *Raisons verts*, p. 60.

doutes d'Hategeka au sujet du pardon et de la réconciliation étaient courants parmi les survivants du Rwanda post-génocide.[63]

Business as usual

Hategeka apparaît dans *Raisins verts* comme un homme de foi. Cela ne signifie pas qu'il accepta aveuglément les actions et les déclarations des autorités de son Église. Comme nous le verrons dans une autre partie de cette introduction, en avril 1990, il signa une lettre critiquant les évêques pour ne pas avoir pris position sur la politique discriminatoire du gouvernement rwandais. Dans *Raisins verts*, il ne faisait preuve d'aucune indulgence envers les évêques rwandais, rassemblés à Kabgayi près de Gitarama, qui s'étaient abstenus de condamner le pouvoir ayant orchestré le génocide des Tutsi. Il se montra particulièrement critique envers Vincent Nsengiyumva, l'archevêque de Kigali, connu pour ses liens avec le régime Habyarimana :

> Quelle aurait dû être la conduite honnête du clergé ? Un franc désaccord et pas des comportements ambigus envers l'institution criminelle. Une situation certes très délicate pour la hiérarchie réfugiée à Kabgayi, près du gouvernement opérant à Gitarama ! Cette géographie couvrait mal une entente ou un lien. Si on n'empêchait pas, on laissait faire. En tout cas, le gouvernement ne se sentait pas désapprouvé. L'Archevêque, pour sa part, était en plein accord puisqu'il circulait à travers le pays sous bonne escorte militaire.[64]

Cette critique n'empêcha pas Hategeka d'exprimer sa désapprobation, dans le même paragraphe, pour l'assassinat de trois évêques, dont Nsengiyumva, de six prêtres et de quelques laïcs par des militaires du FPR, l'armée tutsie qui a mis fin au génocide, le 5 juin 1994 à Gakurazo près de Byimana, à quelque distance de Gitarama, où était basé le gouvernement intérimaire. « L'assassinat n'honore personne, souligne-t-il, et la mort sommaire est un mauvais jugement contre qui s'autorise à la donner ».[65]

---

[63] Sur le pardon et la réconciliation dans le Rwanda post-génocide, voir Denis, *Le génocide des Tutsi et les Églises rwandaises*, p. 285–314.

[64] Hategeka, *Raisins verts*, p. 51.

[65] Hategeka, *Raisins verts*, p. 51.

Le pire cas de déni mis en exergue dans *Raisins verts*, ne concernait cependant pas l'Église catholique du Rwanda en tant que telle mais le diocèse de Nyundo. Lorsqu'ils se cachaient à Gisenyi, écrivait Hategeka, ce ne furent pas les Interahamwe qui leur infligèrent les plus grandes souffrances, mais leurs confrères prêtres. Le 30 mai 1994, Gabriel Maindron, le curé de Congo-Nil près de Kibuye, Jean-Baptiste Ntamugabumwe, un directeur d'école proche des milieux extrémistes hutu, et Jean Ntirivamunda, un prêtre âgé dont la présence devait légitimer la mission, se rendirent auprès de l'évêque de Nyundo à Gisenyi avec l'objectif, selon les mots d'Hategeka, d'« imposer l'ouverture de paroisses à Mgr W. Kalibushi qui ne les avait pas fermées ». Ils réclamaient les « nominations pastorales de prêtres dont la seule qualité en vue est d'être des Hutu » et le « vote de budgets d'entretien de ces seuls valables pasteurs ».[66]

Hategeka réagit avec indignation à la posture *business as usual* de ses confrères. Pour eux, l'assassinat de trente prêtres du diocèse ne comptait pour rien :

> Un cynisme innommable que n'auront probablement pas remarqué les acteurs : un « coup d'Église » contre un évêque dans les déboires, lui signifiant que la vie va continuer sans lui. Notre drame comptait si peu à leurs yeux : les morts n'étaient pas à pleurer mais à remplacer et à oublier.[67]

Fabien Rwakareke, l'un des prêtres rescapés de Nyundo, se souvenait aussi, lors d'un entretien, de la visite de Maindron et des deux prêtres hutu à Gisenyi. « Ils étaient accompagnés d'un Interahamwe à barbe noire. Pour eux, c'était comme si nous étions déjà morts ! ».[68]

Hategeka et ses confrères réagirent avec la même indignation à la lettre que Gabriel Maindron, un autre prêtre français du nom de Jean-Baptiste Mendiondo et sept prêtres hutu dont Ntirivamunda

[66] Hategeka, *Raisins verts*, p. 49. Les paroissiens qui avaient chassé ou tué leurs prêtres tutsi dans le diocèse de Cyangugu demandèrent aussi à leur évêque de nommer de nouveaux prêtres, de préférence hutu. Voir Jean Ndorimana, *Rwanda. Idéologies, méthode et négationnisme du génocide des Tutsi à la lumière de la chronique de la région de* Cyangugu, Rome, Vivere in, 2001, p. 81.

[67] Hategeka, *Raisins verts*, p. 49.

[68] Fabien Rwakareke, entretien réalisé à Nyundo le 28 mai 2018.

et Ntamugabumwe adressèrent le 25 juin 1994 à Kibuye au cardinal Etchegaray, président de la Commission pontificale Justice et Paix à Rome, lors de la courte visite qu'il a effectua au Rwanda à la demande du pape Jean-Paul II. Dans cette lettre Maindron et ses confrères ne manifestaient aucun regret pour le massacre de leurs confrères prêtres et paroissiens tutsi. Ils se plaignaient plutôt de la destruction des infrastructures ecclésiales et de la difficulté d'administrer les sacrements aux fidèles. Ils attribuaient « l'agressivité des Bahutu qui s'en prennent à tout ce qui est tutsi même religieux sans discernement » au fait que « certains prêtres et religieux étaient complices du FPR ». Ils déploraient le départ des évêques et du vicaire général – Jean-Baptiste Hategeka – pour Goma sans mentionner qu'ils avaient failli être tués et que leur vie et celle des autres prêtres réfugiés avaient été en danger à Gisenyi.[69]

Il était trop tard pour envoyer une lettre au cardinal Etchegaray qui n'effectua qu'une brève visite à Goma le dimanche 26 juin en début de journée.[70] Les prêtres rescapés choisirent plutôt d'envoyer, le mercredi 29 juin, une lettre ouverte aux prêtres de Kibuye. Une copie de ce document est incluse dans *Raisins verts*.[71] Sur un ton ferme mais poli, ils posaient un jugement sans appel sur l'absence de compassion des signataires de la lettre au cardinal Etchegaray :

> Nous croyions que l'assassinat de vos confrères vous aurait affligés et que vous ne souhaitez pas que le peu de survivants ne subissent le même sort. […] Nous sommes horrifiés [de vous voir parler] du « désarroi des prêtres et des fidèles » qui déplorent le manque d'administration sans s'affliger de l'extermination systématique d'une partie de la population qui comptait pourtant, parmi elle, beaucoup de membres du corps du Christ, spécialement dans votre zone de Kibuye. […] Dans les circonstances que traverse le pays, les problèmes les plus urgents sont donc la sacramentalisation et les

[69] Jean Ntilivamunda, Gabriel Maindron et sept autres prêtres du diocès de Nyundo au Cardinal Roger Etchegaray, [Kibuye, 25 juin 1994] dans Jean Ndorimana, *Rwanda : L'Église catholique dans le malaise. Symptômes et témoignages*, Rome, Edizioni Vivere In, 2001, p. 168–169. Ce document est reproduit ci-dessous, Annexe 2.

[70] Roger Etchegaray, *J'ai senti battre le cœur du monde. Conversations avec Bernard Lecomte*, Paris, Fayard, 2007, p. 243.

[71] Hategeka, *Raisins verts*, p. 19–22.

> moyens de locomotion [...] N'avez-vous pas remarqué parmi les acteurs des horreurs que vous connaissez des chrétiens « pratiquants » et même des « chefs communautaires? »[72]

Les prêtres rescapés remettaient alors en question l'affirmation selon laquelle certains prêtres tutsi auraient été complices du Front Patriotique Rwandais (FPR). « Avez-vous sérieusement vérifié les sources de ces informations avant de les partager avec le monde entier puisque votre message a été lu en public ? »[73] En conclusion, ils exprimaient le souhait de rencontrer face à face leurs contradicteurs. Leur réaction ne devait pas être considérée comme un jugement négatif mais comme un appel au dialogue.

De manière pénétrante, Hategeka invoqua dans *Raisins verts* l'autorité d'Emmanuel Levinas pour dénoncer le sidérant manque d'empathie de Maindron et de ses confrères pour les victimes du génocide et leur adhésion, comme il disait, au « mensonge officiel ». La vie spirituelle, expliquait le philosophe français, consiste à se libérer de l'ego et à trouver Dieu dans le visage de l'autre. La guerre et la politique, en revanche, nient l'altérité et excluent la troisième personne. « Dès que l'autre me regarde dans sa douleur, Hategeka écrivit en écho à l'évocation répétée du thème visage dans les écrits de Levinas, je ne peux plus lui en attribuer tout le tort et minimiser sa souffrance ».[74] C'est exactement ce que n'ont pas réussi à faire les signataires de la lettre au cardinal Etchegaray, soulignait Hategeka. « Nous avons souffert de constater que nos frères n'avaient plus le sens du jugement et qu'ils tenaient à survivre, même par le mensonge, dans un monde dénué de valeurs ».[75]

Le génocide de Nyundo dans une perspective historique

Les « méditations » de Hategeka peuvent être classées en trois catégories. Certaines sont des réminiscences des trois horribles mois du génocide. Nous y avons déjà fait allusion. Elles décrivent

[72] Ibid., p. 19–20.
[73] Ibid., p. 21.
[74] Emmanuel Levinas, *Entre nous. Essai sur le penser à l'autre* (Paris, Grasset, 1991), pp. 112–113, cité dans Hategeka, *Raisins verts*, p. 17.
[75] Hategeka, *Raisins verts*, p. 17.

les premières attaques contre l'évêché le 8 avril, le massacre du 9 avril, la vie clandestine à Gisenyi et le transfert inattendu à Goma le 19 juin. D'autres « méditations » réparties dans le livre sont de nature historique et politique, Hategeka y revisitant l'histoire du Rwanda pour tenter d'expliquer le génocide. Le livre de Colette Braeckman sur le génocide au Rwanda, qui était sorti de presse juste avant qu'il remette son manuscrit à l'imprimeur, l'aida à accomplir cette tâche. La troisième catégorie est constituée de réflexions philosophiques et théologiques : comment rendre compte de cette horreur ? Comment rester croyant dans des circonstances aussi dévastatrices ? Pourquoi Dieu est-il resté silencieux ?

Raisins verts montre que Hategeka suivait attentivement la politique rwandaise. Le 30 avril 1990, quatre mois avant la visite du pape Jean-Paul II au Rwanda, il figura parmi les cinq prêtres du diocèse de Nyundo qui dénoncèrent, dans une lettre aux évêques catholiques du Rwanda, l'incapacité de ces derniers à dénoncer la politique d'équilibre ethnique qui imposait aux Tutsi, sous le prétexte du respect des droits de la « majorité » (les Hutu), des mesures discriminatoires dans l'éducation et l'emploi. « Le racisme ou discrimination raciale est le projet, écrivaient-ils, tandis que la politique d'équilibre ethnique (ou même régional) est le moyen ou la voie d'atteindre le but. » Au lieu de fournir un soutien inconditionnel au gouvernement rwandais, ajoutaient-ils, l'Église devrait promouvoir la justice sociale. L'accès à l'éducation et à l'emploi doit être fondé sur le mérite et non sur l'appartenance ethnique.[76]

Hategeka était un des signataires de cette lettre aux côtés de Fabien Rwakareke, qui joua un rôle important dans la reconstruction du diocèse après le génocide, et de trois prêtres tutsi, dont Callixte Kalisa, qui furent assassinés en avril 1994. Un des évêques ayant remis une copie de la lettre, pourtant confidentielle, aux autorités, les prêtres de Nyundo furent soumis à un interrogatoire de plusieurs heures au poste de police.[77]

[76] Augustin Ntagara, Callixte Kalisa, Jean-Baptiste Hategeka, Fabien Rwakareke et Aloys Nzaramba aux évêques catholiques, Nyundo, 30 avril 1990, dans Jean Ndorimana, *De la région des Grands Lacs au Vatican. Intrigues, scandales et idéologie du génocide au sein de la hiérarchie catholique*, Kigali, Imprimerie Prograph, 2008, p. 328-332. Ce document est reproduit ci-dessous, Annexe 1.

[77] Fabien Rwakareke, entretien réalisé à Gisenyi le 1er avril 2025.

Cette affaire leur valut une grande inimitié de la part des milieux extrémistes hutu, y compris au sein de l'Église catholique.

Hategeka contribua à la rédaction du document. Il est intéressant de noter que, dans *Raisins verts,* il dénonça avec la même vigueur la « politique de l'équilibre », comme elle était appelée dans la lettre d'avril 1990. La démocratie, déclarait-il dans son dernier ouvrage, n'est pas la règle de la majorité. Elle doit respecter les droits de l'homme. Dans un régime démocratique, les minorités ne sont pas censées souffrir de discrimination. En fin de compte, ajoutait-il, la responsabilité du génocide incombe à la puissance coloniale belge même si personne ne pouvait prévoir à l'époque le bain de sang qui allait se produire plus tard. En opposant Hutu et Tutsi dans une logique binaire, en utilisant les Tutsi comme 'surveillants de corvées' à l'époque coloniale, en déléguant, à la veille de l'indépendance, tout le pouvoir à la « majorité » hutu et en fermant les yeux sur les premiers massacres de Tutsi en 1959 et les années suivantes, les Belges ont contribué au développement d'une polarisation ethnique durable :

> La majorité ethnique élevée au pouvoir total accéderait bien rapidement à l'indépendance clairement unilatérale. Le tribalisme était consacré et ne ferait que s'enraciner durant trois décennies.[78]

Hategeka avait espéré que la promesse faite par le président Juvénal Habyarimana lors de sa prise du pouvoir en 1973 d'abandonner la discrimination ethnique se concrétiserait. Comme il le relevait dans *Raisons Verts*, il y croyait encore en 1988, alors qu'il écrivait *Stéthoscope sur deux décennies au Rwanda*.[79] Il est intéressant de noter que, durant cette période, il était en bons termes avec Théoneste Bagosora, l'un des artisans du génocide, condamné comme tel par le TPIR. Ils étaient camarades de classe au petit séminaire Saint Pie X de Nyundo, comme allait l'expliquer Bagosora lors de son procès. Hategeka était allé le voir à Kigali pour monter une association d'anciens élèves du petit séminaire.[80]

[78] Hategeka, *Raisins verts*, p. 11.

[79] Ibid., p. 45.

[80] TPIR 48-81T : Le Procureur du Tribunal c. Théoneste Bagosora et autres, 25 octobre 2005.

Mais les choses changèrent à la fin des années 1980. L'intransigeance du gouvernement rwandais sur les questions ethniques constituait un obstacle insurmontable à la paix. Son refus d'autoriser sans condition le retour des réfugiés tutsi d'Ouganda encouragea ceux-ci à créer une armée et à attaquer le Rwanda le 1er octobre 1990. Depuis lors, une vengeance organisée se déploya, expliquait Hategeka, aboutissant au génocide.[81]

Il n'y a rien de problématique dans la manière dont Hategeka résuma l'histoire du Rwanda après l'indépendance. Il est largement admis que le gouvernement colonial et les missionnaires catholiques ont brusquement décidé, en 1959, de retirer leur soutien à l'aristocratie tutsie pour le transférer à la contre-élite hutu, provoquant indirectement la première vague de massacres anti-Tutsi. Il est également avéré que les gouvernements Kayibanda et Habyarimana ont mis en place un système de quotas qui limitait considérablement l'accès des Tutsi – et, sous Habyarimana, d'un certain nombre de Hutu des provinces du sud – à l'enseignement secondaire ou supérieur et à la fonction publique. De même, c'est un fait que le gouvernement Habyarimana rendit pratiquement impossible le retour des réfugiés tutsi d'Ouganda, de Tanzanie et du Zaïre, provoquant l'attaque de l'armée du FPR en octobre 1990. L'interprétation de ces événements différait toutefois. Les politiciens hutu radicaux considéraient que le système de quotas était nécessaire pour réparer les injustices de la période coloniale. Pour Hategeka, la protection des minorités – en l'occurrence les Tutsi – était une question de droits de l'homme. Il n'était pas le seul à penser ainsi. Mahmood Mamdami, auteur d'un ouvrage influent sur les causes du génocide rwandais, a affirmé que les Tutsi, dans la période qui a précédé le génocide, « ont été victimes de discrimination, non seulement dans la sphère politique, mais aussi dans la sphère civique ».[82] À la fin des années 1980, la journaliste Colette Braeckman entendit un enseignant belge se désoler : « Les meilleurs de mes élèves sont recalés. [...] Dans ce pays surpeuplé, qui compte parfois 300 habitants au kilomètre carré, le seul salut

[81] Hategeka, *Raisins verts*, p. 12.

[82] Mahmood Mamdani, *When Victims Become Killers. Colonialism, Nativism and the Genocide in Rwanda*, Princeton: Princeton University Press, 2001, p. 138.

pour les enfants tutsis, c'est d'étudier, d'être les meilleurs. Mais ils sont systématiquement écartés ».[83]

Le diocèse de Nyundo, qui était dirigé par des prêtres diocésains et non par des Missionnaires d'Afrique (dits aussi Père Blancs), a toujours compté une proportion importante de prêtres diocésains tutsi. Son premier évêque, Aloys Bigirumwami, nommé en 1952, et Wenceslas Kalibushi, étaient moins alignés sur les positions du gouvernement rwandais que les autres évêques. C'est depuis Nyundo, nous venons de le voir, que cinq prêtres contestèrent, le 30 avril 1990, la proximité idéologique de la hiérarchie catholique avec le gouvernement. En 1991, Kalibushi fut le seul évêque à protester lorsque des dizaines de Bagogwe, membres d'un groupe ethnique identifié aux Tutsi, furent massacrés dans le nord-ouest du Rwanda.[84] En 1993, les prêtres de Nyundo – à l'exclusion de Gabriel Maindron qui souhaitait une condamnation du FPR – avaient diffusé un communiqué de presse reprochant au gouvernement de distribuer des armes aux civils, augmentant ainsi le risque de violence.[85] Tout cela explique pourquoi le diocèse de Nyundo était connu comme un « bastion tutsi », selon les termes d'un tract distribué en 1991,[86] pourquoi Nyundo devint une cible quelques heures après l'attentat contre l'avion du président Habyarimana le soir du 6 avril et pourquoi tant de prêtres y furent assassinés. La préfecture de Gisenyi était un fief de l'*akazu*, un groupe d'extrémistes hutu lié à la famille du président.

L'une des « méditations » d'Hategeka est consacrée au génocide de Kibuye, minutieusement planifié par le préfet Clément Kayishema, un médecin. Rien qu'en avril 1994, selon Philip Verwimp, 49 000 Tutsi ont été tués dans la préfecture de Kibuye, notamment à l'église paroissiale et au stade Gatwaro.[87] Hategeka

[83] Colette Braeckman, *Rwanda. Mille collines, mille douleurs*, Bruxelles, Éditions Nevicata, 2014, p. 26.

[84] Denis, *Le génocide des Tutsi et les Églises rwandaises*, p. 76.

[85] Jean-Baptiste Tuyishime, entretien réalisé à Gisenyi le 31 mars 2025. Voir aussi Denis, *Le génocide des Tutsi et les Églises rwandaises*, p. 76–77.

[86] « Des rescapés du diocèse de Nyundo témoignent », p. 68.

[87] Philip Verwimp, « A quantitative Analysis of Genocide in Kibuye Prefecture, Rwanda », Centre d'études économiques, Katholieke Universiteit Leuven, Discussions Paper Series (DPS) 01.10, mai 2001, p. 28. Il s'agit d'une estimation prudente. D'autres auteurs, utilisant des méthodes de calcul différentes, donnent des chiffres plus élevés.

estimait que la moitié de la population était tutsi et que seul un centième d'entre eux avait survécu.[88] Il devait son information sur le génocide de Kibuye à Clément Mutuyemungu, un survivant qui réussit à s'enfuir vers l'île d'Idjwi au lac Kivu et de là à Goma où il rencontra Hategeka. Selon *Golias*, Mutuyemungu était un grand séminariste et il s'établit ensuite en Belgique.[89]

Dans un entretien, Fabien Rwakareke le décrivait Hategeka comme un « homme libre ».[90] Il pensait par lui-même sans éprouver le besoin de se référer à une autorité. Cela transparaît dans la manière dont *Raisins vert* parle du FPR, qui conquit le Rwanda à la mi-juillet 1994, mettant fin au génocide, et se lança ensuite dans la reconstruction du pays. Nous avons vu que Hategeka n'hésita pas à évoquer l'assassinat de trois évêques catholiques à Gakurazo près de Byimana dans la zone de Gitarama. La « méditation » qu'il consacra à cet épisode s'intitule « Triste annonce : la boucherie de Byimana, le 5 juin 1994 ! »[91] Le motif du massacre n'a jamais été élucidé. Tout ce que l'on sait, c'est que l'une des victimes, Vincent Nsengiyumva, l'archevêque de Kigali, était un fervent partisan du régime Habyarimana et un ami personnel du président et de sa famille. Cette proximité avec le pouvoir suscita la colère des rescapés du génocide.[92] Il est toutefois impossible d'établir, faute de preuves, si les tueries de Gakurazo ont été décidées à un haut niveau de commandement du FPR, ou si elles résultèrent d'une initiative isolée. Hategeka était conscient du dilemme. « Nous ignorons si ce fut un accident fatal ou un calcul froid, écrivait-il, mais de toute façon aucun des deux n'est digne de l'homme. » Il est clair, poursuivait-il, que « innocents ou compromis, nul ne méritait de périr de cette lâche façon ».[93]

Plus caractéristique encore de l'indépendance d'esprit d'Hategeka est sa « méditation » sur la prise de Kigali par le FPR : « Armée victorieuse : Pyrrhus pleurerait moins : le 19 juillet 1994 ». Cette page a peut-être été écrite le jour de l'événement ou peu de

88 Hategeka, *Raisins verts*, p. 52–53.
89 Ibid., p. 53. Voir le témoignage de Clément Mutuyemungu dans « Les mensonges par omission de l'abbé Maindron », *Golias*, 48-49, été 1996, p. 81.
90 Fabien Rwakareke, entretien réalisé à Gisenyi le 15 avril 2024.
91 Hategeka, *Raisins verts*, p. 51.
92 Denis, Le *génocide des Tutsi et les Églises rwandaises*, p. 206–210.
93 Hategeka, *Raisins verts*, p. 51.

temps après. Au lieu de saluer le « triomphe » du FPR et le début d'une ère nouvelle, Hategeka concentrait l'attention sur le génocide. Il n'y avait rien à célébrer, commentait-t-il. C'était une victoire à la Pyrrhus :

> Pyrrhus avait remporté une victoire en perdant autant d'hommes que ses adversaires. Mais l'armée du Front Patriotique est en position pire que Pyrrhus, car elle a perdu soldats et civils. Ce génocide passera-t-il comme un accident de parcours sur la route d'une guerre juste ? Juste ou non, elle a provoqué la mort des combattants et des non-enrôlés. « Rachel pleure, inconsolablement, ses enfants, dit l'Écriture, qui ne sont plus. » La victoire et le rapatriement des réfugiés auront ainsi coûté trop de vies humaines. II faudra analyser dans quelle mesure le gain équivalait à tant de pertes ! Parfois une victoire est plus à déplorer qu'une défaite, c'est une douleur irréparable.[94]

La foi mise à l'épreuve

Hategeka expérimenta personnellement le silence de Dieu. L'arrivée des tueurs, raconta-t-il, provoqua en lui un « sensation de néant ». Sa foi fut mise à l'épreuve. Comme Job, il traversa ce qu'il appelait un « tunnel ».[95] La foi, notait-il, « n'est pas une aventure aisée ». C'était un « saut dans le vide ».[96]

Cependant, à ses yeux un tel vide ne signifiait pas que Dieu fût absent. Il était présent, mais pas de la manière dont on aurait pu s'y attendre. La foi, affirmait Hategeka en citant Levinas, n'est pas la connaissance d'une vérité que l'on peut nier ou accepter. C'est le « face à face avec un substantiel interlocuteur ».[97] Dieu ne dépendait pas de lui pour exister. C'est pourquoi, malgré toutes les épreuves, il ne pouvait le congédier.[98] En fin de compte, l'histoire humaine était une histoire de grâce :

> Pour nous sentir comblés au point que nous rendons grâce, à travers et malgré toute la déréliction, qui et

[94] Hategeka, *Raisins verts*, p. 58.
[95] Hategeka, *Raisins verts*, p. 33.
[96] Hategeka, *Raisins verts*, p. 31.
[97] Hategeka, *Raisins verts*, p. 18
[98] Hategeka, *Raisins verts*, p. 31.

> comment devons-nous être ? Fous à lier, très détraqués, pensé-je. Croire que le silence de Dieu ne démontre pas son indifférence. Mais quel tunnel ténébreux ! Pour Camus, le silence équivaut à l'inexistence.[99]

Dans une « méditation » qui pourrait avoir été écrite dans la clandestinité à Gisenyi, Hategeka déclara que la patience et le courage, les deux vertus dont on a besoin dans l'adversité, sont incompatibles avec le désespoir. D'où cette définition de l'espoir :

> Seulement celui qui espère peut-il toucher ce qui n'est pas encore palpable, nager vers une rive lointaine, arracher les dents au destin. Espérer, c'est croire qu'après la nuit l'aurore poindra, car l'espérance est patiente et courageuse, sachant que « l'histoire n'est pas achevée ».[100]

Dieu peut-il être libéré de la responsabilité du génocide ? Le titre de la « méditation » sur cette question est révélateur : « À la douleur, point d'explication qui vaille. » Diverses théodicées, écrivait Hategeka, citant le traité *Entre nous* d'Emmanuel Levinas,[101] tentent de trouver des justifications métaphysiques ou éthiques au mal telles qu'un « plan d'ensemble » ou la nécessité d'expier le péché. Ces explications ne sont pas convainquantes :

> On peut bien sûr se demander si la théodicée au sens large et étroit du terme parvient réellement à exonérer Dieu ou à sauver la morale au nom de la foi ou à rendre supportable la souffrance et quelle est la véritable intention de la pensée qui recourt à la théodicée.[102]

Dans l'un des passages les plus frappants du livre, Hategeka aborda, en écho à la question du psalmiste, le problème du silence de Dieu : « Où est ton Dieu ? » (Ps 41,4). Cela l'amena à aborder la question de la toute-puissance de Dieu. Si Dieu est tout-puissant,

[99] Hategeka, *Raisins verts*, p. 33.
[100] Hategeka, *Raisins verts*, p. 35.
[101] Emmanuel Lévinas, *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, 1991.
[102] Levinas, *Entre nous*, p. 151, cité dans Hategeka, *Raisins verts*, p. 16.

pourquoi devrais-je, moi qui l'adore et le respecte, souffrir autant ? La réponse est que Dieu n'est pas tout-puissant ou plutôt qu'il a choisi de ne pas être tout-puissant en permettant que son fils Jésus soit mis à mort. Dans des circonstances similaires, Bonhoeffer était arrivé à la même conclusion. Dieu partage la souffrance de ses créatures.

L'alternative, suggérait Hategeka, serait de dire que si Dieu n'a pas sauvé les Tutsi, c'est parce qu'il avait choisi le camp de leurs ennemis. Ce seraient deux dieux, un pour les Tutsi et un pour les Hutu. Dieu serait ethnicisé :

> Mais qu'aurait dû faire le créateur ? Libérer ses protégés en anéantissant leurs massacreurs ! II se serait montré tout-puissant à notre faveur. Et l'on se figure que la tragédie serait moindre. Mais il faudrait engager deux dieux dans le conflit : celui des victimes et celui des tueurs. Le polythéisme est une sorte d'athéisme. C'est une tentation de fétichisme métaphysique, produit de la détresse. Dans ce cas, les tueurs ne le tuent pas plus que les victimes. En vérité, il a été abattu dans les morts et il n'a pas subsisté dans leurs assassins. Nous osons espérer que la foi l'emporte sur la mort chez les victimes, une foi plus forte que les systèmes rationnels.[103]

Il revint sur la question dans un autre « méditation ». « Ce qui est certainement faux, écrivait-il, c'est la croyance que Dieu affiche sa toute-puissance, en adoptant des comportements belliqueux contre des pécheurs. Un pareil anthropomorphisme lui ôterait toute paternité, faisant de lui une idole partisane. » Au contraire, en temps d'épreuve, Dieu apparaît « faible et peu secourable ». C'est qu'il est au-delà de ce que nous pouvons imaginer. Dieu nous rassemble mais il ne nous ressemble pas.[104]

Cette discussion était tout sauf académique. Les témoignages sur des génocidaires qui affirmaient, avant de mettre à mort leurs victimes, que Dieu les avait « abandonnés » sont

[103] Hategeka, *Raisins verts*, p. 30.
[104] Hategeka, *Raisins verts*, p. 54.

nombreux.[105] Pour eux, il ne faisait aucun doute que Dieu (ou Jésus ou la Vierge Marie) avait pris parti pour les Hutu. Il avait favorisé, une fois pour toutes, leur « libération » de l'« esclavage » que leur imposaient les Tutsi. Il avait peut-être favorisé les Tutsi à l'époque coloniale, mais cette époque était révolue. La tristement célèbre Radio Télévision Libre des Mille Collines répéta ce message *ad nauseam*.

Sans nier que l'*ubuhake*, une pratique encouragée par la puissance coloniale, qui faisait que les pauvres, généralement des Hutu, effectuaient des corvées pour les propriétaires terriens tutsi, avait suscité du ressentiment,[106] Hategeka refusait l'instrumentalisation de la croyance en Dieu. Dieu n'était pas là pour venger les opprimés, qu'ils soient tutsi ou hutu.

La postérité de Jean-Baptiste Hategeka

Lorsque Hategeka retourna au Rwanda en 2006, il était à l'agonie. Mais il vécut encore dix ans. Ni au Rwanda ni en Italie, son œuvre n'a bénéficié de la réputation qu'elle mérite. Il serait difficile de trouver un auteur qui, ayant vécu le traumatisme du génocide des Tutsi et ayant miraculeusement survécu, ait exprimé aussi clairement les sentiments – abasourdissement, tristesse, deuil, indignation, espoir, foi – que cette expérience traumatisante avait suscités en lui. Hategeka avait beaucoup lu. Les auteurs qu'il citait, Emmanuel Levinas et Colette Braeckman notamment, l'aidèrent à consolider son argumentation. Il accomplit un acte théologique au sens plein du terme : trouver des mots pour exprimer ce qui est au-delà des mots.

Avant le génocide, le diocèse de Nyundo était le plus vigilant en matière de droits de l'homme et le plus prompt à dénoncer les premiers pogroms contre les Tutsi. L'évêque, Wenceslas Kalibushi, n'hésita pas à se mettre avant au risque de sa vie. Non moins important fut le rôle joué par Hategeka, son vicaire général, dans cette posture de résistance. Il participa à la rédaction de la lettre aux évêques catholiques du 30 avril 1990 et à celle du communiqué de presse protestant contre la distribution d'armes

[105] Denis, Le *génocide des Tutsi et les Églises rwandaises*, p. 105–109.
[106] Hategeka, *Raisins verts*, p. 11.

aux civils en décembre 1993. Durant le génocide, on voit sa marque dans la réponse à la lettre des prêtres de Kibuye au cardinal Etchegaray du 29 juin 1994 même s'il n'en fut pas nécessairement le rédacteur. Par la clarté de sa pensée et son aigu de la liberté, Hategeka était une figure de référence dans le diocèse de Nyundo durant cette période.

Rétrospectivement, on ne peut que regretter son absence de la scène rwandaise après juillet 1994. Parmi les prêtres restés au pays et les laïcs, il existait une indéniable volonté de reconnaître la réalité du génocide et d'en tirer les leçons. La hiérarchie catholique, pour sa part, étant plus hésitante. Si *Raisins verts* avait été diffusé au Rwanda et ailleurs, la qualité du débat public, dans l'Église et dans la société, aurait peut-être été meilleure.

Quelque trente ans après le génocide des Tutsi, il est temps d'apprécier l'inestimable valeur intellectuelle, morale et spirituelle des méditations de Hategeka, écrites dans des circonstances particulièrement difficiles, dans un esprit de courage, de foi et d'espérance. Elles inspireront ceux et celles qui s'efforcent de comprendre, en vérité et sans explications faciles, des événements aussi insensés et aussi tragiques que le génocide des Tutsi au Rwanda.

Conclusion

La recherche sur l'histoire du génocide est toujours en cours. *Raisins verts* ajoute une pièce importante au puzzle. Il complète les études sur le génocide réalisées par Allison Des Forges sur Butare et Gikongoro,[107] par Hélène Dumas sur Shyorongi, une localité au nord de Kigali,[108] par Privat Rutayisire sur Nyarabuye dans l'est du Rwanda[109] et par Hildebrand Karangwa sur Gitarama et Kabgayi,[110] pour ne citer que quelques-uns. *Raisins verts* met en lumière un

[107] Alison Des Forges, *Leave None to Tell the Story. Genocide in Rwanda*, New York, Human Rights Watch, 1999, p. 303–594.

[108] Hélène Dumas, *Le génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda* Paris, Seuil, 2014.

[109] Privat Rutazibwa and Paul Rutayisire, *Génocide à Nyarubuye : Monographie sur l'un des principaux sites du génocide des Tutsi de 1994 au Rwanda*, Kigali, Éditions rwandaises, n.d.

[110] Hildebrand Karangwa, *Le génocide au centre du Rwanda. Quelques témoignages des rescapés de Kabgayi*, s.l;, 2000.

aspect important de l'histoire du génocide à Nyundo. Il décrit jour après jour ce qui s'est passé les 7, 8, 9 et 10 avril 1994 dans la maison épiscopale et la cathédrale de Nyundo. Les entretiens d'histoire orale que j'ai menés avec Fabien Rwakareke, confrère et ami de longue date de Hategeka, ainsi qu'avec quelques prêtres qui connaissaient Hategeka, complètent le tableau. Le témoignage de Félicité Lyamakuru[111] se concentre uniquement sur ce qui s'est passé au petit séminaire Saint-Pie X de Nyundo, au pied de la colline où se dresse la cathédrale.

L'histoire du génocide à Nyundo présente un intérêt particulier pour deux raisons. La première est sa précocité : dans le diocèse de Nyundo, le génocide a commencé quelques heures après l'attentat contre l'avion du président Habyarimana dans la soirée du 6 avril, ce qui renforce la thèse que le génocide des Tutsi fut, au moins en partie, prémédité. L'hypothèse selon laquelle il aurait été spontanément perpétré par des Hutu révoltés par la mort de leur président ne résiste pas à l'analyse. Deuxièmement, Nyundo est la région où l'Église catholique a perdu le plus grand nombre d'agents pastoraux : une trentaine de prêtres en seulement trois semaines et d'innombrables frères et sœurs. Cela s'explique par le fait que le diocèse catholique de Nyundo était celui où le clergé catholique avait opposé la plus grande résistance aux politiques discriminatoires du gouvernement Habyarimana avant le génocide. La préfecture de Gisenyi, où se trouvait Nyundo, était un des bastions du régime Habyarimana.

Raisins verts occupera sans aucun doute une place importante dans une historiographie du génocide des Tutsi, comparable à celle de l'Holocauste éditée par Dan Stone[112] qui reste encore à écrire. La mémoire et la commémoration du génocide contre les Tutsi ont été dès le début et sont encore aujourd'hui l'objet d'un vif débat. Les associations de rescapés du génocide et le gouvernement rwandais mènent une politique active de commémoration caractérisée par un grand nombre de mémoriaux, de commémorations et de musées mis en oeuvre au nom de l'injonction « Plus jamais ça ». Ils dénoncent et, dans le

[111] Lyamakuru, *L'ouragan a frappé Nyundo*.
[112] David Stone (ed.), *The Historiography of the Holocaust*, Londres, Palgrave Macmillan, 2014.

cas de l'État, criminalisent toute forme de négationnisme ou de banalisation du génocide des Tutsi.[113] D'autres acteurs, notamment des universitaires, critiquent le rôle excessif que joue l'État rwandais dans les questions de mémoire publique et le caractère vertical des commémorations du génocide. Cette question est discutée dans l'ouvrage de Timothy Longman, *Memory and Justice in Post-Genocide Rwand*a, où il est montré que les élites au pouvoir après le génocide ont instrumentalisé la mémoire et la justice au lendemain du génocide, déformant les événements et étouffant les récits alternatifs.[114] Stephanie Wolfe et ses collègues ont montré, pour leur part, que les projets mémoriels du gouvernement et celles des rescapés du génocide continuent, jusqu'à ce jour, à se dérouler en parallèle.[115]

C'est dans ce contexte qu'il convient d'examiner l'appel lancé par Hategeka à faire mémoire du génocide des Tutsi à Nyundo. L'originalité de *Raisins verts* réside dans le fait qu'il fut publié *avant* que le nouveau gouvernement rwandais ne mette en place une politique de commémoration du génocide. La première commémoration du génocide eut lieu en avril 1995, quatre mois après la publication de *Raisins verts*. La Commission pour la mémoire du génocide et des massacres fut instituée en octobre 1995.[116] Hategeka était un authentique rescapé. Il avait contemplé la mort de près et vu son ami Callixte Kalisa massacré devant ses yeux. Il prôna le « devoir impérieux » de mémoire dans un langage que Paul Ricœur allait bientôt populariser dans *Mémoire, histoire, oubli*. Hategeka n'était pas affilié au FPR. Il prir ses distances par rapport aux exploits de l'armée dirigée par les Tutsi dans la section intitulée « Armée victorieuse, Pyrrhus pleurerait moins : 19 juillet 1994 ». Cela ne l'empêcha pas de dénoncer dans les termes les plus durs le désir exprimé dans certains milieux, locaux et internationaux, d'oublier le génocide et de passer à autre chose.

[113] Sur le déni du génocide des Tutsi, voir par exemple Jean-Pierre Chrétien, *Le défi de l'ethnisme. Rwanda et Burundi*, Paris, Karthala, 2012.

[114] Timothy Longman, *Memory and Justice in Post-Genocide in Rwanda*.

[115] Stephanie Wolfe, Omar Ndizeye et Anna-Marie de Beer, « Survivor Agency in the Post-Genocide Memorialisation Process in Rwanda", *Journal of Genocide Research*, publié en ligne, avril 2025.

[116] Denis, *Le génocide des Tutsi et les Églises rwandaises*, p. 212.

Pendant le génocide, la foi de Hategeka fut « mise à l'épreuve », comme il l'écrivait dans *Raisins verts*.[117] Il ne ressentit pas l'absence de Dieu, mais son silence. Les passages qu'il consacra à son expérience spirituelle sont particulièrement éclairants. Dans *Raisins verts*, il s'est délibérément donné pour tâche de « penser après le génocide ».[118]

On notera que les deux sections dans lesquelles il tente de réfléchir théologiquement à son expérience de survivant sont liées à une description de ce qui s'est passé dans le diocèse de Nyundo pendant le génocide. La section intitulée « À la douleur point d'explication qui vaille », qui s'articule autour de deux extraits de *Entre-nous* de Levinas, présente la réponse de Hategeka et de cinq autres survivants du génocide à la lettre du 15 juin 1994 des prêtres de Nyundo au cardinal Etchegaray. Levinas et Hategeka après lui montrent la futilité d'une « théodicée » prétendant expliquer la souffrance par un « plan d'ensemble » de Dieu.[119] Ils affirment que « la merveille du moi débarrassé de soi et craignant Dieu » et la recherche de Dieu dans le visage de l'autre sont les seuls moyens de « suspendre la guerre et la politique ».[120] *Raisins verts* suggère que le déni de Gabriel Maindron et de ses confrères était dû à leur refus de laisser « l'autre les regarder dans leur douleur ».[121]

La même remarque peut être faite à propos de la section intitulée « Système et foi », qui suit immédiatement celle intitulée « Jours d'enfer », consacrée au calvaire vécu par Hategeka et ses compagnons en avril, mai et juin 1994[122]. Hategeka réfléchit à ce que signifie la foi dans une situation où Dieu n'intervient pas et où toutes les certitudes se sont effondrées. Le croyant est contraint d'accepter son incapacité à appeler Dieu à son secours. Tout ce qu'il peut faire, c'est affirmer sa présence. Dans *Raisins verts*, on peut lire entre les lignes l'influence de Dietrich Bonhoeffer, qui est mentionné dans le livre[123]. Pour Hategeka, comme pour

[117] Hategeka, *Raisins verts*, p. 25.
[118] Hategeka, *Raisins verts*, p. 44.
[119] Hategeka, *Raisins verts*, p. 16.
[120] Hategeka, *Raisins verts*, p. 17.
[121] Hategeka, Raisins vert, p. 17.
[122] Hategeka, *Raisins verts*, p. 28-29 et 30–32.
[123] Hategeka, *Raisins verts*, p. 41.

le théologien allemand, il n'y a pas de *deus ex machina* dans une situation d'adversité, seulement un Dieu souffrant.

Remerciements

Sans Jean Ndorimana, qui me confia l'exemplaire dédicacé de *Raisins verts* dont Jean-Baptiste Hategeka lui avait fait don lorsqu'ils se trouvaient tous deux en Italie, cette nouvelle édition n'aurait pas vu le jour. L'ouvrage était et reste difficile à trouver. Cet avocat infatigable de la mémoire du génocide des Tutsi dans l'Église catholique mérite toute notre gratitude.

Le texte de l'édition originale de *Raisins verts* est reproduit avec l'aimable autorisation de Paolo Golinelli, directeur de l'imprimerie Golinelli à Formigine dans la province de Modène. Il compte aussi parmi les témoins puisque c'est lui qui avait reçu le manuscrit des mains de Jean-Baptiste Hategeka en décembre 1994, et accepté de l'imprimer au moindre prix.

Je remercie aussi les amis et confrères de Jean-Baptiste Hategeka au Rwanda qui m'ont aidé à rédiger cette introduction en partageant leurs souvenirs. Beaucoup ont vécu avec lui les terribles événements de 1994. Je remercie en particulier l'abbé Fabien Rwakareke, qui m'a accueilli à pluisieurs reprises à Nyundo et à Gisenyi et m'a fourni une abondante information. Ma reconnaissance va également à l'abbé Isacco Spinelli, ancien curé de Formigine, compagnon de Hategeka pendant dix ans, qui en février 2025 a invité un groupe de prêtres et laïcs de la paroisse à évoquer la mémoire du prêtre rwandais en ma présence. J'exprime enfin ma gratitude à Wikus van Zyl, l'éditeur de Johannesburg University Press, qui comprit l'importance de *Raisins verts pour dents agacées* et mit en œuvre sa réédition.

Cette nouvelle édition est conforme à l'original, hormis quelques erreurs typographiques qui ont été corrigées. Les notes de bas de page en chiffres arabes sont de l'auteur. Les notes à la fin du texte en chiffres romains sont propres à la nouvelle édition.

Raisins Verts pour Dents Agacées?

Cri contre les nazis Noirs du RWANDA

[1] Dédicace :

À la mémoire de mes Confrères, des frères, des sœurs et de toutes les victimes du génocide radical MRND-CDR au Rwanda, en Avril-Juillet 1994.

[2] « Cette parole du Seigneur me fut adressée : Pourquoi répétez-vous souvent en terre d'lsraël ce proverbe : Les ancêtres ont mangé des raisins verts et les dents des descendants en sont agacées ? »

Ez. 18,1-4.

[3] **Orientation :** Contemporaine lamentation pascale des Juifs :

« En cette nuit du Séder, nous faisons mémoire avec vénération et amour des six millions de membres de notre peuple de la diaspora européenne qui ont péri aux mains d'un tyran plus pervers que le pharaon qui a réduit en esclavage nos pères en Égypte.

Venez, dit-il à ses sbires, supprimons-les, qu'ils ne soient plus un peuple, que plus jamais on ne se souvienne du nom d'lsraël.

Et ils tuèrent les innocents et les purs, les hommes, les femmes et les petits enfants, avec des vapeurs empoisonnées et ils les brûlèrent au feu.

Mais nous nous abstenons de nous attarder sur les actes de ces hommes mauvais de peur de diffamer l'image de Dieu selon laquelle l'homme a été créé ».[1]

[5]

I
REBELLION INTÉRIEURE

[6] **Aux Puissants trop renseignés pour souffrir** ![2]

Ce n'est pas une malédiction que je profère mais c'est une désolante constatation a posteriori. Honteuse ONU[i] ! Minable humanité du XXe siècle finissant ! Tout le monde a sauvé sa peau, la diplomatie a disparu, les puissants ont croisé les bras, au nom du principe de non-ingérence inventé par eux, devant des écrans émettant un génocide qui a duré un trimestre.

Aurais-je donc tort de me révolter contre cette lâcheté planétaire, inqualifiables incapacité et paralysie universelles ! Il fallait laisser les victimes se démerder ou périr. Ils se dégagèrent de la bouche de cet enfer et, minutieusement, les Ngeze,[ii] Kabuga,[iii] Mugesera,[iv] Zigiranyirazo,[v] Barayagwiza,[vi] Bagosora[vii] et d'autres théoriciens du meurtre firent exécuter leurs plans.

Les Pilates internationaux avaient lavé leurs mains devant ce bain de sang en train de noircir toutes les collines du Rwanda. Je joins alors mon cri à celui de Fackenheim, bien que je sache qu'il n'inquiétera personne, car ils sont trop informés pour s'émouvoir : « Mais après Auschwitz, la question que nous posons est bien

---

[1] Emil Fackenheim, *Penser après Auschwitz : Affirmations juives et réflexions philosophiques*, Paris, Cerf, 1986, p. 164.

[2] Colette Braeckman, in *Rwanda : histoire d'un génocide*, paru chez Fayard, en 1994, pp. 214-216, attribue des responsabilités par omissions et par actions à qui de droit : « Si un jour un tribunal international se constitue, il faudra peut-être qu'après avoir examiné le cas des commanditaires du génocide, il s'interroge aussi sur la responsabilité de ceux qui ont abandonné le peuple rwandais à ses démons… "J'ai échoué, c'est un scandale", devait finalement s'exclamer le secrétaire général des Nations Unies, dont le pays avait fourni une bonne partie des armes utilisées par les massacreurs… Comment ne pas remarquer qu'il n'a fallu que deux jours pour envoyer les paras belges et français au secours de quelques centaines d'expatriés, et que le sort d'un peuple en voie d'extermination ne suscita durant les premières semaines qu'un aveu d'impuissance ? ».

plus grave. On voudrait croire que le choc de l'holocauste a rendu impossible tout nouvel holocauste. La dure vérité n'est-elle pas plutôt qu'un second holocauste est rendu plus vraisemblable, et non pas moins vraisemblable, du fait du premier, car on ne constate aujourd'hui que bien peu de signes de cette repentance radicale qui seule pourrait débarrasser le monde de l'ombre de Hitler ».[3]

[7] **La mémoire : un devoir impérieux**

Nous n'avons pas jugé qu'une introduction fût nécessaire, étant donné que chaque méditation en joue le rôle. Mais ce sous-titre semble être le plus global de tous, si bien qu'il servirait de leitmotiv commun. J'avais conçu le vœu de raconter la douloureuse époque du Rwanda, qui va de 1990 à 1994, bien loin de penser à l'apocalypse prédit par Th. Bagosora à Arusha.[viii] Puisque j'en suis rescapé, chose promise devient chose due.

Je survis sans savoir comment cela fut possible. En m'interrogeant sur les événements, je me vois contraint de déclarer des vérités qu'on gardait secrètes : des missionnaires, des organisations et des États d'Occident sont depuis longtemps silencieux et/ou actifs des massacres des Tutsi au Rwanda. À de fort rares exceptions près, les missionnaires étrangers ont créé, soutenu et défendu une république ethnique au Rwanda. Depuis 1960, ils ont couvé la majorité qui, lentement mais sûrement, brimerait avant de supprimer les minorités du pays.[ix]

II faut s'égosier, crier sur les toits, griffer au besoin, car tout le monde fait la sourde oreille. Chacun est prêt à se réfugier dans des générosités humanitaires, évasions organisées tardivement pour distraire les esprits d'une justice plus exigeante. Qui sont les heureux destinataires des secours ? La plupart des bénéficiaires sont les camps des meurtriers impénitents, qui ont envahi en masse les pays limitrophes du Rwanda.[x] C'est leur drame qui a mobilisé le monde indifférent à leurs victimes.

Ces innombrables victimes dont on a honte de parler n'ont pas trouvé la mort dans une lutte armée. L'observation est nécessaire aux journalistes de l'ethnisme africain : l'extermination s'en prit précisément à ceux qui se trouvaient sans

[3] Fackenheim, *Penser après Auschwitz,* p. 132.

défense. Ils furent abattus comme de simples moutons. Nivelés dans une mort devenue anonyme, la politique internationale tend à les oublier et à tourner leur page pour s'occuper de tâches plus urgentes de reconstruction et de réconciliation.

On veut donc obliger les survivants à une réconciliation sans conditions avec les assassins des leurs. Pas de méthode plus cynique pour déshonorer les disparus ! De grâce, n'essayons pas de noyer le chagrin dans du champagne, en enrobant une cause aussi tragique dans un tout. Rien plus, pas même l'institution réclamée d'une cour [8] internationale ne pourra punir un génocide aussi privé de remords. L'injustice immonde qui a rendu tant d'hommes immondices peut-elle trouver réparation correspondante ? Ne tentons pas de nous familiariser avec le destin qui les a engloutis.

Point d'explication élucubrée, car « ils étaient là sans autre titre que celui d'être juifs, et de devoir disparaitre comme juifs ».[4] Condamnés donc par leur seule naissance, ces gens furent écrasés.

Pas d'excuses, même si notre protestation n'est qu'un cri stérile : « Aujourd'hui, on suggère de toutes parts qu'il vaut mieux oublier le passé, ou du moins le passer sous silence.... »[5] Tentatives de ne pas trop inculper le fort qui tue le faible, caractéristique de notre époque qui encourage les performances. Cette compréhension, de propos délibéré, du criminel idéologique est impardonnable. S'il vous plait, ne promouvez pas, ne louez pas l'amnésie qui ne sera jamais qu'une maladie et non une vertu ! Une bonne politique pour la cité des vivants devra, bien entendu, composer sur un pardon. Mais comment les morts peuvent-ils pardonner à leurs massacreurs ? Les vivants eux-mêmes ne pourront éluder le conflit, simplement ils le noieront dans le divertissement et l'affairisme, pour éviter de s'empoisonner l'existence : « Le conflit est inéluctable car nous ne pouvons pas oublier le passé au nom de la vie présente, ni détruire la vie présente par un deuil sans consolation – et il n'y a pas de consolation. Mais oublier et désespérer sont également interdits ».[6] Le souvenir sera aussi encombrant qu'impérieux.

---

4 Fackenheim, op. cit., p. 17.
5 Fackenheim, op. cit., p. 148.
6 Fackenheim, op. cit., p. 156-157.

[9] **Hypothèses des sciences coloniales et dogmes de politiques racistes**

Les Rwandais ne connaissaient pas leurs origines, les Européens les inventèrent pour les leur enseigner, en vue de les diviser définitivement au nom des sciences anthropologiques coloniales.

Des critères bien connus circonscrivent la réalité tribale : une même ascendance d'ancêtres reconnus communs, un territoire et une langue. Que savons-nous du Rwanda précolonial à ce propos ? Les Rwandais formaient une communauté humaine, historique et culturelle socialement partagée en trois diversités fondées sur l'avoir-pouvoir-valoir, appelée à évoluer vers une unification progressive au sein de son territoire géographique aux frontières en expansion. La balkanisation[xi] stoppa, la colonisation les immobilisa et divisa en ethnies ou tribus.

Ce fut le travail réussi de savants coloniaux de pulvériser un peuple en voie d'unification. Les niveaux économiques devinrent des oppositions d'espèces animales, des castes étanches et le même territoire se transforma en jungle : ceux qui ignoraient leur origine apprirent que le Tchad, l'Abyssinie et je ne sais quoi encore étaient leurs berceaux bien éloignés et, par conséquent, n'entrainant aucune cohabitation naturelle ou même l'excluant.

Ainsi les Rwandais saisirent-ils leur histoire selon la lutte des classes, ou mieux d'après la lutte pour la survie des espèces. Missionnaires et coloniaux parlaient ce langage énonçant des hypothèses changées en dogmes pour la ruine prochaine d'une nation et d'un peuple. Pour compliquer davantage la vie sociale, ils y ajoutèrent l'anthropologie morphologique, un ensemble de notions et de mesures vagues et généralisées qui engendrèrent des races à peine capables de se croiser biologiquement. Le Nazisme noir et ses hécatombes n'auraient plus tardé : c'est chose faite.

Loin de moi l'idée d'inculper chercheurs et missionnaires de crimes qu'ils n'auraient jamais pensés. Mais ils ne découragèrent jamais le mésusage de leurs théories quand ils en prirent conscience. Aujourd'hui, ils ne peuvent plus en limiter les dégâts, car la politique a exploité jusqu'au bout leurs hypothèses. Si les victimes du génocide depuis 1959[xii] pouvaient parler et accuser, que répondraient nos savants et missionnaires coloniaux ?

[10] **Antithèses de pure invention**

> « Jamais, avant les années soixante, on n'avait incendié de case au Rwanda. Cette pratique nouvelle s'est faite avec la complicité, sinon sous l'instigation de l'administration belge.[7]»

*

La vérité finit par sortir et cette citation en dit long : les conflits qui ont bouleversé la société rwandaise sont d'inspiration coloniale.

Une précision s'avère nécessaire pourtant : des incendies isolés de cases se passaient sur les collines du Rwanda mais étaient considérés comme délits punissables. Novembre 1959 fut l'éclatement d'incendies organises, diriges contre l'ethnie tutsi à travers le pays, agressions massives impunies et comme jouissant d'une absolution générale même de la part de certains missionnaires. Cette barbarie généralisée était nouvelle et tragique, car la tradition rwandaise ne l'admettait pas à l'intérieur du pays et ne la réservait qu'aux opérations militaires contre les étrangers

À l'intérieur, le territoire était une nation unifiée depuis quatre siècles et Twa, Hutu et Tutsi conjuguaient leurs forces lorsqu'il fallait opérer des razzias, mater une insoumission à la couronne royale au gagner de l'espace vital. Des insurrections et guerres civiles n'existaient plus que comme conflits de palais, tel que la guerre de succession de Rucunshu.[xiii] Et si des activités appropriées distinguaient les pasteurs des agriculteurs et des potiers, la différence économique et sociale suscitait aussi bien la solidarité entre les niveaux de vie. Les échanges entre les métiers ne se limitaient d'ailleurs pas aux produits, ils intéressaient autant les rapports humains comme des mariages entre les groupes éparpillés et entremêles sur les mille collines.

La présence des Allemands fut brève et se borna à l'exploration, ne perturbant pas la structure sociale. Mais leur administration initia la méthode du gouvernement indirect de leur protectorat : ils dirigeaient le pays par les autorités locales traditionnelles. Les Belges ne trouvèrent pas meilleure formule que d'instaurer leur domination en utilisant les Tutsi. Ils promurent certains de ceux-ci à la surveillance rigoureuse du progrès basé sur

[7] Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, p. 54.

un tas de corvées [11] de plus en plus lourdes sur les bras de la masse de la population. Favoritisme à l'égard des Tutsi ? Absolument pas, mais simple pragmatisme et exploitation colonialiste. Cependant ce procédé s'établissant entre 1926 et 1956 créa une caste de contremaîtres et creusa un fosse devenu ethnique : les surveillants des corvées étaient a jamais devenus antipathiques à leurs sujets « corvéables et taillables a merci ! ». Ce ressentiment alimentera la révolte des Hutu en 1959. Le plus scandaleux est que les Belges allumèrent le feu des passions de ce ressentiment contre les Tutsi, qu'ils avaient exposés comme boucliers du progrès colonial contesté. Depuis mes dix-huit-ans,[xiv] après avoir connu une monarchie tutsi colonisée, j'allais traverser des troubles politiques et expérimenter deux Républiques totalement monocolores hutu.

En effet, ce sera trop tard et fort regrettable lorsque les Belges reconnaîtront qu'ils avaient érigé des rivalités incorrigibles entre leurs administres. En guise de solution précipitée, ils choisirent d'exaspérer les réclamations des Hutu en attisant la haine contre les Tutsi. Pur machiavélisme ! Ainsi éclata la première guerre interethnique entre tribus créées de toutes pièces.[8] Ceux des Tutsi qui ne moururent pas tués durent s'exiler à l'extérieur ou trouver refuge dans des réserves. « Le pouvoir entre les mains de la majorité ! » était le slogan de l'époque, béni aussi par bien des prédicateurs de l'Évangile.

La majorité ethnique élevée au pouvoir total accéderait bien rapidement à l'indépendance clairement unilatérale. Le tribalisme était consacré et ne ferait que s'enraciner durant trois décennies, se compliquant de régionalismes, cancer qui a atteint sa métastase en 1994. Chaque fois que les refugies voudront rentrer au Rwanda, on leur opposera un refus armé, puisque c'est contre eux que l'armée essentiellement hutu fut instituée par la première République. Et pour dissuader ces essais de retour, on immolera périodiquement des Tutsi restes au Rwanda.

Pareille persécution éclata gratuitement en 1973, en réponse à des problèmes du voisin Burundi.[xv] De nouveau, un départ massif

---

[8] Luciano De Crescenzo, *Panta rei (tutto scorre)*, Milan, Mondadori, 1994, p. 108. « Oui, mais les grands prétextes seuls ne suffisant pas à former un parti de masse Un ennemi y est aussi nécessaire. Plus le peuple est ignorant, plus il a besoin d'un ennemi commun sur lequel concentrer sa haine. »

vers l'extérieur dans le camp des Tutsi qui le pouvaient. À l'époque, il était encore possible de trouver son salut dans la fuite. Le coup d'État militaire de 1973, proclamant la IIe République, fut longtemps applaudi du fait qu'il parlait de paix, d'unité et de progrès. De fait, du progrès on s'aperçut, de la tranquillité intérieure aussi, [12] mais de l'unité de moins en moins, parce qu'un régionalisme hutu avait tout simplement détrôné un autre.[xvi] Cette triste réalité fit que l'injustice s'institutionnalisa et transpirait de plus en plus dans l'appareil de l'État. De toute façon, un refus demeura : les réfugiés ne devraient plus jamais revenir en grand nombre.

Une telle position figée constituait un obstacle de taille à la paix inter-ethnique. Ce refus persistant décidera les refugiés de créer une armée et d'attaquer le Rwanda, le 1er octobre 1990. Depuis lors, des vengeances organisées en haut lieu se sont répétées, se terminant par le génocide radical de 1994 ; l'armée du Front Patriotique Rwandais, en cas de victoire, ne devrait pas trouver d'accueil des Tutsi et assimilés au Rwanda, telle fut la résolution terrible des extrémistes hutu. C'est vraisemblablement en vue de passer à l'action que l'auteur lui-même du projet devint la première cible.[xvii] Ainsi perit Habyarimana, suivi de la tragédie épouvantable que nous avons vécue, mettant fin à une paix purement verbale. Le génocide éclatait systématiquement. Pourquoi la majorité suivit-elle ? Parce qu'elle n'a jamais été exercée qu'à faire la volonté de ses guides : « II suffit d'un rien pour tromper les masses : il faut crier, promettre ou menacer d'un bâton et, immédiatement, les foules se mettent derrière vous.[9]» II fallait mobiliser tous pour l'extermination de « l'adversaire intérieur » afin de dissuader pour de bon ces incursions de l'extérieur.

La machine meurtrière démarra dès le soir du 6 avril 1994 ; sans plus de freins elle ravagea tout le pays des mille collines, irrésistible rouleau compresseur qui broya tant de vies humaines.

[13] **Archéologie du drame de Nyundo**

Au plus fort des événements tragiques d'une cruauté au-dessus de toute imagination, il n'était pas possible de songer à dresser un bilan de la situation de Nyundo, car les morts ne

[9] De Crescenzo, *Panta rei*, p. 55.

racontent pas et que tel était le sort qui nous avait été réservé durant plusieurs semaines et, pour plus d'exactitude, du 7 avril au 19 juin 1994, à 20 heures.

La tempête s'est calmée, au moins à la superficie et les survivants peuvent décrire le déluge. Nous retracerons alors brièvement les origines de la sombre fatalité du Rwanda qui ont mené Nyundo au fond de l'abime. Nyundo, ce vicariat apostolique qui débuta en 1952, avec Monseigneur Aloys Bigirumwami pour évêque fondateur, avait rapidement prospéré grâce aux mains généreuses de plusieurs catholiques belges, notamment, qui lui fournissaient moyens et personnel nécessaires à son avancement. II put commencer des œuvres caritatives et sociales variées.

Aujourd'hui, depuis le 10 avril 1994, après quarante-deux ans d'existence, son développement matériel et son rayonnement spirituel qui frappaient le regard du touriste le plus distrait, telle une ville située sur un sommet, toutes ces réalisations et leur splendeur appartiennent au passé ; seules les ruines témoignent d'une civilisation disparue, décombres accumulés par les bénéficiaires eux-mêmes et sans motifs valables apparents de se priver de tant de profits gratuits et durables.

Pourtant le sadisme sanguinaire dont Nyundo fut la victime de choix plonge ses racines dans un plan mûri depuis trente-cinq ans. Le Colonel Logiest, dans son livre *Mission au Rwanda,*[xviii] en divulgue tous les secrets au lecteur désireux de savoir comment les Belges, trop en [14] retard pour opérer des réformes structurelles demandées par l'ONU et par les populations sous leur tutelle, versèrent dans un cynisme et dans une versatilité inouïs en politique.

Optant pour l'éviction rapide des Tutsi qu'ils avaient sciemment hissés à la cogestion administrative comme « gouvernement indirect », ils décidèrent de leur suppression physique ou de leur dispersion à l'étranger, en vue de placer le pouvoir entre les mains des Hutu, leurs nouveaux favoris. II auraient dû et pu procéder de la sorte bien longtemps plus tôt, puisque leurs confidents de l'heure constituaient dès l'origine la majorité numérique !

L'application précipitée du machiavélique dessein démarra dès la mystérieuse mort de l'éclairé roi, le gênant Mutara Ill

Rudahigwa ; le mois de novembre 1959 se déroula en tristes événements qui se renouvellent souvent depuis lors : campagne de diffamation des Tutsi et incitations à leur haine, pillages et incendies, tueries embrasèrent le pays tandis que la population indésirable prenait les chemins de l'exil. L'ONU, hélas ! par son représentant, M. Dorsinville, avalisera tout ce complot dans le Referendum de septembre 1961.[xix]

Cependant, ce qu'il est plus honteux de constater que de conter est que même une partie de l'Église catholique locale, alors puissance morale incontestée et florissante, s'y compromit sans voie de retour: l'évêque de Kabgayi[xx] avec la plupart des missionnaires expatries soutinrent le point de vue de l'administration belge d'installer la montée politique des Hutu, selon les témoignages concordants et surpris de Harroy[xxi] et Logiest ; pendant que l'évêque de Nyundo,[xxii] indigène, souhaitait des positions moins violentes. Par le fait de prôner des méthodes modérées, ne fut-il pas désapprouvé par les Belges de la colonie, ridiculisé par les missionnaires et déclaré ennemi du peuple hutu soi-disant opprimé par les Tutsi ? Ainsi était né un conflit de pur malentendu qui poursuivra le Diocèse de Nyundo, avec plus ou moins de virulence durant trente-cinq ans. II sera, à chaque crise intérieure, qualifie de tous les titres antipathiques, surtout à cause de son hospitalité accordée à des Tutsi en fuite. On l'appellera, odieusement, monarchiste, conservateur, collaborateur des maquisards « lnyenzi »,[xxiii] tout récemment complice du Front Patriotique Rwandais « Inkotanyi »

C'est donc déjà dès 1959 que la fin de Nyundo, la [15] *delenda Carthago*, aurait pu sonner. Mais l'idéologie raciste d'extermination n'avait pas encore atteint sa diabolique décision finale. Ce cheminement s'élaborera au fil des années pour aboutir à l'ébullition extrémiste de 1994, dont l'attentat à la vie du président Habyarimana servit de prétexte déclencheur ultime du génocide, catastrophe morale longtemps préparée auparavant.

Puisque Nyundo était catalogué première cible, quoi d'étonnant que cette occasion d'exécution impitoyable fût saisie? Nul de ses habitants ne devrait échapper à ce projet mis au point et publiquement annoncé par Léon Mugesera, à Kabaya, aux partisans surexcités du MRND-CDR : « Tutsi et leurs complices

retourneront en Éthiopie par le plus court chemin, la rivière Nyabarongo-Nil ! ».[xxiv] Ces paroles ne sont plus une prédiction, car les faits les ont actualisées. Étant donné que le Diocèse de Nyundo persistait dans le refus de s'assermenter et qu'une partie de son clergé avait dénoncé l'injustice institutionnalisée dans le principe dénommé « équilibre ethnique et régional », qui privait habilement de nombreux citoyens de la jouissance de droits fondamentaux,[xxv] le crime de lèse-majesté pesait sur sa tête, méritant donc la peine capitale.

À présent, l'effusion du sang a eu lieu de la façon la plus atroce, suivie de l'effondrement des biens. Même si Nyundo ne fut pas le seul attaqué, saccagé et massacré, il demeure de loin le plus décimé : trente-deux de ses prêtres[xxvi] ont été abattus en quelques jours et des centaines de milliers de fidèles religieux et laïcs avec eux. Son évêque, conduit à l'abattoir, eut miraculeusement la vie sauve au bord de la fosse commune qui attendait son corps. Les trois-quarts des paroisses ont subi des destructions, tandis que l'évêché a perdu jusqu'à ses archives et reste condamné à survivre sans mémoire.

[16] **À la douleur, point d'explication qui vaille !**

« L'humanité occidentale aura cependant recherché le sens de ce scandale, en invoquant la signification propre d'un ordre métaphysique, d'une éthique, invisibles dans les enseignements immédiats de la conscience morale. Règne des fins transcendantes, voulues par une sagesse bienveillante, par la bonté absolue d'un Dieu défini, en quelque façon, par cette bonté surnaturelle ; ou bonté répandue, invisible, dans la Nature et dans l'Histoire dont elle commanderait les chemins, certes douloureux mais menant au Bien. Douleur désormais sensée, subordonnée d'une façon ou d'une autre à la finalité métaphysique entrevue par la foi ou par la croyance au progrès. Croyances présupposées par la théodicée![xxvii]

Voilà la grande idée nécessaire à la paix intérieure des âmes dans notre monde éprouvé. Elle est appelée à faire comprendre les souffrances d'ici-bas. Celles-ci prendront un sens par référence à une faute originelle ou la finitude congénitale de l'être humain. Le mal qui emplit la terre s'expliquerait dans un

"plan d'ensemble" : il serait appelé à expier un péché ou il annoncerait aux consciences, ontologiquement limitées, compensation ou récompense à la fin des temps. Prospectives suprasensibles pour entrevoir dans la souffrance, essentiellement gratuite et absurde et apparemment arbitraire, une signification et un ordre.

On peut, certes, se demander si la théodicée au sens large et étroit du terme réussit effectivement à innocenter Dieu ou à sauver la morale au nom de la foi ou à rendre supportable la souffrance et quelle est la véritable intention de la pensée qui recourt à la théodicée.[10]»

*

La peur, la crainte pour sa propre vie est la tentation la plus malheureuse pour un homme, car elle est source de beaucoup de trahisons. Elle conduit le prédicateur de l'amour envers autrui à admettre le meurtre que ses ouailles ont commis. Et l'on continuerait à protester que le Tentateur n'existe pas, alors qu'il réside dans notre désir de subsister ! Cette naturelle aspiration à conserver son être et à lui assurer une place au soleil est apte à écarter tout autre, y compris Dieu.

[17] Ne compte alors que ma seule douleur et je ferais tout pour l'éloigner, tant pis si ce sont les autres qui l'attrapent. On refusa de signer le démenti, on acceptera de publier le mensonge officiel, comme a fait un certain clergé de Kibuye : « Derrière l'affirmation de l'être persistant analytiquement – ou animalement – dans son être et ou la rigueur idéale de l'identité qui s'identifie et s'affirme et s'affermit dans la vie des individus humains et dans leur lutte pour l'existence vitale, consciente et rationnelle, la merveille du moi revendiqué par Dieu dans le visage du prochain – la merveille du moi débarrassé de soi et craignant Dieu – est ainsi comme la suspension de l'éternel et irréversible retour de l'identique à lui-même et de l'intangibilité de son privilège logique et ontologique. Suspension de sa priorité idéale, négatrice de toute altérite, excluant le tiers. Suspension de la guerre et de la politique qui se font passer pour la relation du Même à l'Autre. Dans la déposition par le moi de sa

[10] Emmanuel Lévinas, *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, 1991, p. 112-113.

souveraineté de moi, dans sa modalité de moi "haïssable", signifie l'éthique mais probablement aussi la spiritualité même de l'âme : l'humain ou l'intériorité humaine, c'est le retour à l'intériorité de la conscience non-intentionnelle, à la mauvaise conscience, à sa possibilité de redouter l'injustice plus que la mort, de préférer l'injustice et ce qui justifie l'être à ce qui l'assure. Être ou ne pas être, ce n'est probablement pas là la question par excellence.[11]»

Dès que l'autre me regarde dans sa douleur, je ne peux plus lui en attribuer tout le tort et minimiser sa souffrance : *Agahwa kali ku wundi karahandurika.*[xxviii] C'est en quoi consistera l'intérêt de la lettre ci-après, rédigée en réponse au discours que des confrères avaient eu l'audace de prononcer en public, à l'adresse du Cardinal Roger Etchegaray.[xxix] Nous avons souffert de constater que nos frères n'avaient plus le sens du jugement et qu'ils tenaient à survivre, même par le mensonge, dans un monde dénué de valeurs.

[18] En réalité, ils se réclamaient d'une foi déjà morte et, à leur insu, ils dansaient sur la tombe de Dieu en voulant sauver le culte dans des édifices puant encore la chair pourrie des fidèles y massacrés :

La foi est bien ailleurs et autrement : « La foi n'est pas la connaissance d'une vérité susceptible de doute ou de certitude ; en dehors de ces modalités, elle est le face-à-face avec un substantiel interlocuteur – origine de soi, déjà dominant les puissances qui le constituent et l'agitent, un toi, surgissant inévitablement, solide et nouménal, derrière l'homme connu dans ce bout de peau absolument décent qu'est le visage, se fermant sur le chaos nocturne, s'ouvrant sur ce qu'il peut assumer et dont il peut répondre.[12]»

[19] **Corruptio optimi, pessima**

Réponse des rescapés au « Message des Prêtres de la Zone de Kibuye à Son Éminence le Cardinal Roger Etchegaray », le 25 Juin 1994:[xxx]

Goma, le 29 juin 1994

[11] Lévinas, *Entre nous*, p. 150-151.
[12] Lévinas, *Entre nous*, p. 45.

Chers Confrères, nous venons de prendre connaissance de votre message adressé à Son Éminence le Cardinal Roger Etchegaray lors de son passage à Kibuye, le 25 juin 1994. Vous y déclarez que tous vous voulez « rester fidèles à l'Évangile de Jésus-Christ et être des témoins de l'amour de Dieu au milieu d'un peuple menace et déchiré ».

Nous ne doutons pas de votre sincérité, mais vous permettrez que, dans un esprit fraternel, nous relevions quelques éléments de ce message qui concordent peu avec ce noble désir.

D'emblée, au second paragraphe vous déclarez au messager du St. Père, les difficultés d'accès et le fait que l'Évêque et quelques rescapés de ses consulteurs soient actuellement au Zaïre. La question insidieuse qui suit cette constatation nous laisse perplexes : « Où se trouve le Diocèse de Nyundo : au Zaïre ou au Rwanda ? » Que voulez-vous signifier par la ? Nous croyions que l'assassinat de vos confrères vous aurait affligés et que vous ne souhaitez pas que le peu de survivants ne subissent le même sort. D'ailleurs l'un ou l'autre parmi les signataires de votre message, de passage à Gisenyi ou nous étions refugiés nous conseillait de partir de là, car il était convaincu que notre sécurité était dérisoire.

Vous ignorez, sans doute, les menaces qui nous y parvenaient et toute la conjoncture qui n'évoluait pas dans un sens propre à nous sécuriser. Dans de telles circonstances, que proposerait un prêtre soucieux de la vie de ses confrères ? Courir inutilement le risque du massacre ou chercher momentanément un refuge ailleurs.

Peut-être n'aviez-vous pas encore reçu la seule lettre circulaire du 22 juin 1994 que l'Évêque de Nyundo a pu adresser à ses prêtres, dès qu'il en a eu les moyens arrivé ici à Goma[xxxi] ? II y expose clairement sa sollicitude pastorale et son souhait de rester en contact avec tous mais dans des conditions moins dangereuses. Dans ce même paragraphe 2, nous sommes horrifiés du « désarroi des prêtres et des fidèles » qui déplorent le manque d'administration sans s'affliger de l'extermination systématique d'une partie de la population qui [20] comptait pourtant, parmi elle, beaucoup de membres du corps du Christ, spécialement dans votre zone de Kibuye. Se laisserait-on ainsi mutiler sans froncer ? Dans votre message vous ne faites allusion aux prêtres, religieux

et religieuses massacrés que pour justifier qu'ils le méritaient (cf. 6ème).

Le 3ème paragraphe n'est pas moins étonnant : il est un condensé de ce que vous nommez « les questions qui nous dépassent et que nous soumettons à votre jugement (du Cardinal) et à la décision du St. Siège »

Dans les circonstances que traverse le pays, les problèmes les plus urgents sont donc la sacramentalisation et les moyens de locomotion, tandis que le manque d'agents apostoliques pour une « évangélisation en profondeur » serait compensé par l'ordination d'hommes peu préparés comme les « chefs de communautés » ?

Croyez-vous avoir ainsi posé les vrais problèmes après le constat combien amer de notre échec d'évangélisation ? N'avez-vous pas remarqué parmi les acteurs des horreurs que vous connaissez des « pratiquants » et même des « chefs de communautés » ?

Mais au fond devons-nous attendre du St Siège la solution des problèmes exposés dans ce paragraphe 3 ? N'est-ce pas à nous qu'il incombe de nous convertir, même si nous sommes si peu nombreux, pour nous écarter de l'esprit de groupe et nous laisser éclairer par l'esprit évangélique ? Un petit ferment de prêtres unis et convertis ne manquera pas de faire lever la pâte d'un peuple croyant et fidèle. Ce peuple y participera d'ailleurs et l'aide de l'Église universelle pourra alors être bien canalisée.

Comment d'ailleurs déplorez-vous le petit nombre des prêtres sans faire aucune allusion à vos confrères empêches d'exercer leur ministère par le peuple qu'ils servaient ? Cet ostracisme vous semble-t-il normal ? Ne croyez-vous pas que c'était l'occasion de demander au représentant du St. Siège d'user de son influence pour exiger des autorités de notre pays d'abandonner les fondements racistes de leur politique ? Ou allons-nous si les prêtres ne s'élèvent pas contre cette conception (raciste) qui est l'origine de tant de malheurs que connait notre pays depuis plusieurs années ?

Les paragraphes 4 et 5 reviennent encore aux besoins de sacramentalisation et d'édifices. On aurait attendu qu'on s'afflige, par exemple, sur ce peuple que le mensonge a conduit aux actes les plus ignobles et qui y est [21] maintenu. L'Eucharistie et la messe

dominicale couvrant la haine et le mensonge apportent-elles le salut au peuple ?

Ayons le courage d'aller en profondeur pour connaître les raisons qui ont poussé « le rwandais qui a toujours marqué une profonde estime pour les hommes de Dieu » à les massacrer.

En conscience, devant Dieu, soutenez-vous que la préparation et l'exécution de ces massacres de prêtres et de religieux auraient pour cause le fait que « certains d'entre eux étaient complices du F.P.R. ». Avez-vous sérieusement contrôlé les sources de ces informations pour le déclarer ainsi au monde, puisque votre message a été lu devant le public ? Connaissez-vous quelqu'un, parmi les tués, qu'on est allé chercher après avoir été fouiller chez lui ?

Et d'ailleurs ne le dites-vous pas, vous-mêmes, plus bas que « les prêtres ont été attaqués pour leur appartenance ethnique, surtout s'ils avaient donné asile à des réfugiés Batutsi dans leur paroisse » ? Trouveriez-vous une justification au massacre dans l'hébergement des personnes menacées après avoir écrit plus haut que « l'Église catholique a toujours assuré sa mission de protectrice des faibles » ?

S'il y avait moyen de nous rencontrer pour parler ouvertement, nous n'aurions pas écrit cette lettre, car elle expose des questions plutôt qu'elle n'émet un jugement quelconque. Cependant ces questions nous paraissent très graves si nous voulons garder un brin d'espoir de relèvement de notre Église meurtrie.

Nous reconnaissons avec vous que l'Église « aurait dû dénoncer et condamner les meurtres politiques et les massacres dès le début des hostilités et d'où qu'ils viennent ». Elle aurait été plus prophétique même, en condamnant les idéologies fondées sur les ethnies, tant dans leurs théories que dans leurs actions, pour favoriser l'unité du peuple rwandais. Ailleurs des hommes politiques ont pu unir dans de grands partis des tribus plus distinctes avec langues et mentalités différentes. Mais au Rwanda, même des hommes d'Église ont cautionné la division en soutenant l'idéologie ethnique qui devait aboutir à l'extermination de toute une partie de la population !

Si l'Église désire être « peuple de Dieu, servante et témoin de l'Amour de son Fondateur pour chaque homme, surtout les petits et les faibles », pour le cas précis du [22] Rwanda, elle devra consentir à une profonde conversion. Cette conversion s'adresse d'abord aux guides spirituels de ce peuple pour l'aider, avec la grâce de l'Esprit Saint, à y voir clair, à n'être plus des répétiteurs des slogans politiques, mais à tout juger à la lumière de la parole de Dieu et éventuellement risquer sa vie.

Quant au peuple chrétien plonge si profondément dans le mensonge, le vol, les meurtres et les sacrilèges, il devra être instruit patiemment et sans contourner la vérité, pour reconnaitre la gravite de son péché et s'en repentir. Par conséquent toute démarche sacramentelle suivrait une bonne catéchèse de la conversion.

Nous voudrions, chers Confrères, collaborer à la recherche de ce chemin de conversion. Avouons-le, humblement, le repentir pour le pardon des péchés exige de chacun à faire la vérité en lui-même, chose qui n'est pas si aisée en des moments si troubles.

Notre réaction voudrait être une contribution à un début de dialogue, nécessaire pour sortir de ce que vous appelez le « cauchemar ».

Que le Seigneur nous donne son Esprit à cet effet et que la Vierge des Pauvres intercède pour nous.

Vos Confrères : Mgr. J. Baptiste Hategeka
Abbé Vincent Sebagabo
Abbé Jean Kashyengo
Abbe Fabien Rwakareke
Abbé Evariste Nduwayezu
Abbé Prosper Ntiyamira
Copie conforme : À Mgr. Wenceslas Kalibushi

[23] **Raisins verts pour dents agacées**

> « Autrui est le seul être dont la négation ne peut s'annoncer que totale : un meurtre. Autrui est le seul être que je peux vouloir tuer.

> Je peux vouloir. Et cependant ce pouvoir est tout le contraire du pouvoir. Le triomphe de ce pouvoir est sa défaite comme pouvoir.
>
> Au moment même où mon pouvoir de tuer se réalise, autrui m'a échappé. Je peux certes en tuant atteindre un but, je peux tuer comme je chasse ou comme j'abats des arbres ou des animaux – mais c'est qu'alors j'ai saisi autrui dans l'ouverture de l'être en général, comme élément du monde ou je me tiens, je l'ai aperçu à l'horizon. Je ne l'ai pas regardé en face, je n'ai pas rencontré son visage.[13]»

*

Ma résistance à l'assassinat était dictée par une répugnance profonde à être réduit à l'anonymat d'une ethnie, à une masse sans nom. Je conteste ce droit d'agir à tout mortel et j'aurais pu tuer par protestation, mais que Dieu m'en garde ! Ceux qui l'ont fait et ceux qui les ont approuvés seront-ils jamais heureux ? Souvent ils tuèrent en lieux sacrés !

Ainsi le mal éclate chez nous, rendant la terre de Gihanga[xxxii] le réceptacle des *bihanga* (crânes), le Golgotha de tous les nôtres : proies de tous les charognards. Sur le stéréotype habituel et facile, une immense barbarie s'est confondue avec le binôme Hutu-Tutsi, selon la sensation journalistique occidentale. Avec ce schème, tout le drame d'un peuple est simplifié et nul n'a le droit d'être soi-même, ni d'en souffrir personnellement. Par sa naissance, il a donc mangé des raisins verts, pourquoi se plaindrait-il d'avoir des dents agacées ?

Telle fut, concrètement, l'équation des théoriciens du génocide. L'humanité semble leur avoir donné raison. Si l'on ne raisonne pas d'après le proverbe reproché à Ézéchiel (18, 1-3), qu'en ont dit personnes et pays en dehors de la stupeur suivie du silence ? Qui ne dit mot consent ! Pas moi.

[24] J'affirmerai qu'il n'y eut pas de raisins verts : même si nos dents restent agacées. J'irai même plus loin. Aucun individu n'a mérité l'assassinat perpétré contre des centaines de milliers.

---

[13] Lévinas, *Entre nous*, p. 22.

Ce mal refuse toute justification, qu'elle soit métaphysique, morale ou politique.[14] Dieu ne trouve pas de défenseur dans ce procès. Mais le schéma Hutu-Tutsi est un procès mal instruit, car il incrimine tout le monde dans une tragédie qui englobe tant d'innocents d'un côté comme de l'autre.

II
LA FOI À L'ÉPREUVE

> « Je crois qu'il faut combattre l'injustice et que cela peut aller jusqu'à lutter à mort contre ceux qui la commettent ou qui s'en rendent complices, à condition bien sûr qu'on ne s'arroge en aucun cas le droit de les juger (et moins encore celui de les absoudre).[15]»

[27] **Plus que des figures de campagne électorale**

Sans vouloir imposer une seule clef d'interprétation, une conviction s'impose à moi : l'explosion de l'avion de Habyarimana, le 6 avril 1994, ne servit pas de cause des massacres même s'il servit de prétexte au génocide. Tout ce qui suivit immédiatement l'accident ne ressemble pas à une improvisation.

II est clair que les mouvements des tueurs experts d'une extrémité à l'autre de la République, d'après des plans préexistants ne sont pas une inspiration d'un moment. Les exécutions macabres de foules rassemblées sont une leçon apprise, tellement elles correspondent partout. Mais il suffit de se rappeler la déclaration du président en personne dans un meeting populaire a Ruhengeri, dénigrant les débats sur les accords d'Arusha et promettant comme solution contre eux d'habiller les « lnterahamwe » pour une descente remarquée. Les oppositions confondues recevraient une leçon inoubliable, et les accords resteraient de futiles chiffons de papier.[xxxiii]

Le premier ministre, Dismas Nsengiyaremye, avait publiquement répondu à cette dangereuse et irresponsable

---

[14] Psaume 43, 18 : « Tout cela est venu sur nous sans que nous l''ayons oublié : nous n'avions pas trahi ton alliance. »

[15] Francis Jeanson, *La foi d'un incroyant*, Paris, Seuil, 1963, p. 182.

démagogie. Mais démocratie oblige, les meetings sont considérés comme un genre littéraire où les exagérations peuvent se donner libre cours.

Nul n'avait pris au sérieux ces propos au ton tragique, même s'ils nous laissèrent déprimés. Plus tard, avec Léon Mugesera à Kabaya, tous les drapeaux des autres partis seront traités de torchons. Excès littéraires, pensions-nous, d'orateurs passionnés. Bien pis !

II y allait pourtant des plans et pas du tout du style : les préparatifs étaient avancés tant au niveau de la logistique qu'au psychologique. Ces bains de foules visaient à exciter les masses à plus de férocité. L'escadron de la mort s'exerçait d'arrache-pied à un massacre à grande échelle, dans des camps militaires.

II ne manquait plus qu'une occasion propice pour passer aux actions. II ne nous restera qu'à savoir pourquoi on dut la trouver dans l'assassinat du chef. De toute façon, l'opposition ne semblait pas avoir un intérêt politique à commettre ce crime : surtout pas précisément après Dar-es-Salam.

[28] **Jours d'enfer**

Le 7 avril 1994, dans la soirée, deux prêtres furent tués dans les murs du Petit Séminaire de Nyundo : les abbés Adrien Nzanana et Déogratias Twagirayezu.[xxxiv] Quelques minutes après eux, le massacre de dizaines de femmes avec leurs enfants réunis dans une chapelle. La nuit, Nyundo fut rempli de cris rauques de pillards et d'agonisants. L'enfer avait commencé et rien ne l'arrêterait.

Le 8 avril, entre huit et neuf heures, une bande armée de militaires et miliciens vint enlever l'évêque. Un gendarme outré par ce coup poursuivit le Combi de la mort. Par chance, il put alerter le commandant de place [de] Gisenyi, le Colonel Anatole Nsengiyumva.[xxxv] Alors que l'exécution de l'évêque approchait, le Commandant le libéra d'un simple ordre. On semble rêver debout. Mais c'est l'évêque même qui nous le téléphona depuis l'Hôtel Méridien lzuba de Gisenyi.[xxxvi] Lorsqu'il téléphona, nous étions aux prises à des attaques farouches, décidées de nous extirper.

Dès son départ, en effet, nous avions constitué deux tranches : ceux qui priaient sans cesse et ceux qui s'affairaient

dans une résistance. Je me rangeais du côté des résistants, quel qu'en fût le ridicule, puisque nous nous défendrions seulement avec des pierres contre une fourmilière de gens armés. Mais la fierté dans ce défi surpassait nos moyens dans un combat tout à fait inégal. À notre surprise, les opérations d'affrontement durèrent deux jours !

Notre résistance acharnée baissa le 9 avril à 16h30 quand grenades et balles se mirent à pleuvoir sur nous et explosèrent dans la cour intérieure de l'évêché d'où nous lancions des pierres. Les assaillants pénétrèrent par le garage et ils ouvrirent larges les portes que nous protégions. Nous fûmes délogés de nos positions et courûmes vers la Cathédrale, laissant tout le reste a découvert. Les tueurs exterminèrent une multitude dont huit prêtres.

Après leur sale besogne, ils se retirèrent sans attaquer les résistants de la Cathédrale. Tous nos agresseurs les suivirent. Alors des soldats se présentèrent pour notre sécurité, disaient-ils. Il nous fut autorisé d'aller voir ce qui s'était passé dans l'évêché. Des corps gisaient exsangues partout. Nous aussi, loques ambulantes, essayâmes de les rassembler dans des salles, avant de nous étendre par terre dans l'église.

[29] La nuit se passa sans attaques. Dans la matinée du 10 avril, l'évêque obtint de l'autorité militaire notre transport vers lui. Nous étions douze survivants à être acheminés par ceux qui pouvaient tout aussi bien nous liquider. Nous rejoignîmes l'hôtel de luxe qui ne nous offrirait pas même un verre d'eau. II tolérait à peine notre présence dans ses corridors. II est vrai que nous n'étions guère chics pour son rang, puisque nos habits par endroits déchirés couvraient des corps parfois troués. Le visage concentrationnaire caractérisait nos silhouettes accablées de la faim et des angoisses. Mais deux jours plus tard, nous dûmes être évacues, car l'hôtel devait héberger des personnalités de Kigali et le gouvernement nouveau. Heureusement, Marie-Rose et Moïra[xxxvii] avaient laissé les clés de leur maison à l'évêque. Bien que mal située, elle nous abritera deux mois et une semaine, sous bonne garde de la Providence ou sans garde pour qui veut.

Dès le soir du 12 avril au soir du 19 juin, nous évitâmes de sortir de notre logement plus marqué comme tombe que comme refuge. Cependant cette maison nous fit oublier bien des misères,

à commencer par l'eau abondante de ses robinets. Notre statut d'otages avait au moins cet aspect positif. Les deux mois de séjour s'écoulèrent entre la prière et l'attente de la mort, mais celle-ci ne vint pas. Mystère ! Notre fragilité tint le coup jusqu'à notre étonnant exode vers Goma, le 19 juin 1994.

[30] **Systèmes et foi**

> « … II est bon de nous souvenir en ces jours que la pauvreté consiste même à nous voir privées de notre clôture. Nous, nous nous sommes engagées à demeurer cloîtrées, mais Dieu ne s'est pas engagé, Lui, à nous laisser toujours à l'intérieur de nos murs. II n'en a pas besoin…[16]» E. Stein.

*

Admettre son statut de créature, attitude de foi, c'est une position ambiguë : d'une part, on se reconnait liberté située, donc limitée ; d'autre part, l'on se veut liberté totale, croyant qu'on puisse dominer sa déréliction.

De toute façon, il s'impose que nous devons assumer ce qui n'a pas dépendu de nous, l'existence dont nous n'avons pas pris l'initiative, en vue de l'accomplir. C'est alors que surgit grave la question : « Ou est ton Dieu ? » (Ps. 41, 4). Demande atroce pour le croyant plongé dans les ténèbres, quand les fondements sont secoués. L'arrivée des exterminateurs provoquait cette sensation de néant. Leur folie mettait la foi, par-delà tous les systèmes, en crise : « Où donc est Dieu pour les victimes ? Les tueurs ont-ils un Dieu ? », un autre aspect.

Chaque victime a pu penser un instant comme Job : « Maudit soit le jour de ma naissance ! ». Car, si ce n'est pas Dieu qui nous a condamnés, comment a-t-il permis à ces cruels agresseurs tant de férocité ? Et pour qui n'aurait pas admis l'existence du péché, ces actes démentiels provoquaient un écroulement total des valeurs. La détresse n'avait pas d'explication.

---

[16] Élisabeth de Miribel, *Comme l'or purifié par le feu : Edith Stein*, Paris, Plon, 1984, p. 196-197.

Mais qu'aurait dû faire le créateur ? Libérer ses protégés en anéantissant leurs massacreurs ! II se serait montré tout-puissant à notre faveur. Et l'on se figure que la tragédie serait moindre. Mais il faudrait engager deux dieux dans le conflit : celui des victimes et celui des tueurs. Le polythéisme est une sorte d'athéisme, c'est une tentation de fétichisme métaphysique, produit de la détresse. Dans ce cas, les tueurs ne le tuent pas plus que les victimes. En vérité, il a été abattu dans les morts et il n'a pas subsisté dans leurs assassins. Nous osons espérer que la foi l'emporte sur la mort chez les victimes, une foi plus forte que les systèmes rationnels.

[31] **Détresse ouverte**

> « Car il (Dieu) possède d'autres murailles pour nous protéger... Si nous sommes fidèles sur ce point, serions-nous jetées à la rue, que Dieu enverrait ses anges pour nous garder, et leurs ailes invisibles nous environneraient plus sûrement que les murailles les plus épaisses et les plus hautes.[17]» E. Stein.

*

Un monde s'écroule et l'on trouve encore des gens qui croient que la foi soit une aventure aisée, un fanatisme dans lequel il suffirait de s'embarquer les yeux fermés pour une traversée calme de la mer agitée qu'est l'existence. Eh bien, ils feraient mieux d'abandonner cette naïve conception de la foi, car elle est erronée. La vraie foi est un saut dans le vide.

La foi, c'est ce qu'il faut remonter à tout moment, car elle peut flancher à chaque tournant. Elle est soumise au crible des doutes, elle peut vaciller. Elle doit surmonter de gros obstacles comme les barrières et la marée des massacreurs. Ceux-ci brisaient sans aucune considération les vases achevés d'un potier, comme par provocation. Et le potier se laissa insulter sans broncher ! II a subi une défaite bien cuisante dans ce petit Rwanda, au point que la foi devenait une question radicale : ou bien il n'existe pas, le propriétaire de ces vases qu'on casse si impitoyablement ; ou bien il est si faible et lâche qu'il ne compte

[17] De Miribel, ibid.

pas davantage. D'où vient que nous ne l'ayons pas abandonné dans sa capitulation ? L'athéisme des tueurs n'éclaboussa pas la foi des victimes dont on contestait le droit à exister.

Francis Jeanson déclare pourtant que l'abondance de l'injustice dans le monde rend Dieu inutile. Pour ma part, n'ayant jamais utilisé Dieu a mes fins, j'admets qu'il puisse continuer même après ma fin. Mais je lui reconnais un tort : celui d'avoir créé les hommes libres dont moi-même, capables de le nier, de lui dire non. Oui, l'amour est aveugle, dit-on, et donc l'amour infini est la cécité illimitée.

C'est pourquoi je ne pus le congédier. II est mort devant moi mais je ne pouvais survivre en me séparant de lui, car ma survie perdrait tout son sens, puisque je donnerais raison à ceux qui ont cassé les vases du [32] potier. Autant ils le renièrent radicalement, autant je dois l'affirmer absolument. Il n'était pas payé pour nous servir de gorille. Un berger qui n'affronte pas des loups ravisseurs de son troupeau est méprisable ! Oui, s'il sauve sa seule peau. Mais ce ne fut pas son cas, car il a accompagné les morts autant qu'il demeura près des survivants dans leur refuge. Le psaume n'est point une chanson : « Je ne craindrai rien, même, si des ennemis m'environnent... Le gardien d'lsraël ne dort pas... II est mon berger, je ne manque de rien. » Voilà une expérience pour justifier la survie, bien qu'il soit plus embarrassant de l'appliquer aux morts : la mort n'est point punition, ni la vie mérite !

Oui, il nous arracha aux mains de nos oppresseurs, car éternel est son amour. II changea nos tueurs en nos sentinelles ! Pour le reste, je ne lui serais pas un bon avocat, car sa cause me demeure insondable. S'il vit, qu'il assure sa propre défense, je lui serai témoin.

[33] **Du tunnel au jour**

> « Qu'est-ce qui distingue le chrétien du non-chrétien ? Rien. II est homme parmi les hommes, pas plus vertueux que les autres, pas plus aimant ou fraternel. La différence, c'est qu'il croit qu'il est aimé de Dieu et que, s'il est disponible, cet amour passe par lui, atteint les autres et construit le monde. »
>
> Michel Quoist.

*

Pour nous sentir comblés au point que nous rendons grâce, à travers et malgré toute la déréliction, qui et comment devons-nous être ? Fous à lier, très détraqués, pensé-je. Croire que le silence de Dieu ne démontre pas son indifférence. Mais quel tunnel ténébreux ! Pour Camus, le silence équivaut à l'inexistence.

Ses procédés ne sont pas nos méthodes. Quand il caresse et console nos cœurs, nous ignorons avec quel tact, car il nous cache sa tactique. II chasse la haine sans crier gare, et sans nous les rendre sympathiques, tous nos tueurs et leurs complices d'hier et d'aujourd'hui, il nous les fait voir moins méchants que malades. II nous garde de la grande tentation de jeter le bébé avec ses langes sales : ceux qui, chargés de prêcher l'amour, ont répandu la haine, n'ont pas le droit de nous faire rejeter le Dieu d'amour. Savoir les pièges où ils sont tombés devrait nous en dégager. « La conjonction d'une propagande aussi méticuleusement distillée et de l'impunité totale dont ont toujours bénéficié les auteurs et les commanditaires des meurtres et des massacres a eu pour effet de convaincre le peuple hutu que la loi de la majorité se confondait avec la démocratie elle-même et qu'au nom de la majorité tout était permis. Faut-il rappeler que certains "amis étrangers" ont conforté les Hutus dans cette conviction et poursuivent sur cette lancée au Burundi?[18]» C'est le bréviaire du Père A[e]lvoet qu'on feuillette depuis 1958![xxxviii]

Ne prenons pas de l'eau avec ce tonneau des Danaïdes. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Seul le sot imite le faux. Le Christ reste près de la fontaine lorsque la Samaritaine va parler au village et c'est aux villageois de proclamer qu'ils l'ont vu de leurs yeux (Jn. 4, 39- 42). Nous confessons que son cœur pardonne à ses [34] adversaires en faisant de même. Sinon, pourquoi ne nous aurait-il pas retiré sa compagnie jusqu'à Goma ? II a franchi les étapes les plus pénibles avec nous parce que sa présence eucharistique devait nous communiquer sa bonté à toute épreuve. Qu'ils soient bénis, les pauvres Judas qui eurent à nous l'annoncer ! Comme il ne calcule point sa grâce selon nos paramètres, ces traitres ne paieront pas leur félonie. Le pourraient-ils d'ailleurs ? Une éternité de bagne ne suffirait point. Seul son jour peut

[18] Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, p. 168.

illuminer nos tunnels. Qu'il se montre tendre envers nos morts et compatissant au sort malheureux de ceux qui les massacrèrent. Qui le connaît ne peut alimenter en son cœur la haine.

[35] **Courageuses espérances et patience**

> « Pour nous, la venue du Messie reste une énigme, quelque chose d'incompréhensible, de paradoxal, car le Messie auquel nous croyons est un Messie humilié et crucifié. Son œuvre de rédemption est encore enfouie, et l'histoire n'est pas achevée.[19]»
>
> Cardinal J. M. Lustiger

*

Quand les gens disent : patience ! comme l'expression sonne écrasante et lugubre ! Qui croirait encore que cette vertu appartienne au chapitre des béatitudes ? Pure résignation, défi presque, tout stoïques et pas du tout évangéliques. Un mode d'afficher le refus de paraître faible et vulnérable, sensible. On serre les dents, on fonce en avant, impassibles et pourtant désespérés et vaincus, voire défaits.

Le courage ne peut renier la vie, se contenter d'animer des cadavres ambulants. Le courage et le désespoir ne peuvent cheminer ensemble. Le fakir et l'apathique ne sont pas courageux. L'ataraxie se ferme à l'avenir, elle est le contraire de la patience, car l'espérance n'est jamais un regard hautain sur les difficultés présentes ; elle ne méprise, ni ne minimise les contraintes du moment mais elle ne s'en laisse point dominer. Elle cherche à les dépasser, n'en devient pas prisonnière. L'homme qui espère demeure debout sans ostentation : il appréhende sans céder, refusant le pessimisme pour attendre activement le déploiement des ailes de la victoire. Espérer, c'est avoir du ressort, une colonne vertébrale pour tenir debout dans les combats et les deuils.

---

[19] Jean-Marie Lustiger, *Le choix de Dieu. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Paris, Éditions de Fallois, 1988.

Ainsi seulement celui qui espère peut-il toucher ce qui n'est pas encore palpable, nager vers une rive lointaine, arracher les dents au destin.[20] Espérer c'est croire qu'après la nuit l'aurore poindra, car l'espérance est patiente et courageuse, sachant que « l'histoire n'est pas achevée ».

[36] **Sur notre génocide**

> « En peu de mots, de même qu'il existe une volupté du sexe, ainsi il existe une volupté du pouvoir, à part que celle-ci est de loin la plus forte.[21]»
>
> Héraclite

*

Les informateurs occidentaux ont émis des chiffres de nos morts, on se demande sur quelles données, – car ils pensent que les dénombrements soient plus éloquents. II est vrai que pour eux notre réalité ne tient qu'au nombre et, en un certain sens, ce procédé est valable aussi mais seulement pour impressionner. Cependant, autre chose est de créer la sensation et autre faire réfléchir. Et c'est ainsi qu'une information plus récente, statistiques à l'appui, efface la précédente même si les deux sont plus ou moins fausses. Et les gens se croient les mieux au courant du monde ! De cette façon, le spectacle des réfugiés à Goma fait oublier les morts dont les cadavres déchiquetés ont été accumulés et abandonnés à la putréfaction sur les collines du Rwanda. Puisque seuls les chiffres impressionnent, on s'occupe des refugies au Zaïre plus vite, sans se demander pourquoi les autres ne pouvaient fuir aussi massivement.

Or le nombre élevé mais inconnu de tués au Rwanda ne me semble pas le plus grave, quoi qu'il soit révoltant en quantité. Mais la décision d'un tel génocide, voilà qui est monstrueux, même si

---

[20] Cf. Adriaan Peperzak, « Passages », in *Cahier de L'Herne : Emmanuel Levinas*, Paris, Librairie générale française, 1993, p. 501 : "Même la souffrance la plus insensée ne saurait tuer l'espérance puisque celle-ci est plus forte que l'alternance de vie et mort. »

[21] De Crescenzo, *Panta rei*, p. 106.

l'on n'avait massacré qu'un individu, car on avait froidement appliqué un principe mûri : « Tu tueras sans remords n'importe quel homme tutsi et hutu ne pensant pas aussi radicalement que toi. » Mais quoi de nouveau ? « Depuis la révolution hutu de 1959, on a délibérément identifié la "démocratie" au règne de la majorité. Sans souligner le fait que la démocratie implique aussi la protection, le respect des minorités. Cette confusion entre démocratie et dictature de la majorité, les Rwandais n'en sont pas seuls responsables, loin s'en faut. Ceux qui ont, en 1959, porté la révolution hutu sur les fonts baptismaux, qui l'ont soutenue contre vents et marées jusqu'aujourd'hui, sont coresponsables intellectuellement et politiquement de cette faute de jugement aux conséquences monstrueuses.[22]»

[37] Ce piège satanique a entraîné tout le peuple dans la mort, mais les plus à plaindre demeurent les criminels, car ils ont subi un viol moral trop profond. Pourront-ils redevenir des hommes ? Difficile de remonter d'une pente aussi abrupte. D'autant plus que l'humanité y collaborera avec la lenteur de tortue, à ce qu'il paraît. L'éthique ne semble emballer que de rares idéalistes privés, peu de chance pour transformer vite l'humanité.

[38] **La pentecôte nyundienne au cénacle**

C'était la quarante-deuxième, celle qui eut lieu dans une grotte ! L'évêque fondateur de Nyundo avait consacré la descente de l'Esprit, en 1952. Cette fête inaugurale accompagna, toutes les années, le diocèse. II aura fallu 1994 pour mettre fin aux traditions les plus sacrées. La cathédrale abimée et désacralisée n'était plus qu'un hangar plein de sang humain. Au moins deux cents hommes avaient été massacres dans ses murs.

Les maîtres de cérémonies, les prêtres qui y concélébraient d'habitude avaient été assassinés au séminaire et à l'évêché et gisaient depuis un mois dans des latrines tout autour. « Nous étions enfermés dans une maison par peur des Juifs ! » Ce cénacle restera notre réclusion.

[22] Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, p. 241.

Mais la prison était déjà une situation incomparablement meilleure à la mort de nos compagnons. Elle ne nous séparait pas du Christ et l'Esprit nous apprit à répéter à Dieu : « Abba ». La Pentecôte se célébra plus sobrement, on n'exigeait pas du gâteau. Le retour à l'essentiel ne pouvait peut-être pas s'imposer autrement.

[39] **Les otages et l'évasion**

Combien parmi nous se sont-ils résignés au sort d'otages marqué à notre front ? Fort peu et nul n'y était tenu. Notre détention était due à l'impossibilité d'évasion. Les massacreurs sillonnaient tout passage. La résidence était une simple contrainte. Aussi pour plusieurs le séjour n'y fut-il qu'éphémère, car s'y stabiliser aurait entraîné la mort.

Mais un mois et demi venait de s'écouler, l'équivalent d'un siècle dans les circonstances du moment. Sans aucune défense on survivait. Est-ce pure imagination si l'on pense à une sentinelle invisible. Seule la théorie coûte. Une chose restera admirable : la générosité et la solidarité de Goma qui paya l'évasion de tous ceux qui voulurent sauver leur vie. De 15 à 50 mille francs rwandais par tête pour acheter un exil non mérité, les fonds furent versés par des bienfaiteurs inconnus. Vive Mado, gérante des établissements Bisenga![xxxix] Mais pourquoi n'en profitâmes-nous pas tous jusqu'au dernier ?

II y a un âge et un honneur pour tout ! Ces deux réalités créent l'impuissance et la honte même devant le péril. Mais entre en balance aussi la piété exigée envers ses parents et ses supérieurs, chose à ne pas négliger.[23] Réalité pour laquelle il est digne et juste d'opter pour la mort au lieu d'abandonner son poste de garde. La vie, dans ce cas-là, vaut moins que la mort. II vaut mieux affronter la mort avec une pareille clé et nous le fîmes, sans compter sur beaucoup de chance. La libération advint comme un

[23] Cf. Peperzak, « Passages », p. 494 : « Autrui est la surprise pour laquelle on peut vivre et mourir sans perdre le sens de l'existence. Au contraire, il est possible de souffrir pour autrui sans tomber dans une espèce de masochisme. La transcendance vers l'autre vie et la souffrance peuvent avoir un sens, même si, prises isolément, comme expériences ou aventures d'un ego solitaire, elles se montrent inutiles. »

cadeau en papier d'or ! Nos défenseurs avaient agi efficacement et nous n'avions pas sauvé notre peau face au péril : *Iyo amagara atewe hejuru*![xl]

[40]

III
AU FIL DU TEMPS

[41] **Le courage est plus payant**

Le cynisme ne me plaît pas toujours mais je me convaincs de plus en plus que les discours diplomatiques accordent trop de longue vie au mensonge. Les diplomates, avec leur toucher aux mains gantées, sont certes précieux dans les situations qui exigent un tact sans contact.

Toutefois, le camp qui jouit de ma sympathie est celui qui palpe en direct quitte à s'y brûler, celui d'un Bonhoeffer ou d'une Edith Stein vis-à-vis de la tyrannie qui les broya, parce qu'ils appelaient le cochon par son nom. Leur non était non, au moment où il devait coûter cher. La diplomatie au Rwanda a trop longtemps couvé consciemment le mensonge qui couvrait le crime. « À l'époque de Kayibanda, les violations des droits de l'homme dont sont victimes des Tutsi et qui sont commises au nom de la règle de la majorité n'inquiètent guère la communauté internationale. Nul ne songe à dénoncer la dérive ethnique du régime, où le populisme des discours masque à peine un véritable racisme sur fond de remarques anthropomorphiques. À trente ans d'intervalle, l'histoire se répète et les pogroms d'aujourd'hui sont, à la puissance cent, la répétition des persécutions de jadis. La tragédie actuelle se trouve déjà en gestation dans l'idéologie d'hier.[24]»

Mais les discours diplomatiques gardaient un ton ambigu, entre oui et non pour la protection des minorités. Le criminel

[24] Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, p. 52.

pouvait croire que la vie de ses victimes comptait plus ou moins et, même moins que plus, aux yeux des Nations. Hélas ! dans ce cas la plupart des prédicateurs ne se montraient pas plus audacieux que les diplomates. Erreur qu'on ne peut plus que regretter mais pas racheter, puisque l'attitude souhaitable eût été : « Je prends le cas des gens qui ont osé affronter Hitler et qui sont morts, la tête tranchée, dans les prisons. L'efficacité de leur action a été probablement jugée nulle sur le moment, quant à la survie du régime nazi. Mais elle était sans prix pour l'avenir de la nation allemande. Ces quelques hommes et femmes ont été, jusqu'au martyre, des témoins de la vérité.[25]»

[42] Une parole qui ose est pire qu'une bombe qui éclate, et je respecte des individus qui s'engagèrent jusqu'au cou à prêcher la tolérance dans un Rwanda devenu un refus infernal de coexistence civile : un Kameya,[xli] un Funga,[xlii] un Cyiza,[xliii] et bien d'autres devraient figurer au rang des héros de l'avenir. Ils n'ont pas mâché les mots sur le dos de la vie des autres, aussi ont-ils exposé la leur aux massacres. Certaines omissions crient vengeance plus que les crimes concrets, et la diplomatie au Rwanda n'y échappe pas. Si l'on érige un fronton pour les martyrs, à côté et plus bas devraient figurer les diplomates de la lâcheté.

[43] **Nous avons traversé des flaques de sang humain**

Comment décrire cette iniquité dont l'horreur nous a rendus muets ? Pétrifiés.

À part que mon propre sang m'avait déjà éclaboussé la veille et le jour même, sous une machette [xliv]et sous un éclat de grenade, j'ai dû transporter le soir du 9 avril 1994, les corps de mes Confrères agonisants, mortellement coupés. Je ne pouvais m'empêcher de croire au Démon même si je doutais de l'existence de Dieu. Mais je charge C. Carretto de mes impressions : « Je ne sais pas. Je sais seulement qu'en regardant l'homme et ses infamies sans bornes, il me semble impossible qu'il soit seul à causer tant de méfaits. L'homme est entraîné par quelqu'un quand il ouvre en

[25] Jean-Marie Lustiger, *Le choix de Dieu*, p. 423.

lui l'abime du péché et qu'il descend jusqu'au fond du désespoir. II a derrière lui un incitateur quand il nie la vérité et triche avec l'amour. II a quelqu'un qui lui tient l'arme quand il taillade son frère dans la torture…[26] »

L'inhumanité paralysante affichait ce double passage inextricable : une action humaine qui excède ses capacités jugées normales. En cela, la Puissance du Mal est une évidence sensible.

Ces hordes s'attaquaient à des inconnus comme à des visages connus. Nous marchions dans des flots de sang frais qu'ils venaient de verser, celui de nos Confrères, de nos Sœurs et Frères, de nos amis. Non, Satan n'est pas un genre littéraire ! J'y croirais sérieusement, ne fût-ce que pour éviter de condamner tout homme et moi-même. Il vaut mieux maudire le serpent, comme fait la Genèse. Faisons de même, si nous voulons améliorer l'existence, car il n'est pas bon que l'homme se maintienne si bas : l'image de Dieu est trop froissée.

Une seule lamentation nous reste : « Dieu, les païens ont envahi ton domaine ; ils ont souillé ton temple sacré et mis Jérusalem en ruines. Ils ont livré les cadavres de tes serviteurs en pâture aux rapaces du ciel et la chair de tes fidèles aux bêtes de la terre ; ils ont versé le sang comme l'eau aux alentours de Jérusalem ; les morts restaient sans sépulture. Ne retiens pas contre nous les péchés de nos ancêtres : que nous vienne bientôt ta tendresse, car nous sommes à bout de force ! (Ps 78).

[44] **Penser après le génocide**

II fallait penser après Auschwitz, impératif moral de Fackenheim. Moi aussi il faut que je pense à haute voix après Avril-Juin 1994 au Rwanda.

Aussi rapidement que possible dans la fraîcheur des événements que l'humanité veut vite oublier, car elle n'en tire aucun honneur. Mais pour nous, il y va même de la santé intellectuelle. En effet, penser c'est comme manger ; on ne peut rester trop longtemps à jeun sans causer de graves lésions à

[26] Carlo Carretto, *J'ai cherché et j'ai trouvé*, Paris, Cerf, 1985 p. 36-37.

l'organisme vivant. Si nous arrêtons la pensée, nous poussons l'esprit vers son extinction

Si le crime a fait définitivement taire tant de bons esprits, ce fut pour les punir d'avoir parlé contre ses préparatifs. Puisque nous y avons échappé, notre résolution est de faire ce qu'il interdisait. Par notre silence, nous nous rendrions complice de ceux qui accusent les victimes d'être la cause de leur propre extermination. Mais même sans arriver à une telle absurdité, l'auteur de la préface au livre de Fackenheim[xlv] nous en avertit : « Tout se passe comme si les théologiens chrétiens, avançant à la remorque des philosophes, préféraient laisser de côté l'effroyable événement pour se tourner plus sereinement vers l'avenir, comme s'ils voulaient écarter l'appel que l'Holocauste nous a adressé et nous adresse encore.[27]»

II est absolument anormal que la mort préméditée et préparée et exécutée en face de la diplomatie mondiale soit rangée dans les faits divers. Inacceptable capitulation de l'ONU et de tous ceux qui y siègent. On se tait sur le scandale parce qu'il ne paie pas ses reporters ! C'est peut-être aussi par erreur qu'on l'a transmis un jour, mais alors le sensationnel payait bien.

Pour nous, le crime historique nous touche directement. Notre seul gain est qu'il ne tombe jamais à l'oubli, même si la mémoire ravive nos blessures. II faut répéter qu'il n'y a pas motif qui vaille à leur massacre, sauf l'abrutissement et la brutalité des commanditaires et des exécutants : le génocide est sans raison, quoi que l'on essaie d'en évoquer.

[45] **Des loups en peau de brebis**

> « C'est sur la haine de l'autre considéré comme l'oppresseur de jadis, l'adversaire intérieur, que s'est bâti depuis trente ans le pouvoir hutu de la Première et de la Deuxième République... Certes, il y a plus de trente ans que le Rwanda est imprégné d'une "culture génocidaire", fondée sur le rejet, la haine de l'autre.[28]»

*

[27] Bernard Dupuy, Préface à Fackenheim, *Penser Auschwitz*, p. 8.
[28] Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, p. 152, 161.

C'est de justesse, par la mention de Habyarimana, que la phrase suivante ne crée pas de contradiction avec l'affirmation ci-haut : «Personne en Belgique ne pouvait prévoir que la révolution rwandaise déboucherait sur un génocide, surtout après la prise de pouvoir d'Habyarimana.[29]» Cette négation déçue était encore valable en 1988[xlvi] même si la situation intérieure calait et se détériorait de plus en plus. II demeure pourtant certain que la précipitation rapide des événements en 1990 allait provoquer une avalanche de réactions imprévisibles.

Avec le début de la guerre du 1er octobre, le monstre menteur longtemps contenu dut sortir de ses gongs. Adieu l'unité qui n'avait été qu'une chanson populaire ! Ratissages et mauvais traitements conduiraient tôt ou tard aux massacres. Les principes du coup d'État du 5 juillet 1973 : paix, unité et développement avaient vécu. Mais si leur signification était depuis lors déjà ambiguë, nous ne saurions à quel saint nous vouer.

De toute façon, dans *Stéthoscope sur deux décennies au Rwanda*, application historique de *Pions et roitelets*, l'auteur ne désavouera aucune partie de son enthousiasme envers les principes de la IIe République, car les valeurs y proposées ne diminuent pas en fonction de la versatilité de leurs acteurs. L'évolution des hommes peut rendre mauvais témoignage, tandis que les valeurs intéressent des générations. Par ailleurs, nous considérions déjà nos éloges du 3eme chapitre de *Stéthoscope* comme un encouragement ironique, conscient que des défauts étaient depuis belle lurette en cours : « Dans la cité, ces rares hommes libres ne prennent pas toujours les rênes de l'organisation des citoyens. Souvent même des hommes plus astucieux, sachant ce penchant de la masse humaine à la sécurité, caressent la tendance pour se hisser à la plus [46] haute magistrature et le peuple acclame les fossoyeurs de sa propre liberté. Il est toujours trop tard lorsque l'évidence d'un tyran, d'un despote, d'un dictateur s'impose, alors que la majorité a déjà offert sa collaboration à le placer sur un piédestal, à l'applaudir et à l'encenser.[30]»

---

[29] Ibid., p. 81.

[30] Jean-Baptiste Hategeka, *Pions et roitelets. Phénoménologie de la domination*, Kigali, Pallotti Press, 1985.

Mais cette analyse n'empêche pas notre bouleversement devant la consternation du génocide. Certes, un parti unique est un gros paquet de passions où la planification peut transformer des moutons en loups, à supposer que ce ne soit pas déjà des loups qui s'y masquaient en brebis : « Les lnterahamwe n'ont pas improvisé leurs tueries, ils n'ont pas, poussés par une sorte de génie meurtrier, laissé éclater leur prétendu instinct barbare : ils ont scrupuleusement appliqué les méthodes qui leur ont été enseignées.[31]»

À la fin, Habyarimana n'était plus le même qu'au début. Mais rien d'étonnant si l'on choisit la Realpolitik ou l'opportunisme. On cesse alors de se montrer sympathique et on produit une image antipathique. « Le régime de Habyarimana réussit à donner le change en Occident durant deux décennies, mais, dans la réalité, ses prisons, son système répressif, ses tortures n'eurent rien à envier à la Guinée de Sekou Touré et à son fameux camp Boiro où l'on mourait de faim, au régime Mobutu et a ses prisons clandestines, au Tchad de Hissène Habré, au Mali de Moussa Traoré. Simplement, il parvint mieux que d'autres à sauver les apparences, en se drapant dans les oriflammes des processions et des réunions de prière.[32]»

Oui, il faut croire que vingt années adoucissent parfaitement un bon vin ; regrettable est le constat qu'un mauvais vin n'a cessé de s'aigrir ! L'homme, cet inconnu surtout quand il s'entoure d'une carapace ! « Le président est le spécialiste du double langage.[33]» Voilà nos loups déguisés en brebis et, selon un proverbe du Rwanda, le mensonge fit vivre deux ans.[xlvii]

[47] **Le 19 juin 1994 : Le pharaon à la tête de notre exode !**

> « Béni soit le Seigneur qui n'a pas fait de nous la proie de leurs dents ! ». Ps. 123.

*

Après une semaine de vagues promesses d'une éventuelle libération, nous n'attendions plus rien de bon. Or voilà que le

---

31 Braeckman, *Rwanda : Histoire d'un génocide*, p. 158.
32 Ibid., p. 100.
33 Ibid., p. 138.

téléphone posé près du Sacrement que j'adorais se mit à sonner, message destiné à l'évêque qui, dehors, arpentait de longs pas le petit jardin. J'eus le temps de rentrer dans mon dortoir. C'était Vlekoslav, un franciscain,[xlviii] qui appelait depuis l'Hôtel Méridien, à la tombée de la nuit.

Quelques minutes s'écoulèrent, tandis que son discours laconique et obscur inquiétait son interlocuteur. Un hôte non prévu entra avant celui qui s'était annonce. Quels augures ? La pénétration inhabituelle du Colonel[xlix] portait panique ! Pourtant il apportait une nouvelle réjouissante : l'évacuation de notre groupe vers Goma ! La surprise succéda à la frayeur quand il lâcha le mot. Le pharaon annonçait l'exode. Alors le missionnaire franciscain entra, à son tour, pour confirmer le message : la Nonciature de Bujumbura patronnait notre libération. Le temps se faisant court, il fallait partir en laissant les marmites fumantes. Avec des regards de détective, le franciscain s'était assuré des alentours : un flair de vrai chien de chasse. II fallait agir aussi rapidement que discrètement.

Nos paquets étaient bien légers. Trois véhicules nous attendaient. En quelques minutes, très émus, nous voilà partis sous escorte militaire ! Une route déserte jusqu'aux frontières nous impressionna.

La traversée nous sembla un songe : deux kilomètres [48] parsemés de tueurs ordinairement nous laissèrent passer sans contrôle ! Le cortège arriva sans obstacles à la douane zaïroise de Goma, qui ne demanda que les noms de ses hôtes avec une politesse exquise. N'était-ce pas déjà la terre promise ? Certains voulurent entonner le Cantique de Moïse : la liberté, ça pouvait exister même pour nous ! Nous irions à l'évêché de Goma, mieux que chez nous ! Nous avions passé les dangers : à vingt heures, nous atteignîmes la destination, car l'Innommé nous frayait le chemin. Un accueil cordial et génial nous attendait de tous. « Rien n'est impossible à Dieu » n'était pas une affirmation quelconque.

[49] **Un nouveau regard sur le monde**

Le diaire de notre séjour à Gisenyi se résume en quelques sentiments : une appréciation tout autre des choses et surtout des hommes

Des articles de consommation ordinaire, face à la carence possible, sortaient de leur banalité : un morceau de savon de toilette ou de lessive, du sel ou du sucre, l'eau qui coule d'un robinet, les personnes qui ramènent ces denrées du marché, tout était dix fois plus précieux que d'habitude. Ces personnes qui s'exposaient pour servir, une Anathalie lcyimpaye[l] ou un Boniface Ndalifite,[li] on ne pouvait plus les estimer suffisamment ; ils couraient des risques pour nous tirer de la pénurie. Leur visite était vraiment évangélique ; elle nous signifiait que nous n'étions pas des damnés.

Cette sensation nous fut imposée quand, à cause de menaces proférées par le bandit et meurtrier Kidumu,[lii] Boniface fut contraint de ne pas travailler durant une semaine. II nous manqua comme les plus chers de nos frères et sœurs à Nyundo et sur d'autres sommets du Rwanda. Son retour sera célébré autant qu'une fête, quand il aura vaincu la terreur et bravé les menaces. Mais toutes les visites n'inspirèrent pas ce bonheur. Certaines accrurent même la douleur. Pensons à nos confrères Gabriel Maindron,[liii] Jean Ntamugabumwe[liv] et Jean Ntirivamunda,[lv] arrivant le 30 mai 1994, imposer l'ouverture de paroisses à Mgr W. Kalibushi qui ne les avait pas fermées. Nominations pastorales de prêtres dont la seule qualité en vue est d'être des Hutu et vote de budgets d'entretien de ces seuls valables pasteurs d'une époque sanguinaire. Un cynisme innommable que n'auront probablement pas remarqué les acteurs : un « coup d'Église » contre un évêque dans les déboires, lui signifiant que la vie va continuer sans lui. Notre drame comptait si peu à leurs yeux : les morts n'étaient pas à pleurer mais à remplacer et à oublier.

En réalité, il fallait agir comme si rien de grave ne s'était passé et notre cas ne préoccupait personne. Les crimes massifs méritaient du clergé non concerné par la persécution des récompenses sacramentelles. Il fallait d'urgence utiliser l'évêque dont les jours risquaient de se réduire en durée. On ne finira jamais de s'étonner, même après la tombe, semble-t-il. Heureusement que de ce bouleversement et de ce vrai deuil une rencontre plus consolante [50] nous relèvera, le 31 mai 1994 ! Les messagers de cette bonne nouvelle furent les représentants de la Croix Rouge Internationale de Goma. Ils nous amenèrent

une lueur d'espoir dans la caverne de notre réclusion. Le mois de Marie se terminait en beauté : l'étoile de la libération tournerait sur notre orbite

!51] **Triste annonce : la boucherie de Byimana, le 5 juin 1994!**[lvi]

Approuver ou désapprouver la mort des Tutsi n'était plus une question, puisque positivement ou tacitement leur seule existence était un avatar dans l'histoire. Un gouvernement gérait leur disparition, en vue de purifier le monde de ce malheur.

Quelle aurait dû être la conduite honnête du clergé ? Un franc désaccord et pas des comportements ambigus envers l'institution criminelle. Une situation certes très délicate pour la hiérarchie réfugiée à Kabgayi, près du gouvernement opérant à Gitarama ! Cette géographie couvrait mal une entente ou un lien. Si on n'empêchait pas, on laissait faire. En tout cas, le gouvernement ne se sentait pas désapprouvé. L'Archevêque,[lvii] pour sa part, était en plein accord puisqu'il circulait à travers le pays sous bonne escorte militaire. Mais toute l'ambiguïté ne justifie nullement la suite des événements.

L'assassinat n'honore personne et la mort sommaire est un mauvais jugement contre qui s'autorise à la donner. Nous ignorons si ce fut un accident fatal ou un calcul froid, mais de toute façon aucun des deux n'est digne de l'homme. II faut une minute de silence pour honorer les victimes et condamner le crime qu'est leur exécution.

II est bien clair que, innocents ou compromis, nul ne méritait de périr de cette lâche façon. Hélas ! le droit à la vie avait été supprimé au Rwanda, même s'il y en a qui s'illusionnaient encore là-dessus. Le désastre s'est abattu, nous ne pouvons plus que regretter un passé mais nous ne pouvons le corriger. La mort n'est qu'une suppression, elle n'expie rien et ne corrige personne. Tuer, c'est se priver de la conquête.

Si, en effet, la colère ne se laisse pas contrôler par la raison, qui donc subsistera ? La loi du talion exterminera taus les survivants. II faut, condition nécessaire et suffisante, que l'on se convainque de ce dogme de saint Paul : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » La justice doit occuper le siège

de l'injustice qui a prévalu au Rwanda. Mais des messies de cette valeur doivent se présenter et s'apprêter à en payer le prix, à expier les fautes qu'ils n'ont pas commises.

[52] **Kibuye sombre dans le néant**

Certaines communes de cette préfecture comptaient la moitié de leur population Tutsi. Le génocide s'y est montré le plus acharné.

Le préfet Clément Kayishema[lviii] y avait été dépêché, ce médecin qui s'appliquera à massacrer et non à sauver la vie ! C'est lui qui décida les bourgmestres, dès le 9 avril 1994, à exterminer les Tutsi dans Kibuye. Comme des tueurs envoyés dans les communes éloignées essuyaient des résistances, il les renforça d'expéditions militaires assassines. Ceux qui défendaient leur vie étaient désignés soldats du Front Patriotique Rwandais, donc adversaires à battre. Le carnage se donna libre cours contre la population civile ainsi définie pour les besoins de la cause. Le commandant de place, non partisan des massacres, dut quitter son poste, car ses subalternes s'étaient mutinés. Les troupes étaient sous les ordres du préfet pour l'extermination des Tutsi.

Depuis le 12 avril, bruits, vols, incendies et tueries éclatèrent dans les collines pour forcer les indésirables à chercher refuge vers Kibuye même : paroisse et stade se remplirent, les nuits et les jours suivants. La préfecture organisait des transports publics pour aider les foules à atteindre le centre, sous prétexte de les protéger au chef-lieu. Les fugitifs y croyaient tout naïvement, car ils ignoraient tout le méchant calcul des autorités administratives de rassembler à portée de la main toutes les victimes : leur fin était décrétée.

Après des tentatives rendues vaines par la résistance des foules, affolé de ces échecs, le préfet engagera militaires et fonctionnaires pour écraser tout essai de riposte. Contraintes par le feu des armes ; les masses se presseront dans le home, dans l'église et dans le stade et leur décimation se passera sans plus d'obstacles : à l'essence, aux armes à feu et achèvement par les armes blanches. Les objets pillés étaient acheminés chez Bernard Kayihura, depuis longtemps nomme « Gisambo » : le bandit.

En pratique, les massacres à Kibuye durèrent huit jours sans arrêt : les équipes de bourreaux eurent du boulot ! Les opérations prendront fin le 24 avril 1994. Les cadavres restaient nus et toutes les collines étaient jonchées de corps mutilés. Des chiens dressés poursuivaient des fuyards dans toutes les cachettes possibles. Des malades et des grands [53] blessés furent attaqués dans leurs lits d'hôpital. La chasse à l'homme se terminera quand il ne restera aucun indésirable sur les collines de Kibuye. Tout un peuple nombreux avait péri, au point que les survivants ne représentent pas un centième.[34]

[54] **Éclipse de l'idole**

Ceux qui désespèrent ou qui n'ont jamais espéré en notre Dieu ont toujours le droit de nous demander les raisons de notre inébranlable confiance : à quoi ont servi vos prières, si votre Dieu vous a faits mourir dans ses églises ? Ce qui est vrai et triste dans la question, c'est que plusieurs des bourreaux sont nos frères dans la foi que les prières n'ont pas changés. Quant aux victimes, nous sommes persuadés que l'atrocité de leur mort ne les aura pas séparés de Celui qui fit sienne la lamentation : « Eloi, lama sabaqtani ?» Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné?[lix] Un cri d'union malgré la détresse. Ils ne pouvaient désespérer de Lui en expirant dans ses temples, leurs derniers refuges dans un monde qui ne pouvait plus les héberger. Ce qui est certainement faux, c'est la croyance que Dieu affiche sa toute-puissance, en adoptant des comportements belliqueux contre des pécheurs. Un pareil anthropomorphisme lui ôterait toute paternité, faisant de lui une idole partisane.

Il est certes bien difficile de se fier à un Dieu volontairement faible et si peu secourable, mais c'est la même qu'il n'est pas taille à notre mesure. Nous demeurons d'ailleurs libres de l'invoquer ou de le rejeter. Mais ceux qui le prient doivent éviter de se l'approprier ; il n'est pas tribal, il est le rassembleur universel. De plus, il nous rassemble et ne nous ressemble point, car il est le

[34] Récit de Clément Mutuyemungu, un témoin oculaire vivant, un des rares qui ait pu se sauver, de façon Incroyable, à travers des péripéties pires que l'Odyssée, jusqu'à l'ile Ijwi.

père tendre du fils prodigue en même temps que du fils ainé. Parce qu'elle est difficile, la foi est confiance en Lui.

[55] **Mon Seigneur en toutes circonstances**

Adieu aux projets et programmes pastoraux ! Adieu à nos satisfactions d'entrepreneurs ou d'ouvriers bien actifs. Oui, Seigneur, c'était pourtant pour ta plus grande gloire, nous avait-on inculqué dès notre enfance !

Abraham avait-il prévu que tu demanderais inadmissiblement et en contradiction avec toi-même, Isaac, ton propre don unique au couple devant porter ton alliance ? Heureux ceux qui ne buteront pas à cause de moi, dira plus tard le nouvel Isaac !

Qui croirait que ton Christ devait te glorifier avec pieds et mains liés ? Nous nous scandalisons d'être, à présent, des chômeurs et des mendiants. Mais c'est peut-être de cette façon que tu nous tireras de toute idolâtrie pour nous consacrer à ta gloire. Alors nous serons tes fils et non plus tes employés, tes managers. Tu n'as besoin que de nos cœurs les œuvres étant du décor. Ta gloire ne se nourrit pas du produit de nos corvées, de nos labeurs.

Si vie inutile ne correspond point a vie paresseuse, ce chômage non choisi peut te glorifier. Le nectar de l'amour peut se loger dans les alvéoles de la gratuité plus que dans celles de l'efficience. Reçois donc mes mois de chômage.

[56] **En habits élégants pour mourir avec fierté**

Qui nous a vus a dû s'étonner mais à quiconque nous a interrogés nous avons répondu sans ambages : le 8 avril 1994, pressenti comme devant être le dernier jour de notre vie, C. Kalisa[lx] et moi nous étions en habits de fête. Sans nous être concertés, nous endossions nos plus beaux costumes. Pour quel mariage ? Les noces de l'Agneau, pensé-je, au lever du jour. Mon Confrère aussi, j'en ai la conviction.

En m'agenouillant en cette tenue élégante devant le Saint-Sacrement, avec une pierre en main, j'étais résolu à affronter la mort sans trembler. J'étais certain de périr mais en position

debout ; pour sûr, on m'aurait dépouillé de mon costume mais seulement après ma mort. Je me sentais plus fier que toutes les masses qui m'environnaient de cris haineux. Je croyais défendre les droits et les valeurs les plus sacrés que cette barbarie voulait saccager. Mon regard chosifiant à leur égard devait paraître écrasant et terrible.

Cette fierté durera tout le temps que j'aurai à défendre quelqu'un, et je ne m'éprouverai vulnérable et fragile qu'après le massacre dans l'évêché de Nyundo, le 9 avril 1994. Alors j'étais vaincu, puisque je me trouvais confié, plutôt livré à la surveillance de l'ennemi. La mort m'avait refusé ; la vie devenait un poids à porter et le lion était enfermé derrière les barreaux d'une niche. Kalisa ne souffrait plus, il était déjà au festin pour lequel il avait mis son plus chic vêtement. Fier pour mourir, ce n'est pas aussi bête que ça semble ! On se sait mortel mais on n'est pas écrasé par sa condition.

[57] **Ignorance et innocence font deux**

Tout en dépassant les schèmes ethniques globalisants, pouvons-nous déclarer que le gros des Hutu restent des innocents vis-à-vis du génocide ?

Pour l'ignorance, je signerais l'affirmation ; quant à l'innocence, beaucoup de réserve, car plusieurs étaient des adultes et qui n'a pas exécuté les ordres y a au moins tacitement consenti, ne fût-ce que pour ne pas s'exposer à des représailles. Mais l'ignorance enchaînait, c'est vrai, le gros du troupeau, à un manque de critique pitoyable des informations. Et cependant, faut-il excuser toutes les oreilles collées à l'antenne de Radio Télévision Libre des Milles Collines[lxi] ? II y avait complicité viscérale et ici l'ignorance n'est pas innocence. *Ntawe unanira umushuka* (nul ne résiste à son tentateur) n'est qu'une démission de la liberté.

La plupart n'étaient donc pas si bêtes mais ils étaient aliénés à une opinion, conquis à une idéologie. Ils n'ont pas seulement marché, mais ils ont cru bon de marcher, de hurler avec les loups. L'idéologie les a abrutis, c'est l'évidence, mais elle n'y a pas réussi malgré eux : leur capitulation fut la condition de la réalisation du crime à vaste échelle.

[58] **Armée victorieuse, Pyrrhus pleurerait moins : le 19 Juillet 1994**

Impressionnantes la défaite des troupes gouvernementales et la chute de la Deuxième République !

Le 19 juillet 1994, les vainqueurs prenaient le pouvoir à Kigali : la Radio transmettait les cérémonies de ce triomphe. Mais le déroulement officiel n'essuyait pas les larmes des quelques survivants et le pays puait des morts disséminés sur les collines.

Pyrrhus avait remporté une victoire en perdant autant d'hommes que ses adversaires.[lxii] Mais l'armée du Front Patriotique est en position pire que Pyrrhus, car elle a perdu soldats et civils. Ce génocide passera-t-il comme un accident de parcours sur la route d'une guerre juste ?

Juste ou non, elle a provoqué la mort des combattants et des non-enrôles. « Rachel pleure, inconsolablement, ses enfants, dit l'Écriture, qui ne sont plus. » La victoire et le rapatriement des réfugiés auront ainsi coûté trop de vies humaines. II faudra analyser dans quelle mesure le gain équivalait à tant de pertes ! Parfois une victoire est plus à déplorer qu'une défaite, c'est une douleur irréparable.

[59] **La construction essentielle**

L'univers des managers, toute la gent des organisateurs du monde, politiques ou hommes d'affaires, y compris des ecclésiastiques, ne s'entretiennent que de matériaux de reconstruction et de structures à rétablir.

Qui contesterait ce point de vue ? Mais ces propos peuvent causer la nausée, comme qui répète abstraitement qu'après le déluge vient le beau temps. La vraie maison était l'hospitalité bâtie ensemble, la cité en ruines en 1994. Qui veut ramener l'enthousiasme parmi les hommes doit penser avant tout à cette essentielle maison.

Tout matériau ne signifiera que très peu, aussi longtemps que la pensée se limitera au matériel, car les maisons qu'on referait n'auront pas d'habitants. La priorité est à accorder au réaménagement de l'accueil interhumain : c'est l'abri essentiel

qui fit défaut quand tous les édifices s'écroulèrent. Car tout pays sans accueil est un exil et faut-il restaurer un exil pour tout un peuple ? La relation entre les hommes, voilà qui ne s'achète ni ne se force : il faut s'y investir.

[60] **Et l'avenir ?**

L'avenir est déjà à l'aurore dès lors qu'il en est question. Celui du Rwanda est question et mis en question depuis que l'entrée des uns a trouvé le vide des autres. Le phénomène de l'exil a-t-il quelque chose d'attrayant pour qu'un gouvernement y entraîne tous ses citoyens ? II faut avouer que le pays ne connut jamais des dirigeants aussi maudits ! Bandits des grands chemins.

Le Rwanda s'est littéralement détraqué, son ciment séculaire s'est pulvérisé, plus rien n'unifie ses pierres. II s'agit de tout recommencer, plus péniblement que Gihanga depuis l'effondrement des fondements. En réalité, réunir des inconnus paraît plus aisé que rassembler des ennemis. Les mots ne portent pas la magie active que certains simplistes leur attribuent : réconciliation, pardon, patience ! En dehors de leur contexte biblique où ils figurent eschatologiquement, ils pourraient n'émouvoir personne. Alors qu'ils sont nécessaires dans tout programme qui change l'histoire humaine. II suffit que ceux qui les prononcent ne soient pas inconscients et se montrent conséquents : bouche véridique, mains innocentes et surtout cœur pur. Car il s'agit de faire face à un bouleversement sans précédent, à un cataclysme moral : l'éruption n'a pas provoqué un débordement qui libère le fond, au contraire elle a augmenté le dangereux bouillonnement de l'horrible marmite de haine prête à sauter.

Or ce qui doit se bâtir est une entreprise historique dépassant des individus attelés à cette tâche, fussent-ils des conducteurs d'hommes géniaux. Pour ces dimensions, n'importe qui n'est qu'un nain : il y va de la recréation d'une nation et d'un peuple et non de la restauration de quelques édifices abimés. Le présent à partir duquel on pense est, hélas ! constitué de lambeaux de projets éventrés. L'hier et l'aujourd'hui sont des cendres qu'on voudrait réchauffer pour allumer le feu de demain. Le feu de l'avenir brûlera à partir de quel bois ? II faut d'autres esprits pour changer la face du Rwanda.

[61] Si l'on ne croit pas qu'Isaïe dit toujours la vérité, toutes les tentatives seront nulles et non avenues : « De leurs épées, ils forgeront des socs, et de leurs lances, des faucilles. Ils ne s'entraîneront plus en art de la guerre » (Is. 2,4). Idéalisme exagéré, peut-être, mais parole prophétique. L'industrie qui a équipé la guerre civile ne cessera d'armer pour l'extermination des Rwandais s'ils ne sont pas les premiers à renoncer aux coalitions militaires. Si des deux côtes les Pyrrhus victorieux sont concrètement des vaincus, bien défaits, pourquoi ne pas démonter des chars et fabriquer des tracteurs et bulldozers pour labourer les champs ? On érigerait une cité de faibles pacifiés, ou les seuls bâtons seraient plus que suffisants pour des imbéciles persistant à en venir aux mains encore. Mais quel rêve et dans quel monde![35] Pourtant, c'est là le prix à payer pour l'avenir, si l'on veut qu'avenir advienne. Si les extrémismes ne se serrent la main, la cité est déjà privée de sentinelles et en vain veillera la garde, dit le psalmiste.[36] Ceux qui doivent forger cet avenir ne s'accorderont pas de sommeil, afin que le feu de Gihanga ne s'éteigne pas définitivement. Car qui désire la paix devra désormais s'interdire d'aiguiser des épées.

[62] **Postface**

Commencées au mois de mai dans la réclusion, ces méditations se sont poursuivies au fur et à mesure de mes pérégrinations. Leur fil conducteur est l'auteur lui-même, tandis que le centre d'intérêt est le Rwanda 1994.

Les mois les plus dramatiques pour quiconque les vécut et y survécut me semblaient devoir passer à la mémoire de la postérité. Ai-je pu bien m'acquitter de cette tâche que je souhaitais achever aussi parfaitement que possible ? II ne me semble pas, pour la bonne raison que je n'étais pas doté d'ubiquité. Ma facticité me

[35] Si l'on n'accède pas à une communauté bâtie sur la raison et non plus sur les tripes, on ne contemplera pas le visage du futur. « Le rôle de la raison sera, dirait Héraclite, qui emploie Logos, tantôt de modérer la Droite, tantôt de régler la Gauche, afin d'ajuster le tir (De Crescenzo, *Panta rei*, p. 105). » Celui qui ne décolle pas, chaque soir, des pistes de son appartenance d'hier ne verra pas se lever l'aurore de demain.

[36] Psaume 126.

situait à Nyundo-Gisenyi uniquement durant avril à 19 juin 1994. Cependant, les événements décrits étaient strictement semblables partout à l'intérieur des mille collines, seul variant la densité démographique des victimes à massacrer d'une contrée à l'autre.

D'une certitude je suis nanti : ma réflexion embrasse au-delà de mon expérience individuelle et mon appréciation subjective concerne des faits objectifs que même des étrangers ayant séjourné au Rwanda pendant les derniers temps auront pu observer. Tel élément particulier et précis qui attire le plus l'attention de l'un peut différer, tandis que la période contemporaine offre à tous une plateforme commune de compréhension.

Dans quel climat intérieur a germé cette réflexion ? Elle se partage entre un pessimisme envahissant mais vigoureusement combattu, voudrais-je me convaincre, et un optimisme tenace mais péniblement recherché. Si ce pessimisme traîne trop longtemps quelque part, qu'on en excuse l'auteur qui regretterait ce mauvais goût de raconter pour soulager ses peines, en les transmettant l'âme d'autrui.

Nous voudrions également prier le lecteur de ces méditations de n'y pas attendre politique, ni histoire, ni sociologie. Elles se rapportent seulement au deuil ressenti comme une secousse profonde de la fin au Rwanda des valeurs d'hospitalité. Jamais auparavant des hommes ne durent massivement payer tribut à trépas du seul fait de s'être aimés, d'avoir noué des liens entre eux. L'hospitalité fut comptée pour trahison, crime puni de la peine capitale contre qui l'eût commis. Voilà brièvement la véritable catastrophe [63] dont difficilement le peuple survivant se relèvera.

C'est pourquoi le point de vue s'écarte d'exposer pour se livrer en plaintes et sanglots : tout éclairage de valeur a sombré, c'est l'éclipse. La souffrance n'entre pas dans des récits. Qui fait l'histoire n'est plus directement visé par la douleur, bien qu'il puisse compatir. Cependant, du fond de la caverne obscure où nous sommes plongés, nous aspirons à un rayon de lumière, afin que notre deuil ne demeure pas une tombe alors que le don de la vie nous a été octroyé.

II ne s'agit pas de pleurer d'un œil et de rire d'une lèvre, car nous sommes le carrefour de la mort et de la vie, conflit sans tricherie.

Formigine, le 20.12.1994

Jean-Baptiste HATEGEKA

[65] **Table des matières**

Titre : Raisins verts pour dents agacées
Dédicace
Source du titre
Orientation

Chapitre I - Rébellion intérieure
1. Aux puissants de la terre page 5
2. La mémoire, un devoir
3. Hypothèses et dogmes de malheurs
4. Antithèses de pure invention
5. Archéologie du drame de Nyundo
6. À la douleur sans explication
7. *Corruptio optimi, pessima*
8. Raisins verts pour dents agacées

Chapitre II - La foi à l'épreuve page 28
1. Plus que du style électoral
2. Jours d'enfer
3. Systèmes et foi
4. Détresse ouverte
5. Du tunnel au jour
6. Courageuses espérance et patience
7. Sur notre génocide
8. La pentecôte nyundienne au cénacle
9. Les otages et l'évasion

Chapitre Ill - Au fil du temps page 40
1. Le courage est plus payant
2. À travers des flaques de sang humain
3. Penser après le génocide
4. Des loups en peau de brebis
5. Le 19 juin 1994
6. Un nouveau regard sur le monde
7. Boucherie à Byimana
8. Kibuye sombra dans le néant
9. Éclipse de l'idole
10. Mon Seigneur en toutes circonstances
11. En habits élégants pour mourir
12. Ignorance et innocence
13. Pyrrhus mieux loti que F.P.R.
14. La construction essentielle
15. Et l'avenir ?

Postface
Table des matières
Ouvrages cités

Publications antérieures

[66] **Ouvrages cités**

La Bible

Braeckman, Colette, *Rwanda : histoire d'un génocide*, Paris, Fayard, 1994.

Carretto, Carlo, *J'ai cherché et j'ai trouvé*, Paris, Cerf, 1985.

De Crescenzo, Luciano, *Panta rei (tutto scorre)*, Milano, Mondadori, 1994.

Fackenheim, Emil, *Penser après Auschwitz, Affirmations juives et réflexions philosophiques*, Paris, Cerf, 1986.

Hategeka, Jean-Baptiste, *Pions et roitelets. Phénoménologie de la domination*, Kigali, Pallotti, 1986.

Jeanson, Francis, *La foi d'un incroyant*, Paris, Seuil, 1963.

Levinas, Emmanuel, *Entre nous. Essais ais sur le penser-à l'autre*, Paris, Grasset, 1991.

Lustiger Jean-Marie, *Le choix de Dieu, Entretiens.* Paris, Fallois, 1988.

Miribel, Elisabeth de, *Comme l'or purifie par le feu : Edith Stein*, Paris, Plon, 1984.

Cahier de l'Herne : Emmanuel Levinas, Paris, Le Livre de poche, 1993.

Publications antérieures du mime auteur :

Pions et roitelets, phénoménologie de la domination. Kigali, Pallotti, 1986.

La rencontre à l'ombre des bousculades ou visage et masques de l'hospitalité. Kigali, Pallotti, 1988.

Stéthoscope sur deux décennies au Rwanda, histoire et philosophie des valeurs. Kigali, Pallotti, 1988.

L'hospitalité transgressive, l'ancre de l'espérance. Kigali, Pallotti, 1992.

Notes explicatives

i La force de maintien de la paix des Nations Unies (MINUAR) était stationnée au Rwanda depuis octobre 1993, mais une fois le génocide commencé, les Nations Unies décidèrent de retirer leurs troupes plutôt que de renforcer le contingent et déployer une force plus importante, laissant sans protection la population tutsi. Le 21 avril 1994, le Conseil de sécurité vota la réduction du contingent militaire de la MINUAR de 2 500 à 250 hommes, dans le but de faciliter les négociations entre le gouvernement intérimaire et le Front Patriotique Rwandais.

ii Hassan Ngeze, rédacteur en chef du magazine hutu extrémiste *Kangura* qui diffusa un message de haine avant et pendant le génocide des Tutsi. Il fut condamné à la prison à vie par le TPIR.

iii Félicien Kabuga, homme d'affaires rwandais accusé d'avoir été un des principaux pourvoyeurs de fonds du génocide des Tutsi. Arrêté en France en 2020, il échappa à un condamnation pour raisons de santé.

iv Léon Mugesera, vice-président du parti présidentiel MNRD dans la préfecture de Gisenyi. Il est surtout connu pour un discours appelant à l'extermination des Tutsi, prononcé en novembre 1992 à Kabaya dans la préfecture de Gisenyi. Il fut condamné à la prison à vie par une cour rwandaise pour incitation au génocide en 2016.

v Protais Zigiranyirazo homme d'affaires et politicien, gouverneur de la préfecture de Ruhengeri de 1974 à 1989. Membre de l'*akazu*, un groupe hutu extrémiste proche du président Habyarimana et de son épouse, il fut accusé de complicité de génocide au TPRI mais finalement acquitté après avoir passé six ans en prison.

vi Jean-Bosco Barayagwiza membre fondateur du parti hutu extrémiste Coalition pour la Défense de la Républiquer (CDR) et membre du comité exécutif de la station Radio Télévision Libre des Mille Collines (RTLM). Il fut condamné à 31 ans de prison par le TPIR en appel.

vii Théoneste Bagosora, condisciple de Jean-Baptiste Hategeka au Petit-Séminaire Saint Pie X de Nyundo, il fit carrière dans l'armée rwandaise. Il était membre de l'*akazu* et participa à l'établissement des Interahamwe. À la mort du président Habyarimana, il joua un rôle décisif dans la mise en place du gouvernement intérimaire qui mit en œuvre le génocide des Tutsi. Il fut condamné à 35 ans de prison par le TPIR en appel.

viii Bagosora est souvent cité pour avoir annoncé, au retour d'Arusha où venaient d'être négocié, en août 1993, un accord entre le gouvernement rwandais et le FPR, qu'il retournait au Rwanda pour préparer l' « apocalypse » mais cette déclaration semble apocryphe.

ix L'idée que la « majorité » (*rubanda nyamwinshi*) avait le droit de dominer la « minorité » était au cœur de l'idéologie du Rwanda durant la Première République (1962-1973) et la Deuxième République (1973-1994)

x En avril et mai 1994, environ 250.000 réfugiés, quasiment tous des Hutu, qui fuyaient l'avancée du FPR, se réfugièrent en Tanzanie. En juillet 1994, entre 500.000 et 850.000 réfugiés arrivèrent au Nord-Kivu où beaucoup périrent du choléra. Au Sud-Kivu, environ 400.000 réfugiés s'installèrent dans des camps près de Bukavu

et Uvira. L'épidémie du choléra à Goma bénéficia d'une forte couverture médiatique.

xi Hategeka comparait le processus ayant conduit à la fragmentation du Rwanda en groupes ethniques rivaux pendant la période coloniale aux guerres des Balkans qui démantelèrent la partie européenne de l'Empire ottoman en déclin avant et pendant la Première Guerre mondiale.

xii Allusion à une période de troubles connus sous le nom de « révolution sociale rwandaise » durant lesquels, sans grande réaction des autorités coloniales belges et des missionnaires catholiques, une vague de destruction et de meurtres s'abattit sur les populations tutsi, accusées de dominer la « majorité » hutu. Ces atrocités provoquèrent l'émigration de nombreuses familles tutsi vers l'Ouganda.

xiii Cette guerre de succession opposa le *mwami* (roi) Mibambwe IV and la reine-mère en 1896.

xiv Né en 1941, Jean-Baptiste Hategeka était effectivement âgé de dix-huit ans en 1959.

xv Au Burundi, où les Tutsi occupaient le pouvoir, une rébellion provoqua le massacre d'entre 200.000 et 300.000 dirigeants et professionnels hutu entre mai et septembre 1972. Le conflit s'étendit au Rwanda en février et mars 1973, affectant notamment les institutions d'enseignement supérieur, dont de nombreux enseignants et étudiants tutsi furent soit massacrés, soit expulsés.

xvi De nombreux dirigeants de la Première République (1962-1973), à commencer par le président Grégoire Kayibanda, provenaient du sud du Rwanda, et notamment de Gitarama. Ceux de la Deuxième République (1973-1994), issus du coup d'État qui porta Juvénal Habyarimana au pouvoir, étaient pout la plupart originaires des préfectures de Gisenyi et Ruhengeri, au nord du pays.

xvii Jean-Baptiste Hategeka soutenait le point de vue, largement partagé aujourd'hui pour des motifs d'ordre balistique et militaire, que l'attentat contre l'avion du président Habyarimana le soir du 6 avril 1994, l'événement qui déclencha le génocide des Tutsi, fut commis par des extrémistes hutu qui voulaient empêcher la mise en œuvre des Accords d'Arusha à laquelle Habyarimana s'était finalement résigné.

xviii Le colonel Henri Logiest occupa la fonction de résident spécial de 1958 à 1962 au Rwanda, Il favorisa l'accession des élites hutu au pouvoir. Ses mémoires ont été publiées sous le titre *Mission au Rwanda. Un Blanc dans la bagarre Tutsi-Hutu* en 1988.

xix Max Dorsinville, diplomate envoyé au Rwanda par le secrétaire général de l'ONU, U Thant, en 1963 et en 1964 pour enquêter sur les massacres perpétrés contre les Tutsi durant cette période. Il se contenta de rencontrer des membres du gouvernement et des missionnaires catholiques.

xx André Perraudin, Père Blanc d'origine suisse. Il fut vicaire apostolique puis archevêque de Kabgayi de 1956 à 1988.

xxi Jean-Paul Harroy, fonctionnaire belge. Il fut gouverneur général puis résident général du Rwanda-Burundi à Bujumbura de 1955 à 1962.

xxii Aloys Bigirumwami, évêque de Nyundo de 1959 à 1973.

xxiii Le terme *inyenzi* (cafard) était utilisé par les extrémistes hutu pour désigner les membres du Front patriotique rwandais, également connus sous le nom de *Inkotanyi* (combattants).

xxiv Stéréotype, fondé sur une anthropologie coloniale aujourd'hui discréditée, selon lequel les Tutsi provenaient de contrées lointaines telles que l'Éthiopie et n'étaient donc pas de vrais Rwandais.

xxv Allusion à une lettre adressée en avril 1990 par cinq prêtres de Nyundo aux évêques rwandais dans laquelle ils dénonçaient la politique de l'équilibre ethnique au Rwanda.

xxvi Chiffre repris dans l'interview de Mgr Kalibushi publiée dans l'*Actualité Religieuse dans le Monde* en septembre 1994. Une liste ultérieure de l'agence romaine Fides mentionne 31 prêtres.

xxvii La théodicée est une tentative de justification rationnelle du mal et de la souffrance dans un monde créé par un Dieu bon et tout-puissant.

xxviii En traduction française : « L'épine dans la chair d'autrui est contagieuse. »

xxix La cardinal Roger Etchegaray, président du Conseil pontifical Justice et Paix, fit un bref arrêt à Kibuye, le samedi 25 juin 1994, lors d'un voyage au Rwanda effectué à la demande du pape Jean-Paul II. Étroitement encadré par les responsables politiques et des prêtres acquis aux thèses des extrémistes hutu, parmi lesquels Gabriel Maindron, curé de La Crête Congo-Nil, il ne prit pas la mesure de la gravité du génocide des Tutsi.

xxx Ce texte a été publié par Jean Ndorimana dans *L'Église catholique dans le malaise. Symptômes et témoignage*s, Rome, Vivere In, 2001, p. 168-169.

xxxi Cette lettre semble avoir été perdue. Les archives du diocèse de Nyundo furent détruites lors de l'attaque contre l'évêché de Nyundo les 8 et 9 avril 1994.

xxxii Selon la tradition orale, le roi Gihanga Ngomijana établit l'ancien royaume du Rwanda en 1081.

xxxiii Sous la pression de l'armée et des partis extrémistes hutu, le président Habyarimana désavoua les accords d'Arusha dans un discours prononcé à Ruhengeri le 5 novembre 1993, les qualifiant de « chiffons de papier ».

xxxiv L'abbé Adrien Nzanana était curé à Kibingo dans le sud du diocèse et son confrère Déogratias Twagiyarezu professeur au Petit-Séminaire Saint-Pie X de Nyundo. Sur les circonstances de la mort de ce dernier, voir Félicité Lyamukuru, *L'ouragan a frappé Nyundo*, Mons, Éditions du Cerisier, 2018, p. 116.

xxxv Anatole Nsengiyumva, commandant militaire du secteur de Gisenyi. Il fut condamné par le TPIR à 15 ans de prison en appel en 2011.

xxxvi L'hôtel Méridien Izuba était un hôtel de luxe situé en bordure du Lac Kivu. Il opère aujourd'hui sous le nom de Lake Kivu Serena Hotel.

xxxvii Marie-Rose Somville, coopérante belge qui travaillait au service du diocèse et dont la maison servit de refuge aux rescapés. Sa collègue Moïra Lewis était de nationalité britannique. L'une et l'autre venaient de quitter le Rwanda.

xxxviii En avril 1994, Walter Aelvoet, un Missionnaire d'Afrique belge, fit sensation en déclarant à un journaliste du *Morgen* qu'en 1959, lors des violences anti-Tutsi qui accompagnèrent la révolution sociale rwandaise, il avait vécu la rébellion « de façon douloureuse parce qu'il y avait des cadavres » mais que « dans le fond il était heureux » parce qu'il s'agissait de la « libération d'un peuple ».

xxxix Mado, une catholique fervente, était employée aux Établissements Bisenga. Elle s'employa à faire connaître la situation de Mgr Kalibushi et de ses confrères prêtres à Gisenyi et les menaces dont ils faisaient à l'objet.

xl Extrait du proverbe rwandais *Iyo amagara atewe hejuru umuntu asama aye* qui se traduit en français « Quand survient un danger, chacun songe à sauver sa peau ».

xli André Kameya : journaliste qui travailla pour le journal catholique *Kinyamateka* et fonda le journal *Rwanda Rushya.* Critique du gouvernement Habyarimana, il fut assassiné en juin 1994.

xlii Francois Funga, directeur de la revue catholique *Dialogue* de 1992 à 1994. Il trouva la mort durant le génocide.

xliii Augustin Cyiza, juriste et officier dans l'armée rwandaise qui s'opposa au génocide. Il mourut dans des circonstances controversées en 2003.

xliv Carlo Carretto, auteur spirituel italien, membre de la congrégation des Petits frères de Jésus.

xlv Le dominicain français Bernard Dupuy, qui fut très impliqué dans le dialogue entre judaïsme et christianisme.

xlvi En 1988, Hategeka publiait *Stéthoscope de deux décennies au Rwanda*, qui établissait une distinction entre la présidence de Grégoire Kayibanda, fondée depuis le début sur l'affirmation du pouvoir hutu, et celle de Juvénal Habyarimana, qui s'ouvrit, en 1973, sur un appel à la paix et à la réconciliation.

xlvii Allusion au proverbe rwandais *Ikinyoma gihaka umugabo imyaka ibiri* qui se traduit en français « Le mensonge ne nourrit son homme que pendant deux ans ».

xlviii Le franciscain croate prêtre croate Vjeko Ćurić qui sauva de nombreuses vies durant le génocide. Il fut tué dans des circonstances jamais élucidées en 1998.

xlix Le colonel Anatole Nsengiyumva, dont il est question plus haut.

l Anathalie Icyimpaye, responsable des Auxiliaires de l'Apostolat, une association de femmes laïques engagées dans la vie pastorale, qui résidait au Centre Saint-Pierre à Gisenyi. Déjouant les soupçons des Interahamwe, elle rendit de nombreux services à Mgr Kalibushi et ses confrères prêtres pendant leur séjour clandestin à Gisenyi.

li Boniface Ndalifite, employé au service de Marie-Rose Somville dans une maison appartenant au diocèse de Nyundo près de l'hôtel Méridien Izuba. Il apporta en secret de la nourriture à l'évêque et aux prêtres qui s'y étaient réfugiés après le retour de cette dernière en Europe.

lii Bandit réputé à Gisenyi qui commit de nombreux crimes comme chef interahamwe à l'époque du génocide.

liii Gabriel Maindron, prêtre français incardiné dans le diocèse de Nyundo qui était curé de la Crête Congo-Nil (commune de Rutsiro)

pendant le génocide. Farouchement opposé au FPR, il entretenait des liens avec les milieux hutu extrémistes. En 2010, il fut condamné à la prison à vie *in absentia* pour complicité de génocide par un tribunal *gacaca* en appel.

liv Jean-Baptiste Ntamugabumwe, prêtre rwandais ordonné en 1990 qui dirigeait l'école secondaire de Murunda au moment du génocide. Proche du parti hutu extrémiste CDR, il s'enfuit en juillet 1994 au Zaïre, où il fut tué peu de temps après dans une embuscade.

lv Mgr Jean Ntirivamunda, curé du Murunda et doyen des prêtres du diocèse de Nyundo. Il avait su dépasser les divisions ethniques lors des persécutions antérieures à 1994 en hébergeant des Tutsi poursuivis en attendant de les aider à passer au Zaïre. Pendant le génocide, des jeunes confrères acquis à l'idéologie génocidaire firent pression sur lui pour qu'il les rejoigne à Kibuye à l'approche du FPR et prenne la défense de leurs thèses en public.

lvi Le 5 juin 1994, trois jours après l'arrivée du FPR à Kabgayi, un commando de soldats assassina trois évêques, neuf prêtres et deux enfants dans la salle à manger du noviciat des frères joséphites non loin de là, à Gakurazo près Byimana. Les motifs de cette attaque et le niveau de commandement impliqué dans l'opération n'ont jamais été élucidés.

lvii Vincent Nsengiyumva, archevêque de Kigali de 1976 à 1994. Très proche de la famille présidentielle et du parti au pouvoir, il fut une des victimes de l'attaque du FPR à Gakurazo.

lviii Clément Kayishema, médecin à l'hôpital de Kibuye et préfet de 1992 à 1994. Il s'impliqua personnellement dans la mise en œuvre du génocide à Kibuye. Il fut condamné à la prison à vie par le TPIR.

lix Citation de Marc 15:34.

lx Callixte Kalisa, prêtre diocésain né en 1939 et ordonné en 1969. Au moment du génocide, il était responsable de l'enseignement dans le diocèse de Nyundo.

lxi La station de radio rwandaise Radio Télévision Libre des Mille Collines diffusa, à partir depuis juillet 1993, des discours haineux contre les Tutsi, les Hutu modérés, les Belges et la mission de maintien de la paix des Nations Unies. Elle a contribué de manière significative à l'efficacité du génocide.

lxii Bien que spectaculaires, les victoires de Pyrrhus, roi d'Épire dans la Grèce hellénistique, causèrent au vainqueur de grandes pertes d'hommes et pour cette raison sont devenues proverbiales.

Annexes

1. Lettre de cinq prêtres du diocèse de Nyundo aux évêques du Rwanda en réponse à leur lettre pastorale « Le Christ, notre Unité », [Nyundo, mars 1990].[1]

À leurs Excellences les évêques Catholiques du Rwanda.

Excellences,

Par la présente, nous voulons accuser bonne réception de votre lettre pastorale du 28 février 1990 intitulée « Le Christ notre Unité ». Nous l'avons lue au peuple de Dieu avec un esprit d'entière soumission. Mais ce n'est pas sans une certaine gêne que nous l'avons lue. C'est pourquoi nous saisissons l'occasion de vous faire part de notre réaction à propos de cette lettre.

I. La liberté d'expression et les instances de dialogue

Nous voudrions préalablement vous dire notre droit, voire même notre devoir d'exprimer ce que nous pensons au sujet d'un document émanant de nos guides dans la pastorale qui nous est confiée. Nous, comme vous sans doute, nous croyons que la liberté d'expression est un des droits fondamentaux de l'homme tout court, et du héraut de l'évangile en particulier. Bien entendu dans le respect voulu. Le second Concile du Vatican y a beaucoup insisté.

Dès lors il ne faudrait pas vous étonner de ce que l'un ou l'autre prêtre réagisse par écrit devant certains problèmes importants touchant la vie du citoyen en général et du croyant en particulier. Nous faisons cette remarque car dans votre lettre vous faites allusion avec réprobation aux lettres que certaines personnes consacrées vous écrivent (p. 12 du texte français). Ces écrits sont vrais ou faux. Nous supposons qu'en tant que pasteurs guides vous indiquez à leurs auteurs en quoi ils sont faux ou irrespectueux. Nous osons espérer toutefois que leurs Excellences

[1] Cette lettre figure également dans Jean Ndorimana, *De la Région des Grands Lacs au Vatican. Intrigues, scandales et idéologie du génocide au sein de la hiérarchie catholique*, Kigali, Imprimerie Prograph, 2008, p. 328-332.

ne mettent pas sur le compte de leur appartenance ethnique ou régionales des écrits qui ne visent que leur attitude en matière de système établi d'équilibre. Votre lettre entendrait-elle réprimer les efforts de ceux qui veulent ouvrir un dialogue franc sur un sujet aussi délicat, tel que l'ethnisme qui se vit d'une façon déclarée ou camouflée dans nos maisons religieuses, dans nos presbytères et nos palais épiscopaux ? Comment voulez-vous que les personnes consacrées, surtout les prêtres diocésains, s'expriment si vous ne favorisez pas les instances d'un dialogue franc ? Cela nous permettrait de prévenir au lieu de guérir. C'est en ce sens d'un dialogue franc qu'une vraie consultation aurait été bénéfique avant la publication de cette lettre. Vous nous direz certes que ce sont vos experts qui l'ont méditée et élaborée. Mais qui sont-ils ? Rien d'étonnant dès lors qu'elle cautionne sournoisement une politique de privilèges. D'où les applaudissements de certains et le mécontentement des autres à la lecture de certains passages de votre lettre.

2. La visite du Pape et l'unité des Rwandais

Nous entrons maintenant dans le vif du sujet. Il y a un lien entre la visite du Saint Père et le souci pastoral des Évêques du Rwanda qui exhortent les fidèles à vivre l'unité nationale. Le Pape, en tant que Vicaire du Christ sur terre, est le premier apôtre de l'unité. Ce devrait donc être sa grande joie de trouver cette unité vécue d'une façon sincère par notre peuple, mais plus encore par les responsables à tous les niveaux de cette Église du Christ qui est au Rwanda.

Cependant, l'exhortation de votre lettre, après 30 ans de tensions à caractère ethnique toujours entretenue ouvertement ou d'une façon cachée, cette exhortation, disons-nous, nous semble annulée par la position que vous prenez face à certains préalables qui handicapent précisément cette unité. Nous allons nous expliquer dans le point suivant.

3. La politique de l'équilibre et le racisme

La première question que nous nous posons est la suivante : Existe-t-il une différence entre la politique de l'équilibre ethnique et le racisme ?

Le racisme ou discrimination raciale et le projet, tandis que la politique de l'équilibre ethnique (ou même régional) est le moyen ou la voie d'atteindre ce but. Développons la pensée.

1° Que signifie la discrimination raciale ? Habituellement, la discrimination des hommes ou des choses est la séparation de ce qui coexistait, la mise à part des uns et des autres. En soit, la discrimination n'est ni bonne ni méchante. Tout dépend de la raison d'être de cette pratique. Par exemple, un chef d'orchestre peut séparer les différentes voies pendant les exercices, quitte à les réunir avant la mise en commun. Ce procédé est louable.

Quant à la discrimination raciale, telle qu'elle se pratique de par le monde (l'Allemagne d'Hitler, l'Afrique du Sud, etc.), elle ne vise pas à la complémentarité des races, mais à la haine réciproque et à la séparation.

2° Que veut dire alors la politique d'équilibre ethnique ?

Dans la vie des peuples, l'équilibre peut se présenter sous trois niveaux :

a) Un certain équilibre ne sépare pas les ethnies (même quand il y en a). Les places dans les écoles et dans l'emploi sont partagées équitablement, en tenant compte des places disponibles et des capacités des candidats. Ce procédé peut constituer le fondement de la justice.

b) Il existe un équilibre permettant que chaque ethnie dans un pays habite à part et jouisse d'une certaine autonomie pourvu que les droits de l'homme soient respectés. Cette prédominance dans une région n'empêche pas les lois d'être au service de tous avec équité.

c) Il est un équilibre qui remplace la capacité humaine par une ethnie. Exemple : quelqu'un se présente pour demander un emploi. Avant même d'examiner ses capacités, l'on examine l'ethnie à laquelle il appartient, ou son origine. Pratiquer cela exprès et de manière préméditée, c'est risquer de promouvoir l'incapable et freiner le plus capable. C'est non seulement une injustice contre le capable lésé, mais aussi contre la nation qui est peu à peu privée de ceux qui la serviraient avec plus de compétence. C'est ce procédé que nous appelons l'équilibre, instrument de la discrimination raciale ou régionale. C'est ce procédé qui mérite le blâme de ceux qui s'opposent sincèrement à

la discrimination raciale. C'est ce genre de procédé que l'Église de Jésus-Christ ne devrait pas accepter.

En outre les responsables de « l'équilibre » État ou Église Catholique (car elle admet et pratique le principe cfr. Texte français p. 6, § 1) devraient s'interroger devant Dieu si leur attitude ne lèse en rien la justice vis-à-vis de la personne humaine.

4. L'Église, l'autorité, l'idéologie

L'Église est une autorité. L'État en est une autre. Les deux sont au service du même citoyen, considéré à des points de vue différents mais complémentaires. Mais l'Église est « la lumière du monde et le sel de la terre ». Cela signifie que l'Église doit éclairer le monde et lui faire découvrir les dimensions qu'il n'a pas : plus de justice, plus d'amour. Cependant, il est à regretter que dans leurs lettres, les évêques prennent d'abord comme point de départ les slogans politiques (cfr. P. 6 du texte kinyarwanda). Si au contraire l'Église s'inspirait en premier lieu de l'Évangile de l'amour universel de Dieu « qui a créé toutes les races d'hommes... pour les faire habiter sur la surface de la terre » (Act.17:26), elle aiderait l'État en lui prodiguant des conseils aptes à lui faire atteindre des fins plus hautes que celles actuelles en matière de justice. De cette manière, l'Église oserait dire à l'État Rwandais qu'il convient de considérer les citoyens sans appliquer les schèmes de l'ethnie ou des régions. Le maintien de cette discrimination suscite beaucoup de problèmes et met en doute les plus beaux discours prononcés sur l'unité. Un pays à la recherche de l'unité nationale ne peut continuer à tout baser sur l'identité ethnique et régionale.

Si l'Église ne s'était pas engagée à soutenir à la lettre la politique du pays, mais s'était appliquée à oser suggérer fermement à l'État les vrais principes d'une justice sociale, alors elle aurait bien assumé sa mission prophétique. Mais hélas !

Il est vraiment temps que l'Église de Jésus Christ établie au Rwanda proclame tout haut et sans se lasser que la seule justice, dans la distribution des écoles et de l'emploi, est celle qui tient compte uniquement des capacités personnelles, sans faire entrer en jeu l'origine des intéressés. C'est en ce moment que le pays aura des citoyens capables de le diriger avec compétence et équité.

Conclusion

Nous voudrions résumer notre pensée en quelques points :

1. Au sein de notre Église, la liberté d'expression est à soutenir au lieu de vouloir la réprimer. Seul un dialogue franc peut construire.
2. L'unité nationale doit être fondée sur une justice sans faille. D'où la politique de l'équilibre telle qu'elle est pratiquée et vécue actuellement est à écarter. Au sein même de notre Église, elle est une aberration. Nous devons prêcher d'exemple en cette matière. Que de grâce pour confier des charges ou recruter des futurs consacrés, l'on se garde de tenir compte des ethnies et des régions (cfr. Les fiches d'admission).
3. Que notre Église ne se laisse pas inféoder par le pouvoir séculier, mais qu'elle reste libre de lui parler avec franchise et courage lorsque cela s'avère nécessaire.
4. Les auteurs de cette lettre sont prêts à donner des explications plus approfondies s'il en est besoin.

Dans l'espoir que vous lirez dans ces lignes notre souci pastoral d'une vérité libératrice, nous vous prions, Excellences, d'agréer l'expression de notre franche collaboration.

Les Prêtres Augustin Ntagara

Callixte Kalisa

J. Baptiste Hategeka

Fabien Rwakareke

Aloys Nzaramba

C.P.I. Monseigneur le Nonce Apostolique, Kigali.

2. Lettre de neuf prêtres de la préfecture de Kibuye au cardinal Roger Etchegaray, 25 juin 1994[2]

Éminence Monsieur le Cardinal,

Nous sommes ici dans la préfecture de Kibuye, dans le Diocèse de Nyundo. Nous sommes venus vous accueillir, prêtres et 6

[2] D'après une copie du document original reproduit par Jean Ndorimana dans *L'Église catholique dans le malaise. Symptômes et témoignages*, Rome, Edizioni Vivere In, 2001, 168-169.

congrégations religieuses : les Sœurs de Sainte Marie, les Sœurs de Saint François, les Petites Sœurs de Jésus, les Sœurs de la Résurrection, les Benebikira et les Petits Frères de Jésus. Certains parmi nous sont des rescapés des massacres d'avril, d'autres sont encore au milieu de leurs ouailles. Nous voulons rester fidèles à l'évangile de Jésus Christ et êtres témoins de l'amour de Dieu au milieu d'un peuple menacé et déchiré.

Le Diocèse de Nyundo est un diocèse difficile d'accès, en temps ordinaire. Pendant cette guerre, les routes se sont hérissées de multiples barrières pour faire face à l'ennemi. Ajoutez à ceci que notre diocèse est décapité. Notre Évêque s'est réfugié au Zaïre à Goma, avec son Vicaire Général, son Économe Général et tous les consulteurs sauf un sont absents ou disparus. Où se trouve le diocèse de Nyundo – au Zaïre ou au Rwanda ? Vous pouvez imaginer le désarroi des prêtres et des fidèles !

Dans la Préfecture de Kibuye, sur 9 paroisses, 8 paroisses ont un service dominical, mais le prêtre est seul pour desservir 20.000 ou 30.000 baptisés. Imaginez ce que cela suppose, sans moyen de locomotion pour certains. Comment nos malades seront-ils visités ? Comment être à la disposition de nos chrétiens pour le sacrement du Pardon ? Et pourtant notre peuple a besoin plus que jamais de l'annonce de la Parole et du recours au sacrement du Pardon. Où allons-nous trouver les apôtres pour une nouvelle évangélisation de profondeur dont a besoin notre peuple ? Faudra-t-il trouver des nouvelles formules dans le choix des prêtres par exemple en cherchant des chefs de communautés ? Comment nos candidats au Sacerdoce vont-ils continuer leur formation ? Voilà des questions qui nous dépassent et que nous soumettons à votre jugement et à la décision du Saint Siège.

Dans la Préfecture de Gisenyi, la situation est catastrophique. Nyundo, où se trouve le siège épiscopal, n'a pas de service dominical depuis des mois, mais seulement une célébration de la Parole assurée par un grand séminariste; sur 10 paroisses de la préfecture, seules 3 paroisses ont un service dominical régulier le dimanche. Le peuple de Dieu est comme un troupeau sans pasteur. Et pourtant les chrétiens nous demandent des prêtres pour l'Eucharistie et les sacrements.

Les lieux de culte et/ou les presbytères ont été saccagés et pillés comme à Nyundo ou dans la préfecture de Kibuye, à Nyange, Mubuga, Kibingo et Kibuye. Les habitations des prêtres ont été très endommagées à Nyundo, Rambura, Muhororo, Kivumu, Biruyi dans la préfecture de Gisenyi.

On pourrait se demander comment en sommes-nous arrivés là ? Le Rwandais a toujours marqué une profonde estime pour les hommes de Dieu et plus précisément pour les prêtres et les religieuses. L'Église catholique a toujours assuré sa mission de protectrice des faibles. Après l'assassinat du Président de la République Rwandaise, Juvénal HABYALIMANA, les batutsis menacés par les bahutus se sont réfugiés dans les églises. Malheureusement, certains prêtres et religieux(ses) étaient des complices du F.P.R. Des documents découverts, même des armes, en font foi. Cela explique l'agressivité des bahutus qui se sont attaqués à tout ce qui était tutsi mêmes des religieux – sans discernement et sans se préoccuper de leur culpabilité ou de leur innocence. Les prêtres ont été attaqués pour leur appartenance ethnique, surtout s'ils avaient donné asile à des réfugiés batutsis dans leur paroisse. Le massacre n'a épargné personne, protégés et protecteurs.

Voilà le drame ou le cauchemar dans lequel nous nous trouvons. Si on fait une analyse politique des derniers événements, on constate que l'Église catholique a manqué de vérité et a été trop souvent un instrument du pouvoir en place. Aussi il aurait fallu dénoncer et condamner les meurtres politiques et les massacres dès le début des hostilités et d'où qu'ils viennent. L'Église devra, à l'avenir, être plus fidèle à son message et moins soucieuse de diplomatie.

Nous souhaitons que l'Église soit vraiment le peuple de Dieu, servante et témoin de l'Amour de son Fondateur pour chaque homme, surtout les petits et les faibles.

Éminence, Monsieur le Cardinal, soyez notre interprète auprès de Sa Sainteté le Pape Jean Paul II pour lui témoigner toute notre fidélité et notre reconnaissance pour sa sollicitude pour les Rwandais et pour notre Église. Notre peuple souffre et nous savons que le Saint Père souffre avec nous. Que nos prières unies à la prière obtiennent de Dieu le soulagement de nos souffrances et un avenir meilleur pour ce pays aux mille collines et où Dieu aime

à passer la nuit. Ce pays, nous le confions à Marie, Reine de la Paix et Mère du Sauveur.

Mgr Jean NTILIVAMUNDA	Abbé Gabriel MAINDRON
Abbé Marcel HITAYEZU	Abbé Jean Baptiste NTAMUGABUMWE
Abbé Urbain TWAGIYAREZU	Abbé J. E. François KAYIRANGA
Abbé Jean Berchmans NTIHABOSE	Abbé Athanase SEROMBA
Abbé Jean Baptiste MEDIONDO	

3. Article de Jean-Baptiste Hategeka sur sa rencontre avec les survivants du génocide et le « sur-vivre » ensemble (*Presenza*, Formigine, février 2001)[3]

Cette année encore, du 9 au 23 janvier, je me suis rendu au Rwanda, mon pays que j'ai été heureux de fuir après le génocide de 1994. Pourquoi y retourner aujourd'hui de mon plein gré ? C'est parce que je n'ai rien à craindre : je me sens en sécurité dans les rues, exactement le contraire de la situation que j'ai laissée derrière moi il y a sept ans.

Mais ce qui motive mon retour annuel dans mon pays n'est pas le tourisme ; je m'y rends pour retrouver les survivants dont je fais partie, pour braver ensemble tout signe de mort et donner un sens à notre existence actuelle.

La survie entraîne avec elle une ombre noire de résignation, surtout sur les visages des enfants et des veuves. Faire apparaître un sourire sur ces visages est l'objectif de mon engagement depuis plusieurs années. J'ai remarqué que de nombreux petits orphelins me faisaient confiance, même s'ils ne me voyaient qu'une fois par an. Ils reconnaissent que l'adulte n'est pas toujours le vilain et le malfaiteur de 1994. Il est important de confirmer cette image positive dans l'esprit des enfants. Les habitants de Formigine,[4]

[3] Jean Baptiste Hategeka, « Volare incontro ai superstiti del Ruwanda per "supervivere" insieme », *Presenza. Bimestriale della Communità Parrochiale di Formigine*, n° 46 (février 2001),

[4] Formigine, près de Modène, est la ville du nord de l'Italie où Jean-Baptiste Hategeka a résidé et travaillé comme vicaire de 1994 à 2005.

pleins de bonne volonté, ont compris qu'il était possible de les aider avec une authentique générosité, sans aucune forme d'exploitation. Nous sommes arrivés à ce que j'appelle « sur-vivre », un degré supérieur à la survie : croire en la vie pour vaincre l'amertume, s'ouvrir à l'avenir, le miracle à notre portée !

Une belle période commence : certains orphelins adoptés terminent leurs études secondaires et commencent leurs études à l'université ou dans des établissements d'enseignement supérieur ; certaines orphelines se sont mariées et sont déjà mères. Ainsi, les traumatismes de 1994 sont surmontés et je « sur-vis ».[5] La redécouverte de l'optimisme dans la vie succède à la dépression post-génocide et je suis heureux d'avoir apporté ma modeste contribution à cette reconstruction. J'exprime une gratitude renouvelée à tous les habitants de Formigine qui, par leur accueil, me donnent confiance et me permettent d'aimer davantage les plus éprouvés de mon peuple rwandais. Marchons main dans la main dans le premier siècle du troisième millénaire, au nom de Jésus-Christ !

Jean Baptiste Hategeka
(Traduit de l'italien)

[5] Jeu de mots difficile à traduire en français. Pour parler de la survie, Hategeka utilise les termes *sopravissere* (survivre) et *supervivere*, un néologisme qui signifie « vivre au-dessus » ou « vivre davantage ». Faute de mieux, nous le traduisons par « sur-vivre ».

UJ Press

Raisins verts pour dents agacées?
Cri contre les Nazis Noirs du Rwanda

Le diocèse catholique de Nyundo, à l'ouest du Rwanda, a été durement touché par le génocide des Tutsi. Pas moins de trente prêtres furent exterminés. Durant le génocide et dans les mois qui ont suivi, Jean-Baptiste Hategeka, l'un des rares à avoir survécu, a consigné par écrit ses réflexions, dans un ouvrage d'une grande profondeur, sur les événements traumatiques qu'il avait vécus à Nyundo. Vicaire général de son diocèse et professeur de philosophie dans un grand séminaire, il a mis à profit sa vaste culture philosophique et théologique pour aborder des questions controversées telles que l'inaction de son Église face au génocide, la trahison de la communauté internationale et le silence de Dieu dans les moments de détresse. Publié à compte d'auteur dès décembre 1994 en Italie, om son auteur s'était rendu pour se remettre du génocide, cet ouvrage a connu une diffusion très limitée. Plusieurs décennies plus tard, alors que les épisodes de violence de masse continuent de se multiplier, le message de Hategeka est plus pertinent que jamais.

Philippe Denis est docteur en histoire de l'université de Liège. Il est professeur à l'université du KwaZulu-Natal. Basé en Afrique du Sud, il entretient de longue date des liens avec le Rwanda. Ses domaines d'expertise incluent l'histoire du christianisme, les études de mémoire et la réponse aux violences de masse. Il est notamment l'auteur de *Le génocide de Tutsi et les Églises rwandaises : Entre deuil et déni* (traduit de l'anglais, Paris, Karthala, 2023).

ISBN 978-1-991539-42-7
9 781991 539427 90000